

Louis Dantin

Contes et nouvelles



BeQ

Louis Dantin

(1865-1945)

Contes et nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 135 : version 2.0

Louis Dantin a fait de la critique littéraire et son livre *Émile Nelligan et son œuvre* a connu une grande notoriété. Ami de Nelligan, il a aussi publié de la poésie, un recueil de nouvelles (*La vie en rêve*), et un recueil de contes de Noël, en 1936.

« Poète et typographe, Dantin rédigeait une revue pieuse pour la communauté dont il faisait partie. Il signait ses vers religieux du pseudonyme de Serge Usène, anagramme d'Eugène Seers, son véritable nom, et réservait celui de Louis Dantin pour de futures œuvres profanes. Doué d'un fin jugement critique, il suivait avec une grande attention le jeune mouvement littéraire, dont il ne fréquentait pourtant pas les réunions. Il connut Nelligan lors d'une soirée paroissiale à Saint-Louis-de-France. Le jeune poète y avait récité un poème de Pamphile Le May. Dantin se présenta à lui et le revit très souvent. Dans la suite, il favorisa sa

collaboration, en même temps que celle de Bussières, à son Petit Messenger du Très Saint-Sacrement. Leur aîné de plusieurs années, muni d'une large culture acquise par l'étude et un séjour prolongé en France, en Italie et en Belgique, il leur prodigue les marques et les conseils les plus sûrs d'une parfaite amitié. »

Luc Lacourcière, 1951,
dans une préface à une édition de
l'œuvre de Nelligan, chez Fidès.

Contes et nouvelles

Printemps

Tout en haut du quartier Saint-Denis, au point où la banlieue, raréfiée et grêle, se dissout presque dans la campagne environnante, Arthur Limoges attendait les « petits chars ». Ceux-ci le cueillaient chaque matin à cette même place et, après trois quarts d'heure, le déposaient à l'autre bout de Saint-Henri, devant la fabrique d'allumettes. C'est là que travaillait le jeune homme. De sept heures à six heures, son devoir consistait à tremper les fagots d'éclisses dans le bain final, celui qui dessine un œil blanc sur leurs extrémités vertes ou rouges. C'était tout, et, comme truc, c'était facile. Seulement le soufre empestait, et les allumettes se ressemblaient toutes. De plus, ce n'était jamais fini : quand il avait trempé vingt mille, trente mille bâtonnets, cinquante mille autres attendaient leur tour. Après dix heures de cet exercice, les chars le reprenaient, un peu ahuri, et le ramenaient chez

son oncle Anthime, un brave ouvrier peintre qui l'avait adopté et élevé. Depuis l'âge de quinze ans (et il en avait vingt) il refaisait chaque jour cette navette ; et les allumettes qu'il avait ornées de cet œil auraient fait plusieurs fois le tour du globe.

On était au vingt mai, et le printemps, longtemps retardé, s'inaugurait enfin dans toute sa splendeur. Cette journée s'annonçait douce et exquise. Le soleil, déjà haut, ruisselait sur les toits et les pavés, dorait les bourgeons entrouverts, faisait miroiter les fenêtres et les pelouses. Partout les rites connus du recommencement, la poussée des ferments, le gonflement des germes, s'éprouvaient et se proclamaient. Il y avait dans l'air une limpidité de cristal et une senteur de vert nouveau. Une vapeur s'élevait du sol, pétillante comme une mousse longtemps retenue. Par intervalles passaient des bouffées tièdes, chargées d'émanations intenses, éveillant les pousses, semant une griserie parmi les arbres et les oiseaux. Le décor printanier, toujours le même, mais avec, ce matin, tant de fraîcheur, d'imprévu,

de grâce qu'on eût dit qu'il servait pour la première fois. Si surprenant que, sur la rue, les passants encore rares s'arrêtaient, envahis d'une langueur subite, pour admirer la lumière neuve, les feuilles palpitantes, et pour humer tout ce printemps.

Arthur Limoges, comme tout le monde, se sentait pénétré de cette exubérance de vie. Mais il songeait aussi au tramway qui devait passer, et à l'appel des innombrables allumettes. C'était dommage de s'enfermer avec la peste, à la lueur jaune du gaz, par un jour pareil. Un soupir inconscient s'exhala de lui, et se perdit dans la grande mêlée des souffles.

Il s'aperçut à ce moment qu'il n'était pas seul à son coin. Une jeune personne venait de s'y arrêter, attendant comme lui les chars. Il n'en fut pas surpris : c'était une demoiselle qu'il voyait là presque chaque jour, qui devait travailler aussi dans quelque fabrique. Il ne l'avait guère remarquée ; elle avait son affaire et lui la sienne ; et les filles d'ailleurs l'intéressaient peu. Seulement, ce matin, peut-être sous l'influence

vernale, il la regarda du coin de l'œil. Elle était mise très uniment, en costume d'ouvrage, avec des souliers pas trop neufs, et un chapeau de l'an dernier. Elle portait son goûter dans une feuille de journal cerclée d'une ficelle. Sa mine lui parut gracieuse, sa figure plaisante et tranquille. Il trouva ses cheveux d'une teinte admirable, sans remarquer que le soleil les transperçait pour l'heure de toute la richesse de ses ors. Elle était absorbée à contempler un merle qui trottinait dans un champ vague de l'autre côté de la rue.

Le tramway s'attardait, et le soleil montait toujours. Un moment, le merle s'étant envolé, la petite ouvrière le suivit des yeux, et ses yeux, dans leur trajectoire, rencontrèrent juste ceux du jeune homme.

Arthur était un garçon réservé, même positivement timide. Il n'eût jamais, en temps normal, adressé la parole à une inconnue. Mais aujourd'hui la chaleur, la sève ambiantes lui communiquaient leur élan, dilataient son tempérament jusqu'à l'audace. Il circulait avec cette brise un besoin d'expansion, une sorte de

fraternité entre les êtres. Est-ce que là-haut, parmi les branches, les moineaux hésitaient à s'aborder et à causer ?

Arthur sourit, gêné quand même, et dit, soulevant sa casquette :

– V'là donc les premières grives, mademoiselle.

Elle ne parut pas étonnée, encore moins mécontente, d'une réflexion si juste.

– Oui, fit-elle gentiment, avez-vous vu celle-là, comme elle sautillait ?

– Le fait est, reprit le jeune homme, qu'un temps comme ça donnerait envie de sauter à tout le monde.

– Vous l'avez dit, approuva-t-elle ; les grives ont de la chance de pouvoir sauter à leur goût.

– Au lieu de ça, continua Arthur, nous v'là plantés ici en attendant ce vieux tramway.

– Dame oui, dit-elle ; il faut bien l'attendre, n'est-ce pas ?

– C'est égal, on l'attend sans le souhaiter.

Moi, je voudrais qu'il serait déraillé là-bas, sur la route du Sault. Pensez, un jour pareil, aller s'emmurer dans les caves !

– Moi, c'est dans le grenier où je suis : mais ça n'en vaut guère mieux.

Et un soupir voilé se répandit comme l'autre parmi les mille haleines flottantes.

– C'est bien simple, reprit-il, si je m'écoutais, je planterais tout là aujourd'hui et je partirais en pique-nique.

– Ne me le dites pas, riposta la jeune fille. J'attraperais la même envie.

Une suggestion hardie, enfantine, exorbitante, effet direct de la brise folle et du chœur des moineaux qui caquetaient, s'offrit tout d'un coup au jeune homme, l'envahit, le conquit sans combat possible.

– Si on se connaissait mieux, lança-t-il, ça serait encore plus tentant : ça pourrait être un pique-nique à deux.

– Oui, si on se connaissait, balbutia-t-elle ; mais ses yeux pétillaient sous la frange brune de

leurs cils.

Il reprit sournoisement :

– Au fait, on se connaît un peu : je vous vois ici tous les jours, et ça me dit ce que vous êtes. Il n’y a qu’à vous regarder pour vous croire comme il faut. Si vous aviez moitié autant de confiance en moi, n’en faudrait pas plus.

Elle allait répliquer, quand le sol trépida sous un roulement de ferrailles, et le tramway, débouchant d’une courbe, coupa net le fil de leur rêve. L’instant d’après, il s’arrêtait juste en face d’eux. Les deux jeunes gens, dans un sursaut, échangèrent un regard où se lisait un vague regret, hésitèrent l’espace d’une seconde, puis, l’air résigné, ils montèrent.

Ils prirent place l’un près de l’autre sur la même banquette, et n’ajoutèrent plus une parole.

Seulement, quand le véhicule, après avoir dégringolé la ville dans toute sa largeur, croisant le défilé hâtif des piétons et des charrettes, se surchargeant en route d’une foule qui devenait cohue, allait tourner sur la rue Craig pour prendre

son chemin vers l'ouest, Arthur Limoges se pencha vers sa voisine et, très simplement, il lui dit :

– Vous comprenez l'idée. Venez-vous ?

Et celle-ci, d'un ton ferme, répondit :

– Je veux bien.

Ils se levèrent d'une allure aisée, jouèrent des coudes parmi la masse, passèrent la tête haute devant le conducteur, et se retrouvèrent ensemble sur le pavé.

Une fois là, ils se mirent à rire, stupéfaits et grisés de leur propre audace :

– Nous en risquons un coup ! dit la jeune fille. Jamais je n'ai fait une chose comme ça. Et c'est curieux, je n'ai pas peur.

– Moi non plus, dit Limoges, je me sens brave comme tout. Il n'y a pas de danger, d'abord ; sans ça, je vous aurais pas demandé. Y a que là-bas qu'ils vont nous manquer, mais pour une fois qu'ça nous arrive !

– À présent, reprit-elle, qu'est-ce que vous prétendez qu'on fasse ?

– Qu'on fasse ? Nous promener, aller devant nous, regarder à droite et à gauche, nous arrêter, repartir quand ça nous plaira, nous emplir les poumons, nous figurer qu'il n'y a au monde que nous autres et le beau printemps. Y a pas trop d'une journée pour ça. Tenez, pour commencer, allons voir le port, voulez-vous ?

Ils y furent en quelques minutes. Les quais, à cette heure matinale étaient encore presque déserts. Ils les longèrent un temps, puis, trouvant un endroit propice, ils se hissèrent sur le parapet du mur de revêtement et s'assirent les jambes pendantes du côté de l'eau.

Devant eux, le fleuve s'épandait, frémissant lui aussi de la vie nouvelle. Il coulait libre et à pleins bords, sans nulle trace de la lutte qui avait secoué ses glaces, sensible une fois de plus aux remous, aux reflets, aux souffles. Une longue traînée ardente le barrait vers l'est, faisant flamber l'île Sainte-Hélène. Ailleurs il avait l'éclat mat et uni d'une plaque d'acier. Par places le courant plus actif créait des champs de vagues menues dansant dans un miroitement de

paillettes. On distinguait sur l'autre bord, noyées dans la lumière oblique, les maisons blanches de Saint-Lambert. À droite, le pont Victoria dressait ses arches sur l'horizon d'un bleu intense. Et tout près c'étaient les bateaux, les remorqueurs, les barges et la nuée frêle des chaloupes, dominés par les colosses monstrueux des transatlantiques.

Ils regardèrent tout cela longuement, sans se presser, suivant tour à tour chaque détail, admirant chaque forme et chaque teinte, et n'échangeant que de rares paroles, tellement le spectacle les saisissait.

Cependant, sous leurs pieds, la vie des quais se réveillait. Les hommes circulaient maintenant autour des hangars ; les camions roulaient en faisant trembler les traverses ; les bateaux allumaient leurs feux, et de leurs cheminées s'élevaient des torsades épaisses.

Soudain un sifflet strident retentit, couvrant tous les bruits de son vacarme, et se répercuta au loin sur le fleuve. C'était un grand vapeur, entièrement blanc, immobile au pied de la place Jacques-Cartier, qui venait de lancer ce rauque

appel.

– Ah ! fit Arthur Limoges, c'est le bateau de Québec qui part. Nous allons le voir démarrer.

– Ça va me rappeler, dit la jeune fille, la fois que je l'ai pris pour aller au pèlerinage.

En effet, le vapeur s'ébranla pesamment et, traçant une longue courbe, il vint passer au devant d'eux, leur exhibant ses ponts que les passagers garnissaient comme de minuscules poupées, ses « tuyaux » à bandes noires et rouges, les rangs superposés de ses cabines, et laissant derrière lui un double sillage d'eau soulevée et de fumée noire.

– J'aime à voir partir les bateaux, confia le jeune homme.

– Oui, c'est bien amusant, dit-elle. On s'imagine partir soi-même.

À ce moment une des dragues immenses ancrées silencieusement à quelques arpents de la rive agita dans l'air son long bras. Ils virent tourner les engrenages : la pelle formidable hésita, balançant ses tenailles ballantes, puis elle

plongea verticalement, faisant jaillir des cascades vertes. On sentit en dessous de l'eau la lutte sourde du monstre contre les cailloux et la glaise, scandée par la vapeur haletante. Puis le croc remonta, ruisselant d'un liquide jaunâtre, obliqua vers la tour voisine et, desserrant les dents, lâcha d'un coup son amas immonde.

– Elle en a une mâchoire, celle-là, dit Arthur ; quelle bouchée !

– Un pauvre déjeuner tout de même, remarqua la fille.

Et ils restèrent longtemps à surveiller la drague, pendant que sur le quai le mouvement, le bruit, le transport des caisses et des rails, le chargement des cales, le heurt des trucks et le grincement des machines, atteignaient maintenant leur apogée.

L'ouvrière enfin rompit le silence :

– Comme ça repose, pensa-t-elle tout haut, de regarder travailler les autres !

– Dire, s'exclama Limoges, qu'on serait à cette heure emprisonné entre quatre murs !

– Excusez-moi, reprit-elle là-dessus, mais est-ce que votre ouvrage serait pas dans les allumettes ?

Il lui lança de côté un regard surpris.

– C'est ça, c'est tout juste ça ; seulement, je me demande, seriez-vous *divineuse* pour le savoir ?

– Je vas vous dire, expliqua-t-elle un peu confuse, c'est tout simple, c'est l'odeur du soufre qui s'attache aux habits.

– Tiens, c'est pas mal trouvé. Eh bien, vous allez rire, je vous parle tout bonnement ; mais moi, par le même signe, je gagerais que vous travaillez dans le caoutchouc.

– Vous tombez dessus en plein (sur quoi tous les deux s'esclaffèrent) ; je compte et j'empaquette les ronds pour les jarres à conserves ; vous savez, la maison Ledoux. On peut dire qu'à nous deux nous faisons un bouquet choisi.

– Vous pensez, dit Arthur, qu'on n'a pas le temps d'aller se changer.

Ils s'attardèrent quelque temps encore à suivre le bateau de Longueuil ; puis d'un commun accord, ils décidèrent une excursion vers le vieux marché Bonsecours.

Là ils longèrent la file excitante des charrettes chargées de légumes, de boudins et de beurre sentant bon.

Le printemps encore était là, offrant ses verdure et ses primeurs. Parfois, la plainte d'un veau, le caquètement de poules prisonnières, dominait l'amalgame des bruits, évoquait les champs et les granges. Les ménagères, poussées dehors par le jour séduisant, se pressaient en foule, circulaient, le panier au bras, engageant avec les fermiers des marchandages plus vifs, plus éloquents que d'habitude. « Comment ! le beurre à trente-cinq sous ! » Cela se disait avec chaleur, presque avec émotion. Le fermier répliquait que les vaches avaient vêlé tard, que le lait était rare ; mais le beurre, dame, était sans pareil. « Goûtez, si ce n'est pas de l'amande ! » Et on s'entendait, on payait en riant, on se souhaitait au revoir. D'autres entouraient les

étals, lavés et grattés de frais, où parmi les branches de sapin trônaient les gigots écarlates et les côtelettes roses, autour d'un cochonnet couleur de crème arborant à sa queue une touffe de persil. Et il semblait aux deux jeunes gens que tout ce mouvement, toute cette vie étaient là pour eux, pour leur servir d'amusement et de spectacle. Ils firent plusieurs fois le tour du marché, s'intéressant à tout, examinant tout à loisir. Enfin ils s'arrêtèrent à l'entrée de la rue Friponne (dont le nom les fit rire aussi), indécis quant à la prochaine manœuvre.

À ce moment, la cloche de la chapelle de Bonsecours se mit à tinter. Ses sons s'égrenèrent, familiers, parmi les timbres secs des fers sur les pavés et les bourdonnements de la foule. Ils levèrent les yeux et la virent s'agiter dans sa tourelle, lançant avec ses notes des reflets de soleil joyeux.

– Une idée, dit la fille, entrons voir l'église une minute.

Ils y furent en cent pas. Ils pénétrèrent sous la vieille nef après s'être signés d'eau bénite, et

s'agenouillèrent dans un banc. Même ici le printemps régnait. Une atmosphère d'encens et de cire emplissait les arches comme une émanation de fleurs et de miel nouveau. La nef d'argent de l'ex-voto se hérissait d'éclairs sous l'ardente splendeur du dehors. Les dorures de l'autel luisaient comme autant de flammèches. De larges traînées jaunes et rouges tombaient des vitraux peints sur les coiffes courbées des dévotes. La saison neuve envahissait le sanctuaire, fraternisait avec ses effluves mystiques. Le même Dieu semblait s'incarner dans les rayons et dans les rites ; la messe qui commençait prenait l'air d'un hymne au soleil. Les deux amis ne bougeaient pas, saisis de cette extase flottante, baignés et comme noyés dans ce matin surnaturel. Ils restèrent là longtemps, ouvrant toute leur âme à cette paix, priant sans le savoir, laissant couler d'eux-mêmes les secrets de leur humble vie, et ils entendirent [sans] s'en douter la messe tout entière.

Dix heures avaient sonné quand, encore dans l'hypnose, ils se retrouvèrent sous le porche. Un sourire mutuel les réveilla.

– Ma foi, dit le jeune homme, c'est une chapelle dévotieuse : ça nous a reposés d'y être. À présent, y a-t-il quelque chose que vous désireriez qu'on voie ?

– Je voudrais voir, dit-elle, une place avec de l'herbe, des bouquets sauvages, des bibittes, et avec de vrais arbres.

Ils levèrent les yeux. Par une trouée des blocs, l'île Sainte-Hélène apparaissait, flottant sur l'eau polie comme un gros buisson d'un vert tendre.

– Y a une fée aujourd'hui, déclara Arthur, qui nous apporte tous nos souhaits. Voilà vos herbages et vos arbres.

Le ferry enchanté les transporta dans l'île. Il fallut, par exemple, que les vingt sous d'une des deux bourses lui restassent comme frais de passage.

Là, c'était le printemps dans le printemps, le triomphe cumulé de toutes les forces du renouveau. Le feuillage perçait les bourgeons, les mousses perçaient le sol, les renoncules perçaient les mousses, les fourmis et les guêpes perçaient

les mousses et les fleurs. Et sur tout cela, sans l'entrave des cheminées, des toits, le soleil s'épandait à pleines ondées, à pleines trombes, excitant et émoustillant toutes ces vies. Le vert couvrait toute l'île d'une tenture unique, étageant ses teintes, mais décrété par une mode de saison impérieuse. Sous un érable verdoyant, sur un banc peint en vert, les deux amis s'assirent, les pieds dans l'herbe d'émeraude. Et presque immédiatement la jeune fille fit un saut : une bibitte verte se promenait sur son corsage.

Les visiteurs étaient rares dans l'île à cette heure. Seuls des enfants passaient de temps en temps avec leurs bonnes. Mais un jeune chien, sous l'ivresse printanière, leur donnait le spectacle de courses folles dans les allées, de bonds grotesques, de tournoiements vertigineux, et parfois, haletant, venait s'aplatir à leurs pieds. Soudain il disparut à toute vitesse à la poursuite d'une feuille de journal que la brise chassait devant elle.

Le calme rétabli les rendit à eux-mêmes.

– Savez-vous, dit la fille, que d'avoir tant

marché vous creuse l'estomac ? Je suis sûre que, comme moi, vous mangeriez bien une beurrée.

– Merci, je ne voudrais pas, s'excusa Arthur, car moi, je n'ai rien apporté : j'ai coutume de dîner au restaurant.

– Mais cette fois c'est partie de campagne, il faut mettre tout en commun.

Elle déficela son paquet, contenant deux sandwiches, et malgré ses protestations lui en mit une entre les mains, attendant qu'il y eût mordu avant de toucher à la sienne.

– Est-ce pas drôle ? songea-t-elle tout haut, nous voilà à goûter ensemble, et je ne sais même pas votre nom.

– C'est plus que temps que je vous le dise. Bien, c'est facile : je suis un Limoges, et mon premier nom c'est Arthur.

– J'ai connu des Limoges à Lanoraie, dit-elle. Moi, je m'appelle Angéline, Angéline Clément.

– Eh bien, mam'zelle Clément, ça me fait grand plaisir qu'on ait fait connaissance ; j'aurais pas cru, y a quelques heures, que j'aurais cette

chance-là.

– C'est arrivé tout seul, reprit-elle, je me demande encore comment.

Alors ils s'entretinrent un peu d'eux-mêmes, de leurs familles et de leur vie de chaque jour. Angéline vivait chez une cousine qui l'avait élevée après la mort de ses parents. Elle avait passé à Lanoraie ses premières années, et soupirait souvent après la belle campagne. Mais il fallait gagner sa vie, même à sentir le caoutchouc. Quand elle aurait un peu d'argent, son ambition était d'acheter un lopin du côté du Sault et de se mettre à élever des poules.

Arthur s'épancha jusqu'à dire qu'il était fatigué de tremper des bouts d'allumettes ; que son oncle et sa tante le traitaient au mieux, mais qu'il s'ennuyait malgré lui d'être seul avec ces vieilles gens ; qu'il comptait, le prochain automne, s'engager aux moissons dans l'ouest, et peut-être rester par là-bas.

– Rester si loin, s'exclama la fille, et ne jamais revenir ici ?

– Ça me coûtera, dit Arthur, mais quand on n'a pas de vrai chez soi !...

Sur quoi, ils firent silence, songeant obscurément à l'instabilité des choses et à la brièveté des pique-niques. Et tout d'un coup le chien revint, plus bruyant, plus fou que jamais, et se mit à tourner autour d'eux avec des bonds de clown en délire.

– Ce chien-là, dit Arthur, a le printemps au corps ; il a fait comme nous autres, il a pris un jour de congé.

La collation leur parut délicieuse quoique, ainsi coupée en deux, elle leur laissât un brin d'appétit. Alors ils se levèrent et, à loisir, se promenèrent dans l'île, suivant les allées ratissées de frais, explorant les sentiers, s'arrêtant devant les baraques encore vides et les chevaux de bois muets, lançant des cailloux dans le fleuve, se penchant sur les premières anémones, mais surtout humant l'air intense et buvant les flots du soleil. Il était plus d'une heure quand la sirène du traversier hula son appel rauque. Ils furent surpris qu'il fût si tard et se décidèrent au retour.

Quelques minutes après ils se retrouvaient sur les quais. Incidemment, le voyage avait gobé leurs derniers vingt sous.

– Ça, c'est une excursion, dit Angéline. Merci beaucoup, monsieur Limoges. À présent, vous êtes fatigué et je m'en vais regagner chez nous. Mais ça vous irait-il, en route, qu'on passe par la rue Sainte-Catherine ? Y a là les plus beaux magasins et j'aime tant voir les étalages.

– Fatigué ? dit Arthur, vous ne le croyez pas. Et puis, rappelez-vous, nous sommes partis pour la journée. C'est une fameuse idée d'aller voir la rue Sainte-Catherine.

Ils y montèrent sans se presser, puis commencèrent une longue étude des vitrines variées et éblouissantes. Le printemps était encore là dans les teintes des légères étoffes, dans la fraîcheur des modes nouvelles. Les fourrures avaient disparu pour faire place aux indiennes et aux mousselines. Des souliers délicats avaient l'air faits exprès pour fouler l'herbe des pelouses. Des chapeaux chargés de corolles semblaient des jardins suspendus. Ailleurs s'étaient des

râteaux, des bûches reluisantes, mêlés aux paquets rouges et verts des graines de fleurs et de légumes ; – ou bien les instruments du sport, les longues lignes de bambou, les gibecières, et les mouches formées de plumes éclatantes. Un agent d'immeubles exhibait des tracés de fermes suburbaines, des photographies de villas à vendre le long de la rivière Chateauguay. Et le même grand soleil ruisselait sur la rue, échauffait les trottoirs, colorait les enseignes de tons magiques. Leur course les conduisit jusqu'à la rue Windsor, au point où les boutiques s'espacent pour faire place aux belles résidences. Alors ils revinrent sur leurs pas de l'autre côté de la rue. Tout à coup Arthur s'arrêta.

– C'est bien beau de se promener, mam'zelle Clément, dit-il, mais je sais qu'avec cette longue marche vous êtes simplement affamée. Il est bientôt quatre heures et, grâce à votre bon cœur, vous n'avez eu qu'une miette à vous mettre sous la dent.

Angéline se mit à rire :

– Je ne dis pas, ma foi, que je ne supporterais

pas quelque chose ; par exemple, une assiette de soupe, des radis bien croquants, des patates écrasées, des fèves, et, vous savez, une tranche de rosbif. Mais vous oubliez un seul point : nous n'avons plus le sou à nous deux. Ça ne fait rien, allez ; je ne suis pas pire que vous, et nous souperons mieux ce soir.

– Pas de ça, dit Arthur, il me vient une idée. Suivez-moi, s'il vous plaît, et ne dites pas un mot.

Ils se trouvaient en face d'un restaurant cossu qui montrait par toutes ses fenêtres des rangées de tables luisantes.

– Je connais quelqu'un ici, confia-t-il, le premier garçon, et ça me surprendrait s'il nous arrivait pas une chance.

Ils entrèrent sans broncher, et se virent face à face avec la connaissance d'Arthur. Ce dernier prit de suite une contenance aisée et digne :

– Bonjour, cher monsieur Roche, dit-il en lui serrant la main, je vous présente mam'zelle Clément, et j'aimerais à vous dire un mot. Y a-t-il pas quelque ouvrage ici que je pourrais vous faire

en échange d'un double dîner ? Il se trouve que nous sommes loin d'où c'que nous allons, notre argent a passé en route, et quelque chose à croquer nous rendrait service.

Monsieur Roche les toisa bienveillamment.

– Farceur ! dit-il enfin en tapant Arthur sur l'épaule, qui est-ce qui aurait cru ça de toi ? Asseyez-vous, mademoiselle, et toi, suis-moi à la cuisine. Tiens, reprit-il quand ils y furent, voilà une pile de plats et d'assiettes ; tu peux les laver si tu veux, ça te comptera pour le dîner.

Revenu vers Angéline, il l'assura que c'était parfait, et qu'en une demi-heure Arthur aurait terminé sa tâche.

– Est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, dit-elle, être employée à quelque chose ?

– Si cela vous fait plaisir, vous pourriez servir ces messieurs qui sont là, dans le coin à gauche. Mettez ce tablier ; vous accrocherez bien vingt sous pour votre peine.

Elle s'y mit avec tant de grâce que, les messieurs partis, elle trouva quarante sous qu'ils

avaient laissés sur la nappe.

En même temps Arthur revenait, les mains grasses, mais la face joyeuse.

– Et à présent, dit monsieur Roche, leur offrant le menu, qu'est-ce que je vais vous apporter ?

– Je voudrais, dit Angéline, une assiettée de soupe aux choux, une demi-douzaine de radis, des patates écrasées, pas mal, des fèves vertes au beurre et une jolie tranche de rosbif.

– Ça sera la même chose pour moi, dit Arthur ; seulement, monsieur Roche, ajoutez, s'il vous plaît, deux cafés à la crème et deux parts de gâteau aux fraises.

Quand ils eurent fini ce banquet, un bien-être idéal les pénétrait ; toute fatigue avait fui, et leurs veines pétillaient de jeunesse nouvelle. Ils remercièrent monsieur Roche avec effusion. L'horloge marquait juste quatre heures.

– À présent ça va mieux, constata Arthur, et il nous reste un bon bout de temps. À mon tour de faire un souhait. Y a une place qui nous manque

encore et qui serait plaisante pour finir la journée.

– Et laquelle ? dit Angéline. Puis, inspirée : Je gage que vous voulez dire la montagne !

– La montagne, sûr, répéta-t-il : pouvez-vous grimper jusque-là ?

– Ça s'adonne, dit-elle, se cambrant, que je suis assez riche pour nous faire voiturer en haut.

Elle étala ses quarante sous devant le garçon stupéfait. Ils firent signe au tramway qui, par des avenues ombreuses et à travers de longs détours, les conduisit à l'entrée du parc. Au bout de dix minutes, ils étaient assis côte à côte sur un banc isolé, tout au sommet du Mont-Royal.

De ce point culminant, on eût dit tout le monde visible noyé d'une inondation de vagues vertes. Le flot inégal des feuillages descendait comme une cataracte les pentes aiguës du mont, s'épandait sur la ville, serpentait dans les rues, couvrant les maisons jusqu'au faîte. Le fleuve le coupait d'un courant plus sombre où circulaient des reflets d'or. Plus loin, il se poursuivait jusqu'à l'horizon par le plan uni des campagnes.

Une vapeur irisée s'en élevait, faite de toutes les effluves du sol. Le soleil, comme un feu qui va s'éteignant, y allumait des flamboiements rougeâtres. Les pétilllements intenses du jour s'affaissaient, se fondaient dans un calme alangui et universel.

De leur poste exalté, les deux jeunes gens embrassaient cette scène, saisis d'un enivrement muet, presque inconscient. Ils en suivirent longtemps les merveilles changeantes, le cœur envahi d'une paix douce. Un moment la fille se leva, tendant les bras d'instinct vers la lumière magique, et pour la première fois Arthur la vit réellement. Il la vit différente de celle qui l'avait suivi tout le jour, revêtue soudain d'une splendeur étrange : elle lui apparut comme une fée dressée dans une gloire, comme le Printemps lui-même vivant et souriant ; et tout à coup il la trouva si belle, si belle, qu'il n'osait plus la regarder !

À ce moment un roulement se fit entendre et se rapprocha sur la route. Une luxueuse auto déboucha d'un détour, puis, ralentissant son

allure, vint s'arrêter juste en face d'eux. Il en sortit un homme qui paraissait avoir trente ans, à la mine opulente et mis avec une élégance extrême. Sans regarder autour de lui, il se planta au bord du chemin et se mit à contempler le paysage avec tous les signes du ravissement.

L'est assombri, l'ouest éclatant, le précipice fleuri tout près, en haut le firmament de pourpre, semblaient l'attirer tour à tour et exciter son enthousiasme. Des gestes, des exclamations lui échappaient. Quelque poète, eût-on jugé, en quête d'inspiration et d'images. Comme il changeait de place pour varier son point de vue, sa figure, une seconde, se profila du côté du banc, et Angéline l'aperçut. Le violent soubresaut qu'elle eut failli faire chavirer le siège. Un « oh ! » s'étouffa dans sa gorge, son visage peignit une surprise voisine de l'effroi. Comme Arthur, inquiet, se penchait vers elle, elle lui chuchota ces seuls mots :

– Dieu ! Mon patron, monsieur Ledoux !

S'il la reconnaissait ! S'il la sommait d'expliquer sa journée perdue, son escapade avec ce garçon ! Ce serait le renvoi, sans compter la

honte, et ainsi ces belles heures se dénoueraient en catastrophe. Elle voyait s'avancer, prise d'un vague remords, le châtiment mérité, providentiel. Un espoir lui restait, qu'il ne s'aperçût pas de sa présence, passât son chemin sans la voir.

Mais presque au même instant l'intrus se retournait, les découvrait sur leur banquette, et s'avavançait tout droit vers eux.

– Pardon, dit-il affablement, je me croyais tout seul, mais j'aime à en voir d'autres ici. Ça ne vous fait rien que je m'assoie une minute à côté de vous ?

– Pour sûr que non, monsieur, dit poliment Arthur.

Monsieur Ledoux s'assit et les dévisagea sans manifester de surprise.

– Vous avez joliment bien fait, dit-il, d'être montés jusqu'ici. C'est idiot, n'est-ce pas, par un jour pareil, de faire autre chose que flâner ? Quel printemps ! Figurez-vous que ce matin j'allais m'enfourner dans une cave noire et manquer toute cette belle parade. Une fabrique, vous

savez, dont ils m'ont flanqué directeur, et une de caoutchouc encore. D'abord moi, je suis fait pour conduire une fabrique comme pour commander un cuirassé. Je voulais étudier la musique, et voilà où j'en suis rendu. Mais ce matin, c'était trop fort. Les auditeurs avaient rendez-vous pour me présenter leur rapport et m'attendaient avec leurs masses de chiffres. Cela aurait duré des heures ! Je me suis rendu, malgré tout, jusqu'à la porte ; mais là le caoutchouc m'est monté au nez, et j'ai vu que le soleil se moquait de moi. Merci ! j'ai envoyé promener les auditeurs, et je leur ai donné l'exemple. Je suis parti avec l'auto, j'ai fait le tour de l'île ; mais ça ne m'a pas contenté. Alors j'ai passé le pont, parcouru Laprairie, Caughnawaga, Chateauguay, Beauharnois, Valleyfield et je suis revenu par Saint-Isidore et Longueuil. Tout seul ! Et je vous promets que je ne m'ennuyais pas. Je voyais positivement pousser l'herbe. Non, mais est-ce assez beau, cette lumière, et cet air, et tout ? Que les Iroquois étaient heureux ! Et la senteur du caoutchouc que j'ai esquivée tout le jour ! Mais je ne sais comment, reprit-il, renflant soudain, on dirait à

présent qu'elle vient me relancer jusqu'ici !... Puis, faisant volte-face à Angéline atterrée : « Vous avez fait comme moi, n'est-ce pas ? Vous avez dit au jeune mari : Allons voir le printemps sur la montagne. Je sais que vous êtes mariés, au fait, parce que vous êtes mis comme tous les jours ; si vous étiez garçon et fille, vous vous seriez endimanchés. Ah ! ah ! je suis, comme on dit, perspicace. Eh bien ! être ici à cette heure, ça ressuscite la lune de miel, n'est-ce pas ? Ça remet le cœur à neuf, ça nettoie les choses ennuyeuses »...

Et, sans attendre de réponse, monsieur Ledoux amplifiait son monologue et ajoutait de nouvelles strophes à son hymne au printemps. Mais tout à coup, figé net dans sa rhapsodie :

– Aïe ! aïe ! fit-il, lourdaud que je suis ! Aïe ! je vais m'en faire donner par ma mère !... Figurez-vous que la vieille dame m'avait chargé d'une commission pressante, et je l'ai oubliée !

– Vous vous excuserez sur le printemps, risqua Arthur Limoges.

– Et c'est sa faute aussi, mais elle n'en croira

rien. Je devais, dans ma course par la contrée, lui trouver un jardinier et une ménagère. C'est même pour ça qu'elle me croyait parti. Notre villa, au Sault, est entourée d'un grand terrain ; il y a une vache et des poules, et on cultive quelques légumes... Comment faire à présent ? Dites donc, vous ne connaissez pas un couple qui voudrait s'engager pour ça ? Ils sont logés, nourris, et on les paie le mieux qu'on peut.

– J'ai personne dans l'idée à c't'heure, répondit Arthur.

– Comment faire ? répétait monsieur Ledoux ; je ne peux pourtant pas recommencer demain à courir la province. Ces auditeurs !... Vous-même, vous n'êtes pas jardinier ?

– Je peux donner un coup de bêche, dit le jeune homme, mais c'est à peu près tout. Une fois j'ai planté des tomates, et elles étaient pas mal venues.

– Eh bien ! n'en faut pas tant, vous apprendriez vite. Et peut-être que madame saurait traire une vache ? Quant aux poules, c'est facile ; on leur jette du grain par la tête et on leur crie :

« Petit ! petit ! »

Il se fit un silence. Angéline était toute rouge et ne savait où se tourner. Elle allait protester, détruire cette équivoque ; mais, alors qu'elle ouvrait la bouche, ses yeux rencontrèrent ceux d'Arthur attachés sur elle, et les mots périrent en chemin. Car ce regard disait une suggestion si ferme, une requête si humble, un espoir si intense, tant de tendresse offerte et de fidélité promise, le rêve d'un si captivant avenir, que tout ce qu'elle put faire fut de rougir plus fort encore et de baisser les yeux.

– J'ai trait des vaches à Lanoraie, murmura-t-elle.

Dans l'éclair qui avait passé, Arthur Limoges avait lu sa réponse et n'en était pas étonné, quoique son cœur battît très fort. N'était-ce pas un jour de conquête ? Elle voulait bien, c'était tout naturel, et semblait décidé depuis des siècles infinis. Elle lui répondait simplement comme elle avait fait ce matin quand il avait dit : « Venez-vous ? » Elle le suivrait partout dans la vie comme elle l'avait suivi pendant cette journée. Le

printemps était cause de tout, et souriant, les couvrait de son manteau rose.

– Qu'est-ce qu'on en dit ? Je suis très sérieux, reprit monsieur Ledoux.

– Monsieur, dit Limoges avec assurance, nous serions contents d'essayer, puisque vous nous croyez capables. Nous aimons la campagne et nous souhaitons une place comme ça. Seulement, pour nous préparer, ça nous prendrait peut-être trois semaines.

– Trois semaines ? diable, c'est long ! Qu'est-ce qui peut tant vous retarder ?

– Oh ! différentes raisons. Mais moi, je pourrais commencer tout de suite, et elle me rejoindrait dans trois semaines.

– Eh bien ! ce serait parfait. Vous me tirez une épine du pied. Voici l'adresse exacte ; ma mère vous attendra demain. Mais ne lui dites pas que je vous ai trouvés sur le Mont-Royal.

Ainsi délivré d'embarras, monsieur Ledoux se remit à inspecter le paysage avec une faconde renouvelée. Mais les jeunes gens n'écoutaient

plus, perdus au fond d'eux-mêmes, pétrifiés de ce miracle.

– Voilà, dit-il enfin, le soleil qui va se coucher : il faut que je redescende. Ça me ferait plaisir, puisque nous avons fait des affaires, de vous reconduire jusque chez vous.

Ils furent repris d'une inquiétude :

– Oh ! non, merci, dirent-ils presque ensemble.

– Comment ! comment ! insista monsieur Ledoux, vous n'allez pas me refuser ça. Permettez donc, madame.

Il ouvrit la portière de l'auto et attendit. Angéline la franchit, poussée par une force somnambulique. Le garçon la suivit, presque inconscient, et s'installa près d'elle sur les somptueux coussins. L'obligeant chauffeur prit la roue ; la machine dévala dans un nuage de poussière distinguée. Par les détours du parc, par les avenues vertes, par les rues fourmillantes, l'auto les emportait, noyées dans leur rêve, l'auto les promenait comme en un triomphe.

– Et où faut-il vous déposer ? s'enquit monsieur Ledoux.

– Débarquez-nous donc, dit Arthur, en face de l'église du Mile-End : de là il n'y a qu'un pas chez nous.

– Et pourquoi pas à la porte même ?

– Non, devant l'église, s'il vous plaît ; nous ne pouvons pas rentrer tout de suite.

Et ce fut là qu'enfin ils se retrouvèrent seuls, à l'endroit presque où les avait pris le matin le tramway fatidique. Le soleil mourait maintenant dans une dernière fusée d'ors rougis et de pourpres éclatantes. Le printemps, languide, se taisait, apaisait ses souffles, semblait se dévêtir pour un solennel repos. Mais eux ne savaient plus à présent si c'était le printemps qui chantait en eux, ou leur amour, ou leur jeunesse.

– J'espère que tout cela est vrai, dit Arthur.

– Ce sera vrai si vous voulez, dit Angéline.

Ils se serrèrent la main en guise de foi jurée. Et tout à coup les cloches sonnèrent, disant la fin du jour, gaies comme pour un rite nuptial, achevant

de les enivrer, mettant dans leurs yeux des larmes heureuses.

– Bonsoir, mam’zelle Clément, dit Arthur. Demain, n’allez pas travailler ; j’irai vous voir sur les neuf heures.

Rose-Anne

La plage était vraiment délicieuse à cette heure du soir. La brise, qui avait soufflé bon train tout le jour, s'était subitement alanguie et glissait maintenant douce comme une caresse. Au fond de la baie fameuse, Cacouna étalait ses maisons blanches à toits pointus et ses cheminées d'où montaient des spirales paisibles.

J'arpentais à pas lents le rivage avec mon ami Brunelle, un habitué de Cacouna, qui y venait fondre chaque année le résidu d'une fort jolie rente, et que j'accompagnais volontiers dans ses excursions sportives.

Brunelle était un beau garçon, élégant de la tête aux pieds, un citadin de belle venue, qui faisait se retourner les filles des pêcheurs quand il passait le long des cabanes de la grève.

D'ordinaire joyeux camarade, il avait ce soir-là dans l'accent, l'attitude, quelque chose de triste

et de soucieux. Mais l'ombre violacée et lourde qui tombait sur la mer, brisée seulement de loin en loin par des stries rougeâtres, le clapotis monotone de la vague, l'envahissement progressif des champs et des falaises par la nuit, expliquaient bien un brin de mélancolie, et je trouvais tout naturel le silence dont mon ami s'enveloppait contre sa coutume.

Soudain, il me dit :

– As-tu lu, l'an dernier, le récit d'une noyade arrivée tout près de ces roches à fleur d'eau qu'on distingue là-bas ?

– Ma foi, c'est un accident si fréquent, répondis-je, je l'aurai lu sans le remarquer.

Brunelle continua de marcher, l'œil perdu sur la tache noirâtre marquant, à quelques cent verges, la présence de l'écueil.

Après une pause, il reprit :

– Le fait divers des journaux se lisait à peu près ainsi : « Un jeune pêcheur de Cacouna, Julien Déry, vient de périr, victime de son héroïsme, en portant secours à deux promeneurs

dont la barque avait chaviré sur une des battures de la baie. Ces derniers, un étudiant et une jeune fille dont on nous prie de taire les noms, ont pu se cramponner à l'embarcation que Déry avait amenée en toute hâte ; mais on ne sait comment le courageux marin a lui-même perdu l'équilibre, et les efforts de ceux qui lui devaient la vie pour le sauver à leur tour ont malheureusement été inutiles. »

– C'est étrange, fis-je distraitement, un marin qui se laisse noyer à quelques arpents de la rive.

– Je sais très bien comment cela se passa, reprit Brunelle, j'étais ici à cette époque même.

Je vis, sans m'expliquer pourquoi, qu'il avait envie de me raconter cette histoire.

– Et qu'y eut-il de plus que dans le fait divers ? demandai-je.

– Voici. Ce jeune gandin (s'appelait-il Armand ?) venait souvent sur la plage où nous sommes à flâner en humant le salin. Et parfois il croisait sur la route la fille du vieux Laurent Dugré, un pêcheur d'ici dont tu vois la maison, la

troisième à gauche, avec le puits à brimbale devant la porte.

Or c'était une fine créature que cette fille, presque trop belle pour une fille de pêcheur. Mais tu sais, quand elles se mettent à être belles, elles le sont jusqu'à l'impossible. Blonde, en dépit du hâle de la mer, avec un regard bleu d'une limpidité admirable, un visage aux lignes pures, sans rien de fruste ou de mal fini, une allure naïvement gracieuse, toute une frimousse éveillée et piquante. Elle allait, tantôt, un panier au bras, faire les provisions au village, tantôt, la main protégeant les yeux, interroger l'horizon pour voir si le père ne revenait pas. Et quand elle avait aperçu la barque, quelle gentille façon elle avait de crier : Ho ! papa ! en faisant tourner son mouchoir ! D'autres fois Armand la voyait à travers la fenêtre, en jupon et manches courtes, vaquer aux travaux du ménage, balayer, peler les patates, soulever le couvercle des marmites bouillantes. Elle faisait tout cela légèrement, comme sans y toucher, avec distinction et charme.

Un jour qu'elle revenait du rivage en faisant danser une brochettée de poissons, le vent emporta son petit bonnet, et Armand qui passait le rattrapa et le lui remit. Elle rougit en disant : « Merci, m'sieur », et cela la fit encore plus jolie.

Depuis, les jeunes gens se saluèrent en se rencontrant sur la route. Armand avait appris qu'elle s'appelait Rose-Anne, et il lui dit une fois : « Bonjour, mam'zelle Rose-Anne », ce dont elle fut toute surprise. Il remarqua dès lors qu'elle se mettait à la fenêtre pour le voir venir, et qu'elle avait toujours, juste au moment de son passage, une serviette à étendre le long du chemin ou un seau d'eau à tirer du puits. Lui, de son côté, ne manquait plus un jour à son excursion sur la grève, et en passant devant chez le père Dugré, son pas se faisait d'une lenteur de tortue.

Un jour que le soleil plombant l'avait mis en sueur, il s'enhardit à frapper à la porte, et demanda un verre d'eau. Le vieux pêcheur fumait sa pipe dans un coin ; il répondit placidement sans se déranger.

– À vot' plaisir, m'sieu : v'là le gobelet

accroché là et le siau est sur la tablette.

Mais Rose-Anne, devenue toute rouge, s'était vivement élancée :

– Pardon, monsieur, dit-elle, cette eau-là n'est plus fraîche : je vas aller en tirer pour vous.

Et, sans attendre de réponse, la voilà partie vers la brimbale, le seau à la main, et Armand derrière elle, emboîtant le pas tout en feignant de la vouloir retenir :

– Mais non, mademoiselle, ce n'est pas la peine ; j'irai moi-même.

Ouiche ! elle n'écoutait pas et trottinait, un peu émue. Quand ils furent tous les deux sur le bord du puits :

– C'est trop de bonté, mademoiselle Rose, crut devoir dire Armand.

– Oh ! m'sieur, c'est rien du tout, ça me fait bien plaisir : ça sera pour la *capine* que vous m'avez ramassée l'autre jour.

Et elle se mit à rire tout franc, découvrant ses dents blanches, tout en abaissant le levier au bout duquel le seau chantait.

– Vous allez me le laisser remonter, au moins, insista le jeune homme.

– Non, non, j’suis bien capable, allez.

Mais lui avait déjà saisi la perche et, chacun s’obstinant, ils tirèrent à deux la brimbale, leurs têtes rapprochées par l’effort se mirant dans l’eau noire et leurs doigts se touchant parfois le long de la chaîne mouillée.

À dater de ce jour, Armand dut constater qu’il était amoureux. Le citadin blasé s’était positivement épris de la simple fille de la grève ; et celle-ci, ma foi, éblouie et flattée, laissait volontiers croître en elle un sentiment semblable.

Armand ne songeait plus qu’aux moyens de voir plus souvent et plus longuement sa gentille amie. Lui qui avait amené ici un yacht superbe, venait louer deux fois la semaine pour ses promenades la vieille chaloupe du père Dugré. C’était une occasion d’entrer et de caqueter avec Rose. Il revenait à la nuit tombante, et il fallait rapporter les rames. Alors il se prétendait las, s’asseyait, et la conversation se prolongeait tard, le père y plaçant, par ci par là, quelques syllabes

et laissant les jeunes gens faire les frais du reste. On se disait des banalités sur les heures de marée, le raccourcissement des jours, les chances diverses de la pêche, mais avec des vivacités, des grâces, des sourires contenus qui étaient à eux seuls tout un langage.

Pourtant, à deux ou trois reprises, Armand avait été désappointé péniblement. Il avait trouvé en entrant sa chaise occupée. Un jeune homme était là jasant familièrement avec le pêcheur et sa fille : un beau gars rustique et plein de santé, qui semblait chez lui dans cette maison, que le vieux Dugré appelait Julien tout court et qui tutoyait Rose-Anne !...

Le père Laurent avait dit en le présentant :

– C'est Julien, l'gas du voisin Lambert Déry. Il vient nous voir, comme ça, rapport à moé, et un peu aussi, j'cré ben, rapport à c't'elle-cite.

Et Julien avait ri largement en faisant un clin d'œil à Rose.

Celle-ci avait paru gênée de voir en présence l'étudiant et le pêcheur, et tout de suite sa belle

humeur s'était figée.

Armand put voir dès lors qu'il avait un rival et, qui pis est, un rival redoutable. Sans doute sa cravate à lui était mieux nouée et ses mains plus fines ; mais il n'était qu'un étranger dans l'humble monde dont la jeune fille faisait partie. L'autre était un enfant du sol, un compagnon connu dès l'enfance, initié aux mêmes travaux, parlant le même langage. Il y avait dix chances contre une que le cœur de Rose-Anne s'accrochât au cœur du marin, ne réservant au « beau monsieur » qu'une admiration mêlée de respect.

Et le marin semblait conscient de sa force, car c'était avec une parfaite indifférence qu'il avait salué le « monsieur, » continuant ensuite l'épanchement à tu et à toi avec son amie.

Armand se dit qu'une lutte sérieuse allait s'ouvrir ; mais il avait le cœur trop pris pour céder sans combat. Au contraire, ses visites à Rose-Anne se firent plus fréquentes et plus intimes. Un joli médaillon qu'il apporta un jour fut apparemment très goûté, et lui valut la promesse d'un « tour de voiture » en sa

compagnie le dimanche suivant. Le vieux Dugré, qui avait promené ainsi dans son temps toutes les belles filles de la paroisse, ne vit rien d'alarmant à cette politesse.

Donc, après vêpres, un boghei flamboyant s'arrêtait à la porte de la mesure, et Rose-Anne, toute fraîche dans sa robe d'indienne à picots, ayant mis ses gants blancs et son chapeau à fleurs, se disposait à y monter ; lorsque soudain, sortant de la cour des Déry, un autre boghei s'avança, au trot d'un fringant cheval bai, et Julien, ganté, pommadé, serré dans sa redingote noire, apparut sur le siège, les guides à la main. Julien vit bien la voiture déjà stationnée ; il vit Armand et Rose-Anne debout sur le seuil ; mais tout cela ne lui dit rien. Il n'eut même pas l'idée que Rose pût aller sur la route avec cet élégant touriste. Il arrêta donc son cheval, sauta agilement par terre, et s'écria :

– Bien le bonjour, la compagnie. J'suis venu te qu'ri, Rose-Anne, pour étrenner mon attelage neuf. T'es prête à embarquer ? On va gagner le rang Saint-Michel, jusque chez le cousin France

Pitou, aller et revenir.

Rose parut consternée. Son regard erra d'Armand à Julien, inquiet, presque suppliant, cherchant à apaiser le ressentiment qui allait naître à cause d'elle entre ces deux hommes.

– Tu vois bien, mon Julien, dit-elle, que monsieur est déjà ici pour me prendre. Y a longtemps que je lui avais promis. Faut pas qu'ça t'ôte la bonne humeur. Ça sera pour une autre fois, bien sûr.

Le grand garçon s'arrêta court, paralysé par la stupeur, planté tout droit dans une immobilité de statue. Il devint blême affreusement, et une grimace nerveuse tordit le coin de sa lèvre. Puis il regarda Armand en pleins yeux, devinant tout, découvrant en ce gandin mince l'adversaire, l'irréconciliable ennemi. Il y eut tant de colère dans ce regard qu'Armand crut un instant qu'il allait se jeter sur lui. Pourtant le pêcheur se contint ; il partit d'un rire saccadé, balbutiant :

– Ha ! ha ! Excuse, Rose-Anne : j'aurais pas cru !...

Puis se jetant d'un bond sur le siège, il cingla de son fouet, à toute force, le cheval qui se cabra, effaré, et bondit au galop sur la route sableuse.

Désormais les deux hommes se détestèrent cordialement. Ils évitèrent de se rencontrer chez Rose. Mais l'un et l'autre avait juré de gagner le cœur de la fille et poursuivait son but avec une ardeur obstinée. Lequel était le préféré ? Cela demeurait indécis. Qui sait si Rose ne les préférait pas chacun tour à tour ? L'étudiant était si galant, si bien mis ! mais le pêcheur était si franc et si joyeux !

J'abrège. Fatigué de lutter à chances égales, et de « manger de l'avoine » plus souvent qu'il n'aurait voulu, Armand se résolut à tenter un grand coup pour écraser le malencontreux rival. Il parla à Rose de son yacht, un bijou de légèreté et d'élégance, qui faisait l'envie de tous les sportsmen de Cacouna. Oh ! il l'aimait, son yacht, et ne le céderait pas pour une fortune. Pourtant, le croirait-elle ? il n'avait plus le goût d'y monter. Il lui semblait triste et vide, à présent, et ce serait ainsi tant que Rose-Anne ne s'y serait

pas assise. Oui, il fallait qu'elle vînt, un soir, sur les six heures. On prendrait des bordées dans la baie, et elle verrait comme c'est amusant de glisser sans fatigue au bercement des vagues, dans des bancs capitonnés de velours, les pieds sur des tapis, et de voir reluire les vernis, les beaux cuivres aux reflets du soleil mourant !

Rose fut séduite et accepta. Le lendemain soir, le yacht, lavé et astiqué, avec une flamme à son mât, attendait à la jetée du village, et la jeune fille, en y entrant, fut toute surprise de voir son nom, ROSE-ANNE, luisant à la proue en belles lettres rouges cerclées d'or.

La brise était fraîche et la mer moutonnait un peu. La voile s'enfla, inclinant la légère embarcation qui partit en dansant sur les crêtes soulevées.

Ce furent trois heures délicieuses. Jamais les deux amis n'avaient été si seuls ensemble. Dans le grand désert du ciel et des flots, leur intimité était complète ; une seule pensée emplissait leurs deux âmes. Alors mieux que jamais, Armand comprit avec quelle tendresse et quel respect il

aimait cette douce créature. Oui, il l'aimait sincèrement, naïvement, en dehors de tout flirt et de toute rouerie. Et Rose donc ! Elle était gagnée, conquise, elle nageait dans l'enchantement. Quelle féerie que ce salon flottant où elle était reine, ce tête-à-tête avec ce beau garçon qui n'était là que pour elle et qui l'entourait d'attentions et de gentilleses ! Elle le buvait des yeux, crânement drapé dans son costume clair, manœuvrant à la fois d'un air leste le gouvernail et la voile. Il était donc marin, lui aussi ! Mais quel autre marin que Julien Déry, avec sa blouse de bouracan et sa vieille chaloupe sentant la morue ! Et elle l'admirait, elle l'aimait, ce bel ami, de tout l'élan de son cœur simple et primitif.

Ils étaient maintenant au large, et Cacouna, au fond de sa baie, n'était plus qu'une dentelle blanche sur un collier d'émeraude. Le couchant mettait de menus arcs-en-ciel à chaque moutonnement des vagues. Armand et Rose gardaient le silence, un silence d'amoureux, chargé d'aveux et de confidences. Le jeune homme le rompit soudain.

– Rose-Anne, dit-il, êtes-vous contente de notre promenade ?

– Oh ! contente, monsieur ! fit-elle vivement. Je crois que de ma vie je n'ai eu autant de plaisir.

– Cela ne vous ennuie donc pas d'être avec moi ?

Rose-Anne leva les yeux et vit qu'Armand lui souriait. Elle sourit, elle aussi, un peu troublée, et répondit :

– C'en a pas l'air.

– Mais s'il s'agissait d'y rester longtemps, qu'en diriez-vous, Rose-Anne ?

Elle ne comprit pas bien la phrase adroite.

– Ma foi, dit-elle, ça serait facile ; mais v'là le soleil couché tantôt : va bien falloir qu'on s'en retourne.

– Ce soir, sans doute ; mais après, plus tard, est-ce que cela vous irait d'être avec moi très longtemps, toujours ?

Rose-Anne eut un violent soubresaut ; un flot de sang monta à ses joues ; ses yeux prirent

soudain une expression de douleur criante. Puis, la tête dans les mains, elle fondit en sanglots.

– Mon Dieu ! qu'est-ce ? cria le jeune homme. Comment vous ai-je fait de la peine ?

Mais elle pleurait, gémissait tout haut sans répondre, cachant son visage de ses doigts, en proie à un chagrin sans nom.

– Par pitié, Rose, qu'avez-vous ? répéta Armand.

– Non, non, dit-elle enfin au milieu de ses larmes, c'est pas possible ! j'suis pas assez demoiselle pour vous.

Armand aurait voulu s'élançer près d'elle, lui parler tout bas, lui faire comprendre à force de caresses toute la sincérité de ses paroles. Mais le vent soufflait en bourrasque, et cette damnée manœuvre le retenait. Alors, en priant et suppliant, il obtint qu'elle l'écoutât un peu. Et là, d'un coup, sans rien garder, il lui dévoila tout son cœur. Oui, il était possible qu'elle fût avec lui *toujours*, puisqu'il l'aimait. Entendait-elle cela ? Il l'aimait sérieusement, de cet amour dont se

soudent deux existences. Il était maître de son cœur et librement il le lui offrait, d'un choix arrêté et réfléchi. Que lui importait qu'elle fût fille d'un pêcheur ? Elle ignorerait l'art de pincer les lèvres et de faire d'exquises révérences ? Il se garderait bien de le lui apprendre. Elle ne jouerait pas du piano ? C'était une distinction. Mais par contre, elle était belle comme une princesse, et bonne, et dévouée et douce : cela lui suffisait, c'était ce qu'il voulait dans une compagne. Et c'est pourquoi il l'avait aimée du jour de leur première rencontre. Et maintenant, loin de se croire au dessus d'elle, il se mettrait à ses genoux pour qu'elle daignât, elle aussi, l'aimer un peu. Elle voyait bien que « c'était possible ! »

À mesure que ces arguments, et d'autres encore, se déroulaient, Rose-Anne relevait la tête. Chaque parole séchait une larme et réprimait un sanglot. Quand Armand eût fini, il la vit, la figure rougie encore, mais rayonnante, lui jeter un regard chargé de tendresse. Puis, joignant les mains, extasiée, émue au plus profond d'elle-même :

– Armand, dit-elle, c'est donc vrai ! Moi qui vous aimais tant, et qui jamais, jamais, n'aurais osé vous le dire !

Ils revenaient maintenant vers la rive, le cœur noyé de bonheur intime. Leurs confidences étaient devenues toutes calmes, toutes fraternelles. C'étaient deux êtres n'ayant déjà qu'une vie, qu'une pensée, qu'un espoir. Cependant le ciel brunissait, et l'embrun soulevé leur fouettait le visage. Le yacht dansait immodérément sur la mer démontée. Là-bas commençaient à reparaître, dorées des derniers reflets crépusculaires, les cabanes de la grève.

– Nous allons droit chez vous, Rose-Anne, dit Armand, mettant la barre sur la maison du père Dugré.

– Oui, filons vite, mon beau marin, car la nuit sera bientôt descendue.

Et comme ils filaient, en effet, par ce vent endiablé qui tordait la voile, et dont la poussée soulevait l'embarcation comme une mouette prête à s'envoler ! C'était émouvant de glisser si vite, et de voir grandir d'instant en instant les rocs, les

arbres, les promeneurs le long de la route, et comme fond de décor, à gauche, le pêle-mêle de la petite ville, à droite les coteaux de blé-d'inde et de sarrasin en fleur.

Ils n'étaient plus qu'à quelques arpents de la côte, quand Rose-Anne poussa une exclamation étonnée, où perçait une pointe d'inquiétude.

– Armand, dit-elle, vois donc cet homme debout sur la grève et qui nous regarde venir. C'est lui, je gage, qui nous a reconnus ; il va encore prendre ça de travers.

– Qui, lui ? fit Armand, distinguant en effet là-bas un jeune homme de haute taille, en habits de pêcheur, qui semblait suivre avec attention tous les mouvements de la barque.

– Julien, Julien Déry... C'est d'valeur tout de même...

Mais elle s'interrompit soudain, et son regard, son attitude prirent une expression d'angoisse et d'effroi. Elle étendit la main vers un point noirâtre qui venait d'émerger à quelques brasses seulement en avant de la barque, et que la lame

couvrait et découvrait tout à tour.

– Ah ! mon Dieu ! cria-t-elle, la batture, là, on va dessus !...

Au même instant, un choc violent secoua l'embarcation, qui craqua sinistrement dans toutes ses jointures. Le mât s'abattit avec fracas. La proue vola en morceaux, livrant passage à une vague énorme. Le yacht venait de se briser sur la roche à fleur d'eau que je te montrais tout à l'heure. En une seconde il chavira, précipitant à la mer les deux jeunes gens.

Mais à leur cri de détresse un autre cri avait répondu sur la rive. Prompt comme l'éclair, Julien Déry s'était jeté dans une chaloupe, et déjà il ramait vers eux de toute la vigueur de ses muscles.

Armand et Rose-Anne étaient remontés à la surface, mais, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient s'accrocher ni à la roche glissante qui ne leur offrait aucune prise, ni au yacht dont la vague emportait au loin les débris. À chaque instant la houle les recouvrait, paralysant leurs mouvements, leur coupant la respiration, les

empêchant de se rejoindre pour se porter secours. Une trentaine de pieds les séparaient, et ils luttèrent, chacun de son côté, impuissants, se sentant faiblir, déjà prêts à s'abandonner à l'onde fatale.

Mais non, voici un clapotis de rames, et la voix de Julien qui crie :

– Courage ! Rose-Anne, me v'là ; tiens bon encore une minute !

Et la voix se rapproche, tandis que les deux naufragés rassemblent leurs dernières forces.

Enfin, tout à côté de la jeune fille, vient de surgir l'esquif sauveur. Deux bras vigoureux ont saisi Rose et l'ont ramenée dans la barque, épuisée, mais pourtant encore consciente d'elle-même.

– Vite, vite, à c't'heure ! dit-elle en s'affaissant, Armand, plus au loin, allons vite !

Mais le grand gars a soudain dans les yeux un éclair étrange ; un pli dur se creuse sur son front. Il est debout dans la barque et regarde tout autour, sans rien faire, sans avancer.

– Armand, sauve Armand ! répète Rose-Anne, mais dépêche-toi donc !

– Ous'qu'il est ? Je l'vois pas, dit Julien d'un ton sec et froid comme une lame d'acier.

– Mais là, là !...

Au même instant, Armand, qui est à bout de forces, qui se maintient à peine sur l'eau et que la vague éloigne toujours, jette un appel rauque, déchirant, qui gargouille et s'étrangle dans son gosier :

– À moi ! À moi ! Je n'en puis plus !

Mais Julien, lui, ne s'émeut pas, ne se presse pas. Il se rassied et se met à ramer dans la direction de ce cri. Il rame à petits coups, à saccades espacées, et l'on dirait vraiment qu'il ne trempe à l'eau que le bout de ses avirons.

– Jésus ! on n'avance pas, crie Rose-Anne affolée. Plus vite, Julien, pour l'amour de Dieu !

Alors Julien s'arrête tout à fait ; il relève les rames, et, d'un accent où s'affirme une résolution farouche :

– Ben ! non, y a pas moyen, y a trop d'vent ;

v'là la roche devant nous, il arriverait un aut' malheur.

Cette fois, Rose-Anne a tout compris. Devant la pensée homicide qui s'avoue, le désespoir lui rend soudain des forces décuplées. Elle se jette sur les rames en criant :

– Misérable ! va-t-en ! laisse-moi faire : je le sauverai, moi, si t'es trop lâche !

Alors Julien s'est levé, pâle comme un fantôme, l'œil flambant d'un feu sombre, et, d'une voix où la haine, la jalousie, la folie mettent un frémissement sinistre :

– C'est bon ! oui, je m'en vas ! si tu veux le sauver, sauve-le toute seule !

Et, étendant les deux bras, il s'est lancé lourdement dans la mer.

Tu comprends, il ne cherchait pas la mort : les gars de notre peuple ne se tuent pas par dépit d'amour. Il voulait seulement, aveuglé de colère, se mettre hors de l'action, laissant son rival à son sort, et gagner la rive à la nage. Mais ses pensées bouleversées paralysèrent ses forces, et il

succomba à moitié chemin.

Mon ami s'était tu, comme oppressé par l'émotion de ce souvenir tragique.

Nous marchions maintenant tous deux dans l'ombre épaissie, et la nuit sans lune confondait le fleuve, la plage et le ciel dans une même ténébreuse immensité.

– Et Armand ? demandai-je, saisi moi-même par l'inattendu de ce dénouement.

– La jeune fille arriva juste à temps pour le recueillir au moment où il allait s'enfoncer pour la dernière fois.

Après un silence, il reprit, en scandant chacun de ses mots :

– Crois-tu que j'ai vu la mort d'assez près durant cette soirée ?

– Ah ! c'était toi ?... Je le pensais... Mais Rose-Anne alors, qu'est-elle devenue ? Comment se fait-il ?

– Rose-Anne, mon cher ? Eh bien ! c'était

Julien qu'elle aimait.

– Allons donc !

– Rien de plus vrai ; ou du moins, elle l'aima depuis d'un amour posthume dont rien ne put la distraire. Par un étrange phénomène, Julien mort absorba toutes ses pensées, devint pour elle l'objet d'un culte passionné et attendri. Le rude pêcheur avait pris un moyen violent mais efficace de gagner le cœur qu'il voulait. C'est avec une exaltation émue que Rose, dès ce moment, me parlait de lui, et je voyais à son souvenir son cœur se gonfler de sanglots. Elle passait des heures sur la plage en face de l'endroit où il avait disparu après l'avoir sauvée. Un jour elle me dit : Oh ! si nous n'avions pas fait cette promenade de malheur, mon pauvre Julien ne serait pas mort ! Dès lors, tu le comprends, ce fut fini entre nous deux : sans nous être querellés ni brouillés, nous cessâmes de nous voir. Ce naufrage avait épargné nos deux vies, mais, en engloutissant nos beaux rêves ; et notre amour gisait là, noyé et mort avec le cadavre de Julien, dans le remous de la roche traîtresse...

Nous passions, à ce moment même, devant la maison du père Dugré, dont la fenêtre s'éclairait d'une lueur fumeuse. Nerveusement, Armand me serra le bras. Une blonde jeune fille allait et venait dans l'unique pièce, finissant de ranger les objets du ménage avant le repos de la nuit. Au bruit de nos pas sur la route, elle s'arrêta, fixant la fenêtre, et le pur ovale de ses traits, la douceur bleutée de son regard apparurent en pleine lumière, enveloppés de grâce attristée et songeuse.

Nous la contemplâmes, un instant, pensifs tous deux. Puis Armand m'entraîna avec un soupir, comme ressaisi brusquement d'une souffrance mal éteinte.

– C'est égal, murmura-t-il entre les dents, elle est trop belle pour une fille de pêcheur...

Sympathies

Nous causions, Georges Hamel et moi, des lois qui régissent nos sympathies. Vous demandez qui est Georges Hamel, naturellement. C'est un garçon qui foisonne de qualités, mais qui n'a pas de chance. J'entends que son cœur n'en a pas. Ce cœur a cherché toute sa vie le beau papillon de l'amour, et n'a trouvé que des chenilles. Hamel est une âme idéaliste et tendre, pour qui l'amour est le pôle magnétique de l'être, ayant la justice pour équateur. C'est un enthousiaste de la beauté, qu'un pic de montagne extasie, qu'une branche de mimosa transporte. Mais la beauté féminine surtout l'hypnotise ; elle concentre pour lui toute la splendeur du monde ; il ne l'aborde qu'avec une adoration tremblante. « Il y a, m'a-t-il dit, des profils de femmes qui me rendent complètement fou. » Il est très généreux, loyal comme plusieurs chevaliers et incapable d'une bassesse. Il a une figure pâle de romantique

attardé, moins la chevelure, et ses traits, à défaut de charme bien défini, ont celui de leur expression sérieuse et ouverte. Sa culture mentale est intense, sa curiosité omnivore et insatiable. Il a tout lu, depuis Confucius jusqu'à Bernard Shaw, depuis Pétrone jusqu'à Henri Barbusse. Il a même lu saint Augustin et sainte Mechtilde. Je l'ai trouvé un jour absorbé dans une table de logarithmes. Il cause de tout avec un singulier mélange de philosophie et de poésie, toujours prêt à s'emballer pour le sentiment contre la raison pure. Ses opinions sociales sont avancées et naïves : celles de Tolstoï amalgamées à celles de Lénine ; la théorie d'un chambardement universel qui s'interdirait d'écraser une mouche. Bref, Georges Hamel est un charmant homme et un délicieux ami.

Comment s'expliquer alors qu'à l'âge de trente-cinq ans il n'ait encore allumé nulle part la flamme glorieuse, qu'il reste ainsi muré dans son exil intime et dans son ennui ? Ce n'est pas faute d'aimer lui-même : il s'attache comme la vigne sauvage et prend feu comme l'amadou. Il cherche éperdument l'âme-sœur, il la désire de toutes ses

fibres, il lui tend des mains presque suppliantes. Et immanquablement elle lui échappe. Il croit l'apercevoir à quelque tournant de la route : il rêve aussitôt de sources chaudes, de coupes débordantes, d'ors, de symphonies et de rayons ; mais la reine apparue se transforme à vue d'œil, comme dans les contes, en fée boiteuse qui le repousse et se moque de lui. Ce quignon est si reconnu qu'un de nos camarades l'a baptisé Les-Vaines-Tendresses. Quant à moi, il me représente Éros enchaîné, la quatrième Danaïde, et le Tantale du vingtième siècle.

Il y a des raisons, et mon ami les connaît toutes, et cela fait partie de sa souffrance, car il s'analyse, il s'analyse !

Ainsi, il sait qu'il n'a pas de stratégie. Il ignore les ruses, les camouflages, les retraites feintes, les avances masquées, tout l'appareil de l'encercllement et de l'assaut par lequel se force l'amour. Il ne regarde pas la femme comme une proie qu'il faut conquérir dans une complication d'affûts, de poursuites et de surprises. Pour lui, l'amour est une tendance mutuelle, une attraction

simultanée qui doit s'établir avec l'assurance et la sérénité d'une loi. Son progrès est normalement aussi calme que l'épanouissement d'une corolle. Les deux êtres « touchés » convergent l'un vers l'autre sans plus d'effort que des tiges aimantées. Si l'un des deux résiste, c'est simplement le signe d'une polarité contraire, cela prouve qu'il relève d'un autre rayon d'influence, et alors c'est folie de s'insurger. Donc, il lance un appel, un signal, puis il écoute, escomptant une réponse ; il fait deux pas, comme dans le menuet, puis il attend que la vis-à-vis se rapproche. Si rien ne s'émeut et ne vibre, il se replie, il s'efface discrètement. « Vais-je essayer, dit-il, de bousculer leur liberté, d'entrer par effraction dans leurs grâces ? Insister quand on vous refuse, mais c'est mesquin, mal élevé, mon cher ! » Vous pensez si ce fatalisme timide lui réussit. La moitié de l'amour, pour la femme, n'est-ce pas ? c'est l'excitation de la lutte et l'ivresse de la défaite. Elle veut être traquée, réduite et emportée sur les épaules comme au temps de l'homme des cavernes. Devant l'attaque elle fuit, en tournant la tête, par exemple, goûtant l'orgueil d'être suivie. Atteinte, elle regimbe et

joue des griffes : il est si doux d'être terrassée !
« Pourquoi, dis-je un jour à l'une d'elles, n'encouragez-vous pas Georges Hamel ? Voyez donc comme il vous regarde ! » – « Ah bien ! fille avec une moue, il m'en faut plus que ça pour me remuer ! » Vous avez justement le mot de l'énigme : il ne les remue pas !

Et puis, il a une manie qui lui est fatale : il s'imagine qu'on peut concilier la liberté avec l'amour. Il caresse la notion d'un attachement absolu, total, qui n'entraînerait aucune servitude, qui n'aurait, si l'on veut, d'autre chaîne que lui-même. On n'a pas le droit, prétend-il, d'aliéner son être moral ; tout ce qu'on peut, c'est de se donner tout entier, à chaque jour et chaque heure, par un choix constamment renouvelé. On ne peut promettre à une femme, même à la plus chère, de l'aimer à jamais et uniquement : le cœur a sa vie indépendante, incoercible, échappant aux contrats et aux hypothèques. « Seulement, ajoute-t-il, une fois vraiment livré, il ne se reprend plus sans raisons majeures : c'est sa nature même et sa loi ». Vous voyez d'ici quel accueil ces théories reçoivent d'une assemblée de belles disciples.

« Comment ! mais c'est l'amour libre, cela ! »
clament-elles effarouchées, « quelle horreur ! »
Eh ! non, c'est seulement l'amour qui voudrait se
croire libre. Au fond, Hamel ne cherche qu'à
s'enfermer, qu'à s'inféoder corps et biens : il est
fidèle comme un toutou, constant comme une
fonction algébrique. La femme qui l'aurait
captivé posséderait un esclave enthousiaste : il
l'épinglerait, il la chausserait, il promènerait son
caniche. Seulement, il ne voudrait pas sentir que
c'est son devoir. Il déteste la jalousie, cette fièvre
mentale qu'on a bien définie : l'instinct de la
propriété poussé jusqu'au délire ; il la juge une
mainmise brutale sur l'être d'autrui, une forme
arrogante de l'égoïsme. Mais celle qu'il aimerait
n'aurait pas lieu d'être jalouse. Seulement,
seulement, elles ne le savent pas !

Georges Hamel, en tout cas, en raison même
de ses avatars multiples, est devenu un expert
dans les choses du cœur. Nul ne connaît mieux
que lui la carte du Tendre, nul ne sait mieux
dérouler les ressorts du sentiment, en saisir les
forces motrices, en peser les actions et les
réactions. Et nous en étions à scruter, au fil de

l'idée, ce monde des sympathies humaines qui, en le torturant, l'intéresse par dessus tout.

– J'ai remarqué, dit-il, que l'identité des pensées, des goûts, des tendances morales, est bien loin de suffire à la sympathie. On croit assez que deux âmes s'attirent quand elles se ressemblent. C'est une formule commode et à première vue solide, mais que l'observation ébrèche joliment. On voit mille fois, n'est-ce pas, les plus entiers contrastes entre des âmes passionnément éprises ? Exemples : Éloa et Satan, Mars et Vénus, notre ami Naud, artiste, flâneur et mondain, adoré de sa femme pratique, active et dévote. Non, l'attrait sympathique plonge plus loin dans l'être que la couche des dispositions mentales : il dépend de causes plus secrètes, englobant à la foi l'âme, le corps, le tempérament, le caractère, l'*ego* lui-même en ce qu'il a de plus essentiel et de plus subtil. Et ce qui le suscite, ce n'est pas tant la similitude que l'adaptation, l'harmonie, les tons se complétant l'un l'autre, la vibration synchronisée et formant accord.

Parfois, à la lecture d'un livre, on voit reflétées dans ses pages ses propres pensées, ses propres émotions, toute la structure de son être idéal et sensible. Il semble que tout ce qu'on lit, on l'avait éprouvé, conçu, qu'on le crée et l'exprime presque autant que l'auteur lui-même. Des opinions qu'on caressait secrètement, des élans intimes qu'on croyait exclusivement siens, apparaissent là en pleine lumière, jaillis d'une âme qui a vécu peut-être à des milliers de lieues ou d'années. Il y a concordance parfaite, entente dans toutes les directions, entre cet esprit et le nôtre ; tout ce qu'il émane entre en nous par des avenues toutes ouvertes. On se dit : cet homme est mon frère ; nous sommes deux copies du même type, deux incarnations d'une seule idée. Que je voudrais le voir, le connaître ! Quelle sympathie complète s'établirait entre nous deux ! Les entretiens délicieux que nous aurions ensemble ! Le charme inouï d'une vie commune !

J'ai senti cela, pour ma part, en lisant Augustin d'Hippone : cet Augustin artiste, rêveur, philosophe, homme du monde, affamé de science, enflammé de passion pour la beauté sous

toutes ses formes ; et si moderne, si moderne, qu'on se l'imagine aisément arpentant le boulevard Montmartre ou disant des pantoums dans un cénacle décadent ; l'Augustin des *Confessions*, des *Lettres* et du *Livre de la Musique* ; celui que tenaillaient à la fois l'amour de Dieu et l'amour de la femme ; celui qui n'a pu se résoudre à damner Platon. De me trouver si semblable à lui, si vibrant à son unisson à travers une pareille distance, m'apparaissait presque un miracle. « Augustin, me disais-je, c'est moi, Hamel, moins le génie ; avec cette nuance encore, mais qui maintient une sorte d'équilibre, qu'il a eu toute sa sainteté à la fin, et moi au commencement. Pourquoi n'ai-je pas vécu près de lui, assis à sa table, comme son ami Alypius ? » Eh bien ! réflexion faite il n'est pas sûr du tout que j'eusse pu vivre dix minutes avec l'Augustin en chair et en os. Peut-être nos tempéraments individuels eussent-ils été comme l'eau et le feu. Peut-être, dans un coin de l'esprit, portait-il quelque trait répugnant au mien dont ses livres n'ont gardé nulle trace, ou dans son être externe quelque manie, ne fût-ce qu'une façon de

marcher, de traîner sa toge, qui m'eût semblé insupportable. J'y songe, je crois qu'il m'eût horripilé à manger constamment des figures, comme il faisait, étant manichéen, pour délivrer les âmes captives. Ou bien je lui eusse déplu moi-même, ce qui est plus probable, et l'euphonie eût péri de ce côté. Bref, j'ignore tout à fait si mon attrait intense pour le penseur et l'écrivain se fût étendu à l'homme.

J'ai goûté la même consonance avec Jean-Jacques Rousseau et l'italien Rosmini. Rousseau, tel qu'il se peint lui-même, tel qu'il vit dans ses livres, est simplement irrésistible. Si ardent, si sensible, si généreux ! si humain malgré son génie, si loyal jusqu'en ses faiblesses ! J'ai vécu avec lui sa jeunesse bohème, sa solitude à l'Ermitage, à l'Île Saint-Pierre, où il créait d'inspiration une nouvelle esthétique et un nouveau code social. J'ai eu pour lui un culte, un attachement personnel, jusqu'au jour où l'étude plus creusée de mon idole en a gratté presque toute la dorure. Et j'ai vu, à côté du Rousseau splendide de l'*Émile*, le lettré vaniteux, le Diogène poseur, le misanthrope ingrat, le

neurasthénique égoïste faisant porter à tout le monde le poids de son hypocondrie et de sa gravelle. Deux hommes absolument divers assemblés en lui : l'être droit, chaleureux, ouvert aux abnégations les plus hautes, apôtre d'une morale puisée aux sources même de la nature ; et le détraqué qui met sa famille aux Enfants-Trouvés, qui croit voir l'univers armé contre lui, et qui se promène dans les rues en robe de coton blanc. Où donc allait ma sympathie ? À un Rousseau charmant, divin presque, mais qui n'existait qu'en peinture.

Parmi les contemporains, Loti surtout m'a charmé et captivé. Un errant nostalgique comme moi, avec cette différence que c'est le tour du monde mental que j'ai fait plusieurs fois, au lieu d'encercler la boule terrestre. Mais émus tous deux des mêmes rêves et poursuivant les mêmes fantômes : connaître, admirer, aimer. Dans ses odyssées innombrables, à Tahiti ou à Stamboul, à Bénarès ou à Nagasaki, j'ai cru être pour lui un autre frère Yves. Je sens les choses comme il les sent ; je les dirais comme lui, si je le pouvais. Il me peint, il me définit en se racontant lui-même.

Mais quand j'examine les portraits d'un sou accolés parfois à ses œuvres, croirais-tu que je suis figé tout de suite ? Il y a quelque chose dans ses traits qui coupe mon intimité, quelque chose de froid comme l'acier, de hautain, de réservé, d'incommunicable. Je me dis que l'âme qu'ils recouvrent n'a jamais livré son secret, que vingt volumes de confidences l'ont laissée isolée et inaccessible ; et en m'éloignant malgré moi, je le plains mieux de son ennui. D'ailleurs, pourrait-il s'établir une camaraderie réelle entre un officier de marine et un enragé pacifiste ? Je n'ai donc comme ressource, pour conserver mon Loti imaginaire, que d'oublier son existence et de tourner sa photographie au mur.

– C'est peut-être différent avec les femmes ? interposai-je.

– Différent, oui – c'est-à-dire encore plus énigme. Avec les femmes, mon cher, la sympathie ou l'antipathie tiennent à des causes microscopiques, à une ligne, au jet d'un regard, à la place d'un cheveu, à l'intonation d'une parole, à des atomes que les sens ne perçoivent même

pas. C'est une emprise subite, impérative, presque toujours inexplicable. Rien de moins raisonné ni de plus fantasque. Tiens, je vais te conter une drôle d'aventure tirée de mon catalogue d'expériences. Tu n'as que faire de savoir les dates, mais ça m'est arrivé il n'y a pas vingt ans.

Je m'amusais un jour à parcourir, dans une revue, la page de la « Petite Correspondance », ce bureau d'échange des cœurs incompris, cette station d'où les âmes en peine lancent des appels dans l'inconnu, cherchant à ébranler autour d'elles une série d'ondes contagieuses. Parmi une quantité de messages simplistes énoncés en des styles funambulesques, je remarquai une note, signée Adrienne, à cause de sa correction, de sa réserve, et des dessous que j'y croyais découvrir. L'auteur se disait isolée au milieu d'une foule étrangère, incapable de plier aux notions communes son esprit indiscipliné, et son cœur à des relations futiles. Elle voulait un correspondant, un seul, qui souffrît comme elle de la solitude, et qui n'eût pas les idées de tout le monde. Elle ne lui promettait qu'une réciprocité

de franchise, et se défiait d'avance de toute autre attente. Je crus sentir sous ces formes calculées la plainte d'une sensibilité délicate et d'une mentalité ardente. La détresse qu'elles manifestaient répondait si bien à la mienne qu'il me prit fantaisie de l'explorer. J'envoyai une réponse à Adrienne. Il fallait l'adresser à la revue même, qui se chargeait de la transmettre. Ainsi l'incognito était gardé aussi longtemps qu'on le jugeait bon. J'expliquais dans cette lettre l'impression sympathique que j'avais reçue, l'apparente ressemblance de nos deux vies, ma prison bâtie comme la sienne dans le désert sentimental, et l'espoir que nos deux esprits, dans un monde éthéré au moins, se reconnaîtraient fraternels. Je la questionnais sur ces « idées rares » qu'elle voudrait voir dans un ami, l'assurant que les opinions osées et les théories impossibles avaient toujours été mon fort ; mais j'avouais un doute qu'elle fût si avancée elle-même dans l'individualisme, car jamais encore je n'avais rencontré une femme dégagée pleinement du moule de ses ambiances et de son berceau.

Une réplique m'arriva, sans indication

d'origine, d'une écriture fine et nerveuse, d'une langue et d'une orthographe plus que passables ; et comme substance, mon cher, charmant, enlevé, délicieux ! Pas l'ombre d'affectation ni de pruderie. La confession toute simple d'un état d'âme inquiet et impatient ; la fatigue des routines veules et des attitudes commandées ; l'aveu voilé de déceptions subies ; l'indice, ça et là, de lectures, de goûts artistiques difficiles et justes ; l'intérêt attendu d'un croisement d'idées avec un esprit un peu utopiste, un peu hors d'alignement, dans un monde où tous les esprits semblent taillés à la même mesure ; et l'assurance qu'en fait de « sauvagerie », à en croire sa réputation commune, elle pourrait me rendre des points. « Entre plusieurs épistoliers, ajoutait-elle, je vous garde, vous, parce que vous me ressemblez et que vous êtes triste. »

Ce fut le début d'une correspondance poursuivie pendant plusieurs mois avec un plaisir mutuel. De mon côté, ce devint bientôt de l'enchantement. Cette intelligence féminine était la plus prompte, la plus ouverte que j'eusse jamais trouvée. Elle saisissait tout, elle absorbait

tout sans effort, et ce qu'elle ne savait pas, elle le devinait. Elle entraît de plein pied dans mes idées les plus saugrenues, tout en les rectifiant d'un coup de barre pratique. Elle-même avait des inventions originales et étonnantes. Nous avions les mêmes préférences : elle aimait comme moi Gluck, Rameau, Rodenbach, Francis Jammes et Andrea del Sarto. Son caractère en même temps se révélait spontané et noble ; son cœur, malgré sa discrétion voulue, trahissait de l'élan et de la chaleur. Je paraissais l'intéresser, occuper une place dans sa vie. À force de nous entendre en tout, nous en étions venus à une intimité très confiante ; et quant à moi, c'était fatal, l'amour se glissait là-dessous tout doucement. Conçois-tu ça ? L'âme assortie, l'âme-sœur, je l'avais trouvée !

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que j'ignorais tout le temps où vivait ma chère inconnue ; et elle ne se pressait nullement de me l'apprendre. Ses lettres m'arrivaient sans timbre, sous seconde enveloppe que m'expédiait la revue. Elles eussent pu venir aussi bien de Bruxelles que de Rome, de Témiscouata que de Winnipeg. Je savais

seulement qu'elle demeurait dans sa famille, avec deux sœurs plus jeunes qui la tenaient un peu à l'écart, et qu'elle occupait quelque part l'emploi de secrétaire. J'avais plusieurs fois, mais en vain, réclamé une photographie. Elle répondait : « Pourquoi cela ? Nous sommes sûrs de notre harmonie morale : ne courons pas le risque, même atténué, du contact physique ». Je me disais : Serait-elle laide ? Mais la supposition me semblait absurde. Ce voile baissé donnait à mon aventure un piquant, un vague romantiques. À la fin cependant je n'y pus tenir. Je pressai Adrienne au point que, de guerre lasse, elle me dévoila son adresse. La bonne surprise ! Elle vivait à Montréal même, à la distance de quelques rues de ma propre chambre ! Je n'avais que deux pas à faire, et mon rêve prendrait corps, se dresserait vivant devant moi !

De ce moment je voulus une entrevue. Je sentais qu'elle la désirait de son côté ; elle hésitait pourtant, elle semblait retenue par quelque appréhension obscure. « J'ai si bien goûté, disait-elle, notre intimité telle qu'elle est ! Pouvons-nous l'augmenter, la rendre plus belle ? » Mais

moi, j'étais épris, je n'écoutais rien. Un soir je lui écrivis un billet conçu à peu près en ces termes :

« Amie, ne me refusez pas plus longtemps la joie, le besoin de vous voir : vous me rendriez malheureux. Tenez, j'ai l'occasion toute prête. J'ai deux entrées pour le concert que va donner jeudi, à l'Académie de Musique, l'orchestre symphonique de Boston. Ne trouvez-vous pas bon que notre connaissance se fasse à la vibration de pures cadences et de beaux accords ? Dites-moi donc que vous serez vers huit heures à l'entrée de la salle, où je vous attendrai moi-même, et à quoi je vous reconnaîtrai. Il faut que je vous parle ; il faut que je relise dans vos yeux la substance de tant de lettres délicieuses et la sympathie qu'elles m'ont assurée. N'en avez-vous nul désir vous-même ? Je vous attendrai donc jeudi, je vous supplie de venir sans crainte, et, si je vous connais, vous oserez. »

Le lendemain j'eus sa réponse ; elle disait :

« Puisque vous le voulez, je serai jeudi soir à l'endroit que vous désignez. Croyez-vous que, pour retarder si longtemps, je n'aie pas eu à lutter contre moi-même ? Mais, je ne sais pourquoi, je redoutais les surprises, les caprices du cœur. Cette entrevue, je la désire comme vous ; mais elle va être l'épreuve de notre amitié, le jugement du sort sur notre « symphonie » personnelle, et réclamer l'exercice de cette sincérité entière que nous professons mettre au dessus de tout. Je souhaite être pour vous l'Adrienne des lettres, et que vous me soyez le Georges dont j'ai en moi-même le portrait. Si vous ne me devinez pas sans étiquette, j'ai peur ; mais je porterai, en tout cas, un costume bleu marin et un chapeau avec une plume orange. À bientôt. »

On était au mardi. Le jour suivant, je ne vécus pas. Chaque minute fut pour moi une pulsation d'attente. Mes sens imaginaires se traçaient, ligne à ligne, le portrait séduisant de Celle... et au

dessus flottait, comme un paraphe de flamme, cette plume orange qui était à elle seule une poésie. Une plume orange ! Il fallait être elle pour avoir de ces idées-là.

Le jeudi, j'étais, dès sept heures, stationné devant la salle vide, scrutant minutieusement la foule qui passait et repassait. Je m'étais mis dans l'ombre d'un pilier, voulant le privilège du premier coup d'œil, la joie de la première surprise. Chaque toilette bleu marin me donnait un choc, m'électrisait pour une seconde ; mais l'absence de la plume était générale. Attente longue, énervante. Tous ces gens qui me bousculaient, ces couples gais qui se succédaient maintenant au guichet ouvert, me jetaient en passant un regard soupçonneux qui voulait dire : « Qu'est-ce qu'il fait là ? » As-tu jamais senti peser sur toi cet œil hostile, cet œil méprisant de la foule ?

Enfin, je tressaillis pour de bon : c'était elle. Je vis d'abord la plume orange, ondulant comme pour un signal, puis le bleu de la jupe ; et l'instant d'après Adrienne, éclairée par l'arc électrique,

m'apparut en face et en pleine lumière.

Bon Dieu ! quel moment ! Elle était belle. Ses traits avaient la pureté, la régularité qu'on associe d'ordinaire avec la forme grecque. Elle était élégante, et son costume lui allait comme un gant. Ses cheveux saillaient, fins et clairs, des bords du chapeau de velours que surmontait cette plume. Son teint était d'une blondeur délicate, et ses yeux s'arquaient sous les cils selon les lois classiques.

Mais cette beauté, mon cher, au lieu de m'étreindre, me repoussait et me glaçait ! Elle était admirable à mon œil d'artiste, mais tout mon être intime s'en écartait avec violence. Je n'ai jamais, c'est vrai, aimé de choix la beauté grecque ; mais il se posait ici bien autre chose qu'une question de plastique. Je lisais dans ces traits une Adrienne contraire à celle qui m'avait captivé. C'était la froideur mate où je rêvais l'expansion, l'intensité ; c'était je ne sais quel pli flasque de la lèvre et, dans les yeux verdâtres, je ne sais quelle vapeur brouillée. Et puis, c'est impossible à dire : c'était ainsi parce que c'était

ainsi ; mais cette physionomie portait le symbole, le destin écrit d'une divergence totale avec mon moi le plus profond. Je voyais d'un seul coup qu'entre moi et cette femme il n'y avait rien de commun, qu'il n'y avait jamais rien eu que des mots, des mots ! que jamais d'elle à moi ne se créeraient l'unité, la fusion essentielles. Nous étions séparés par l'épaisseur du monde.

Oh ! la détresse qui me saisit ! Elle ne m'avait pas vu. Je m'étais rejeté d'instinct derrière la colonne, pour avoir le temps de penser, de me remettre.

Qu'allais-je faire ? Briser là tout de suite sans me faire connaître ? Je l'aurais voulu. J'avais envie d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, de passer devant elle à toute vitesse et de m'enfuir.

Mais c'était impossible ! J'étais tenu d'honneur à me présenter. Je devais même faire montre d'un certain plaisir, m'imposer la moquerie de l'accueil aimable.

Elle promenait maintenant autour d'elle des regards furtifs, étonnée sans doute d'être au rendez-vous la première. Je m'avançai, forçant

sur mes lèvres une grimace qui ressemblait à un sourire.

– Je vous demande pardon, mademoiselle, articulai-je, mais vous êtes sans doute la personne qui doit rencontrer ici Georges Hamel ?

Elle se retourna, et nos yeux se croisèrent. Je crois n'avoir jamais vu sur une figure une telle expression de surprise, un tel instantané de désappointement et de recul. Ce fut comme le contact soudain de deux fluides contraires. La répulsion que j'avais subie, elle la devinait, elle la partageait. Je n'étais pas celui qu'elle venait chercher : je n'étais rien, je ne pouvais rien être pour elle. Elle me toisa d'un air glacial et chargé de dédain inconscient. Elle rougit, pâlit, s'agita, dans un combat que je devinais atroce. Puis, prenant son parti, elle murmura entre ses dents, mais si bas que je l'entendis à peine :

– Non, monsieur, vous vous êtes trompé.

Nous restâmes une seconde en face l'un de l'autre, pétrifiés d'embarras, de gêne et de honte. Puis, sans presque savoir ce que je faisais, je m'inclinai, je balbutiai : « Mille excuses », et

faisant volte-face, je m'en allai par les rues obscures.

– Tu comprends, reprit-il, je suis pas tout à fait sûr, j'entends d'une certitude absolue, physique, que c'était vraiment elle. Il est purement possible que la femme qui se trouvait là, à cette heure, avec cette plume orange... Mais bah ! j'en suis certain autant qu'on peut l'être, car je n'ai jamais plus entendu parler de « l'autre ».

Quand je vous disais que le pauvre garçon n'a pas de chance !

Le risque

Le vieux père Bastien râlait dans la moiteur de ses draps détrempés de fièvre. Et c'était, autour du lit, dans le demi-jour de la chambre aux volets clos, à la lueur jaune d'un cierge planté au pied du crucifix, un va-et-vient de figures tristes, un chuchotement d'*ave* amortis, tout cet ensemble de stupeur et d'effroi qui enveloppe les mourants.

La mère Jacqueline mouillait avec une plume les lèvres plissées de son pauvre homme, par pur acquit de conscience, car il allait, bien sûr, trépasser d'un moment à l'autre. Dans le bahut adossé à la cloison, la fille aînée, les yeux rougis, fouillait silencieusement les hardes, cherchant quelle chemise et quelle veste conviendraient mieux pour l'ensevelir. Trois marmots qu'on négligeait d'alimenter depuis la veille, geignaient nu-pieds dans un coin. Puis, sans cesse, la procession des voisines entrait et sortait, chacune s'approchant du lit, et, à voir le malade s'agiter,

rouler les yeux et ramasser, ramasser de ses doigts exsangues, s'en allait la tête basse, avec un air de dire : « Père Bastien, vous serez tôt un mort du bon Dieu ! »

Dans la cuisine à côté, c'étaient les hommes, les quatre grands gars du moribond, taciturnes, l'air lassé et distrait, et ne songeant même pas à rallumer leurs pipes éteintes. Ils avaient dû quitter leurs fermes, en pleine fenaison, pour faire leurs adieux au père, et cela leur donnait quelque souci. Pour eux, on le devinait, il y avait dans la maison trop de monde, et cela durait trop longtemps. C'était de braves enfants, sans doute ; mais dame ! puisqu'il fallait que c'eût une fin ! Le vieux avait soixante-quinze passés, c'était pas une jeunesse ; et la fièvre le tenait depuis six mois. Pour être préparé, d'ailleurs, il l'était ! Le curé ne faisait que de partir, l'ayant confessé, extrémisé, muni de l'indulgence, bien et dûment étiqueté pour l'autre monde. Valait pas mieux, à c't'heure, que la sainte Vierge vînt l'emporter ?

Une chose aussi passait, oh ! malgré eux, dans leur esprit. Le père Bastien était le plus gros

habitant de Saint-Joseph de Beauce. Il laissait après lui deux terres tout agreyées, douze chevaux, quarante bêtes à cornes, et trois mille cinq cents piastres prêtées sur bons billets : le tout à diviser, par testament, entre Henri, Narcisse, Majoric et Herménégilde. Or, tandis que les commères récitaient à mi-voix des patenôtres, que la grande fille fouillait les hardes et que, dans ses draps moites de sueur, le vieux ahanait désespérément, les quatre fils voyaient, malgré eux, leurs charrues ouvrant les belles terres, les vaches broutant l'herbe drue, les granges étouffant de blé et d'avoine, et leurs femmes, si heureuses, montées en graisse et en couleur, et, le dimanche, regardées avec envie à la sortie de la grand-messe.

Cette vision gaie, quoiqu'indécente parmi ce deuil et répugnante à leur bon cœur, les poursuivait obstinément ; et c'est en vain que, d'un plissement de sourcils, dès qu'ils en prenaient conscience, ils chassaient de leur mieux la consolation importune.

Soudain, le père Bastien cessa de gigoter ; il

parut se réveiller d'un cauchemar, regarda en rond autour de lui, et d'une voix encore ferme, il s'écria :

– Jacqueline, j'ai queuqu'chose à t'dire.

Surprise, comme si la vie fût revenue à un trépassé, la mère se pencha sur le lit.

– Quoi qu'c'est, mon pauv'vieux ? demanda-t-elle.

– Jacqueline, j'veux voir le curé.

– Mais tu l'as vu, mon homme ! I'sort de sortir.

– J'veux l'voir, j'te dis : envoie-le qu'ri tout de suite.

– Mais, mon Dieu ! Bastien, tu perds la mémoire : y a pas dix minutes que t'as reçu les sacrements !

Le vieillard eut cette fois un geste d'impatience :

– Tant qu'tu voudras, cré nom ! J'veux l'voir quand même.

– Venez donc ici, vous autres, cria alors la

vieille aux garçons : v'là vot'père qui veut l'curé à toute force. Dites-y donc qu'on peut pas, qu'i vient d'faire toutes ses dévotions.

Elle ajouta plus bas :

– J'cré qu'i déparle, le pauvre homme.

Les quatres gars étaient accourus en hâte à l'appel, et leurs faces ahuries émergeaient dans l'encadrement de la porte.

Narcisse s'approcha.

– Poupa, vous savez ben qu'monsieur l'curé vous a confessé t't'à l'heure... Vous vous remettez pas qu'i vous a dit d'êt'tranquille, que vos affaires étaient en ordre ?

– Narcisse, dit le vieillard avec une énergie croissante, t'as rien à dire icite, toé pas plus qu'les autres. Allez m'chercher l'prêtre, allez-y ; j'veux l'voir absolument.

Tous se regardaient consternés. Enfin Majoric s'écria :

– Faut l'contenter avant qu'i meure. J'm'en vas mettre ma bougrine et courir après l'curé... Tâchez d'l'amuser en attendant.

Au bout de vingt minutes, le pasteur et le fils rentraient en coup de vent dans la chambre.

– Eh bien ! mon brave, demanda le prêtre, qu’y a-t-il donc ? Ne veut-on pas de vous là-haut ? Avez-vous oublié quelque précaution nécessaire ? Tenez, ajouta-t-il, parlant aux autres, laissez-nous seuls quelques instants. Je vois que le père Bastien a des secrets à me conter.

Un à un les assistants défilèrent, et la chambre se vida.

L’entrevue se prolongea passablement. Dans la cuisine trop étroite, les femmes intriguées se chuchotaient : « Faut croire que quég’chose y aura reproché tout d’un coup » ; et les fils murmuraient, haussant les épaules : « Puisqu’i v’nait de l’voir, le curé ! C’est bien rien qu’un caprice. »

La porte s’ouvrit enfin, et le prêtre parut, l’air sérieux, soucieux même.

– Le père est satisfait, dit-il. À présent, mes garçons, à mon tour de vous faire une confidence. Ce doit être entre nous ; les femmes prieront

pendant ce temps.

Le flot des commères reflua dans la chambre du malade, et l'on entendit bientôt, à travers les planches mal jointes, le cliquetis des chapelets et le sourd bruissement des litanies.

– Mes enfants, commença le prêtre, votre père qui se meurt m'a chargé d'une mission très grave auprès de vous. Il y va de l'intérêt, peut-être du salut de son âme. Chose qui vous surprendra certainement, qui vous fera même de la peine ; mais votre père compte bien qu'en agissant comme vous devez, vous lui donnerez de bon cœur une dernière marque d'affection.

Les gars écarquillaient les yeux, ne comprenant rien à ce début, saisis pourtant d'une vague inquiétude.

– Il m'en coûte, mes amis, de vous dévoiler un tel secret, mais mon devoir m'oblige à parler, et je l'ai promis. Vous savez tous, n'est-ce-pas, que la terre du rang Sainte-Odile fut possédée par votre père à la suite d'un procès qui dura longtemps. Vous savez qu'après maint appel il eut finalement gain de cause, que son adversaire

fut ruiné et dut partir pour les États... Eh bien ! je le regrette, votre père m'avoue aujourd'hui que ce gain fut injuste, et dû à un faux témoignage. En droit et devant Dieu la terre ne lui appartient pas !...

On devine la stupeur créée par cette révélation. Les gars sentirent un éblouissement envahir leurs méninges et un afflux de sang les marteler aux tempes. Tout s'effondrait en eux devant ce naufrage subit de leurs espérances. Toutefois ils purent se contenir, et aucun mouvement ne trahit la lutte intérieure.

Ce fut le prêtre qui rompit à nouveau le silence de glace.

– Si elle ne lui appartient pas, reprit-il, il faut la rendre. Personne n'entre au royaume des cieux les mains chargées du bien d'autrui. Votre père ne peut plus remplir ce devoir, quoiqu'il en ait la volonté formelle ; à vous de soulager son âme d'un lourd fardeau en renonçant de vous-mêmes, par un écrit que vous signerez, à la terre en question, et la restituant à son propriétaire légitime.

Le curé jeta devant lui un regard furtif pour constater l'effet produit. La pression intime allait grandissant, mais pas un muscle n'avait bougé sur les quatre figures impassibles. Il continua.

– En remettant la terre, il faudra rendre aussi les fruits qui en ont été perçus. Les fruits, vous le comprenez, suivent le fonds lui-même, et le propriétaire en a été privé indûment. Cela représente, en seize ans, une valeur d'au moins quatre mille piastres. Votre père me dit en avoir trois mille en prêts chez le notaire : vous les emploierez à cette fin. Et pour le reste, en vendant quelques animaux, quelques machines de la ferme d'ici, vous pourrez sûrement le compléter. C'est un sacrifice qui vous contrariera, sans doute, mais vous assurez par là le salut de votre vieux père, et vous serez heureux d'avoir obéi à votre conscience.

Les gars étaient toujours sans voix, mais comment dire la tempête émue en eux sous ce coup de foudre ? En un instant, comme par une baguette maudite, la vision choyée se dissipait, balayée en un sombre cauchemar. Tout l'héritage

anéanti, en somme ! Leur soc retournant comme jadis la terre misérable ; les belles moissons fondues à l'œil dans les carrés ; les femmes ayant toujours sur leurs épaules le petit châte de cinquante sous ; et au lieu du troupeau splendide, une procession de vaches maigres beuglant autour des étables !...

Herménégilde hasarda enfin.

– M'sieu l'curé, on voudrait pas vous contredire, mais vu que l'père est si bas, j'crairais plutôt qu'l'idée y a tourné. Lui qu'était si honnête, il aurait ben sûr pas trigaudé personne.

– J'en suis fâché, repartit le prêtre, mais votre père, c'est très certain, m'a parlé tout-à-l'heure avec sa pleine lucidité d'esprit.

– Eh ben ! en supposant, demanda Henri, pourquoi qu'on serait obligés, nous autres, de nous mêler de c'trouble-là ? C'est pas moi ni Narcisse qu'ont volé c'te terre. Le père pourrait-il pas régler son compte avec le bon Dieu, pis nous aut's de not'bord ?

– Mais non, comme héritiers, reprit le pasteur

implacable, vous êtes solidaires des engagements de votre père, vous succédez à toutes ses obligations. Cette restitution pèsera sur son âme et la vôtre tant que vous ne l'aurez pas acquittée entièrement. Voyons, ajouta-t-il, songez donc un instant à l'éternité qui menace votre cher père : hésitez-vous, pour l'en sauver, à faire ce sacrifice ?

– V'là une affaire, monsieur l'curé, dit Narcisse à son tour, qu'est d'valeur pour poupa, et d'valeur étou pour nous autres. Moi, j'voudrais qu'on vinssit s'consulter ensemble, savoir à quoi se décider.

– Fort bien, dit le curé, mais que ce soit promptement, à l'instant même. Le temps presse : votre père attend anxieusement votre réponse, et la mort, elle, n'attendra pas.

Les quatre garçons, mornes, s'isolèrent dans un coin de la cuisine, et ce fut bientôt, dans le crépuscule qui tombait, un entrecroisement de gestes animés, de paroles confuses, montrant avec quel feu ils discutaient la palpitante question. À leur seule pantomime, on devinait

entre eux deux partis. Herménégilde et Majoric avaient de longs déhanchements, des mines affaissées, des bras qui montaient et retombaient mollasses et sans nerf ; ils opinaient pour le renoncement. Henri et Narcisse agitaient les poings avec énergie et de la tête multipliaient les *oui* et les *non* bien accentués : ils en tenaient pour la résistance.

Au bout d'un quart d'heure, Herménégilde se détacha du groupe, apparemment délégué par ses frères, et se rapprocha du curé.

– M'sieu l'curé, dit-il, on voudrait ben savoir une chose. Supposition qu'on garderait tout l'héritage, c'est-il sûr et certain qu'poupa timberait dans l'enfer, ou s'i pourrait encore s'en réchapper ?

Pour le coup, la théologie du pasteur se vit en quelque embarras. Ce qu'on lui demandait, en somme, c'était de prononcer lui-même le jugement de Dieu, de démêler ces trames subtiles de justice et de miséricorde que saint Paul dit inextricables. Il se contenta de répondre :

– Il ne m'appartient pas, mes amis, d'anticiper

sur la sentence divine. D'un côté, votre père ne saurait être responsable de la mauvaise volonté d'autrui ; de l'autre, le crime du bien mal acquis le poursuivra certainement tant qu'une réparation restera à faire : *usque ad novissimum quadrantem*. Votre refus le mettrait donc, à tout le moins, dans une situation très critique, dans un extrême danger de son salut. C'est plus qu'il n'en faut pour vous décider. Voudriez-vous exposer votre père à la damnation pour un misérable profit terrestre ?

– J'comprends ben ça, m'sieu l'curé, mais vous êtes toujours pas positif qu'i serait damné ?

– Dieu seul le sait ; mais en tout cas, votre devoir à vous est clair. Quand il s'agit du sort éternel, il n'y a qu'un parti à prendre, le plus sûr. Vous devez, en charité et en justice, renoncer à la terre et aux trois mille piastres. Maintenant, pour l'amour de Dieu, venez-en vite à cette décision : votre père n'a peut-être plus cinq minutes à vivre.

En effet, dans la chambre où les femmes s'entassaient, un mouvement inusité s'était produit. Le père Bastien avait de nouveau perdu

connaissance et se convulsait dans les derniers spasmes. Des mots incohérents sortaient de sa bouche : « Faux témoin... promettez ! » Et toujours avec une angoisse inexplicable, ses yeux restaient fixés sur la porte close. Puis soudain ses prunelles chavirèrent ; il eut un frisson menu, comme le frétillement d'un lapin qu'on égorge, et se prit à râler lamentablement.

De l'autre côté de la cloison, la conférence se terminait. Les quatre frères, pleinement d'accord, avaient rejoint le bon curé, et Majoric au nom de tous, d'un air à la fois embarrassé et ferme, lui annonçait leur décision :

– M'sieu l'curé, on a jonglé su'toutes vos explications rapport à poupa, su l'à-propos de c't'affaire. Eh ben, monsieur l'curé, on est convint qu'i coure sa chance : ON VA L'RISQUER COMME ÇA...

La locomotive

Quand Jacques Ferland, la mine exténuée, les joues creuses, les yeux rougis, se présenta devant le surintendant du *Northern Canadian Railway*, il fut reçu par ces seules paroles :

– Monsieur Ferland, vous êtes congédié ; la compagnie n’a plus besoin de vos services.

Jacques resta là, figé sur place, comme frappé au cerveau d’une congestion. Il devint très rouge, puis très pâle ; puis, sentant ses jambes flageoler sous lui, il se soutint au coin de la table en noyer sur laquelle s’étalaient les indicateurs et les paperasses.

Le surintendant avait repris sa plume, et continuait la lettre commencée.

Il y eut un silence interrompu seulement par le tic-tac du télégraphe qui bavardait dans la salle voisine.

Jacques eut enfin la force de balbutier :

– M. Cullen, j’espère que vous entendrez mes raisons.

Le gentleman releva la tête, ennuyé d’avance de l’inutile discussion qui s’annonçait.

– Ferland, dit-il, votre renvoi est chose accomplie ; il n’y a pas de raisons qui tiennent.

Mais l’ouvrier ne bougeait pas, impuissant à croire à cette catastrophe, voulant protester, s’expliquer.

– Monsieur, c’est impossible ! Je n’ai rien à me reprocher, je vous jure. Si vous saviez...

Cullen, déjà nerveux, l’interrompit tout net.

– Comment, rien à vous reprocher ? Vous nous plantez là trois jours de suite, sans excuse, sans avis ! Le 16, votre train est en gare, sous pression, bondé de voyageurs, et vous n’arrivez pas ! Et nous voilà forcés, à la dernière minute, d’aller en quête d’un suppléant. Comme résultat, une heure entière de retard, les voyageurs furieux, la circulation bouleversée sur toute la ligne ! Rien à vous reprocher ! Et vous pensez

que moi, surintendant, je puis tolérer de pareils abus !... Et depuis, depuis, où étiez-vous, qu'avez-vous fait ? C'est après trois jours pleins que je vous retrouve ! Voyons, mon cher, il y a des règles ou il n'y en a pas... L'article 9 de votre engagement est formel : vous êtes rayé des cadres de plein droit. Ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui arrive.

Sous ce déluge de reproches Jacques s'était redressé.

– Monsieur, dit-il, s'animant à son tour, sachez que le 16, j'étais au chevet de ma femme mourante, incapable de la quitter un seul instant. Depuis lors je l'ai veillée nuit et jour, sans une heure de sommeil... Et ce matin seulement, ajouta-t-il, étouffant un sanglot qui lui serrait la gorge, ce matin seulement je l'ai menée au cimetière.

Le surintendant s'inclina, très digne. Il ouvrit un tiroir placé à sa droite et en sortit un billet vert qu'il tendit à Jacques en disant :

– Tenez, Ferland, prenez ceci. Avec mes plus sincères regrets.

Devant cette cynique pitié, le cœur du jeune homme bondit dans sa poitrine. Il saisit le billet d'un geste brusque ; puis, le déchirant des deux mains, il en jeta à la tête du surintendant les morceaux épars.

– Monsieur Cullen, dit-il, je puis supporter vos injures, mais non pas vos aumônes.

Et, sans attendre de réponse, il tourna les talons et sortit.

Quand il fut dans la rue, le mécanicien, un peu revenu à lui-même, fit le bilan de sa triste position.

Tous les malheurs fondaient sur lui à la fois.

L'âme ulcérée, brisée, de cette mort d'hier, voilà qu'il se trouvait sans gagne-pain, arraché à son travail de dix années, à un métier devenu sa vie, et cela par la plus criante injustice. Car il l'avait toujours bien servie, cette compagnie qui lui signifiait un congé brutal. Jamais une plainte n'avait circulé contre lui ; pas un jour il n'avait manqué à son poste. Et parce que, retenu cette fois par le plus sacré des devoirs, il avait négligé

une formalité mesquine, on le jetait sur le pavé comme un chien.

Qu'allait-il faire ? Comment se reconstituer une vie, sans foyer, sans protection, sans ressources ?

Jacques fut comme écrasé un instant sous le poids de son infortune.

Machinalement, il se dirigea vers sa demeure. Mais la vue de cette maison vide où tout lui parlait de l'épouse aimée lui fut odieuse. Il passa vite, le cœur serré.

Alors il erra sur les avenues et les parcs, sans but, tout entier à sa douleur sombre, s'asseyant parfois sur les bancs publics pour pleurer des pleurs de rage et de détresse.

Un moment il eut faim. Il mit la main à son gousset, puis se rappela qu'il était vide. Tout avait passé depuis six mois en remèdes, en douceurs pour la pauvre Louise. Et il en vint à regretter d'avoir refusé les dollars du surintendant Cullen.

– Allons, se dit-il, il faut que je cherche un

emploi.

Successivement il frappa aux bureaux des trois chemins de fer de la ville. Ses certificats étaient excellents, ses états de service de premier ordre. Partout il eut la même réponse :

– Le personnel complet. Rien à faire. Plus tard, s’il se produisait des vacances.

De guerre lasse, il retourna errer aux abords du *Northern*. Un vague espoir lui disait que Cullen regretterait sa cruauté et consentirait à le reprendre. Pendant une heure il fit les cent pas devant la gare, guettant sa sortie du bureau. Ce fut en vain, le surintendant ne parut pas.

Le soir était venu. Jacques était épuisé, atterré, à bout de forces et de courage. Aucune issue ne s’offrait à lui, aucune planche de salut dans ce naufrage de tout.

Et soudain, du brouillard de plomb où il se débattait, une pensée jaillit, lumineuse et précise, l’effrayant d’abord, puis s’imposant à lui avec une inflexible logique :

La mort, dans des conditions telles, était

meilleure que la vie.

Il retourna cette pensée, la pesa longuement, et elle lui parut de toute évidence et de toute sagesse. L'existence sans amour, sans travail, ne serait plus pour lui qu'une prolongation d'agonie : mieux valait en finir de suite. En regard des brutalités de la vie qui le rejetait, la mort lui parut accueillante et douce. Il la vit comme une mère qui étanche toutes les larmes et cicatrise toutes les blessures ; qui clôt sur son sein les yeux qui ne dormaient plus ; qui verse à toute angoisse les baumes de l'apaisement et de l'oubli. Elle serait son refuge, puisque tout autre abri lui était fermé. Cela lui mit au cœur comme une détente, et il sourit à l'idée que ce serait si tôt la réunion avec sa Louise bien-aimée.

Il longeait à cette heure la voie sur laquelle il avait si souvent conduit sa locomotive, aux jours plus heureux de naguère. Les signaux multicolores s'illuminaient de tous côtés. Les arcs électriques faisaient scintiller de leurs blafardes les aiguilles, les disques et les rails. Au loin, sur la façade intérieure de la gare, la grande

horloge marquait six heures et dix minutes.

Jacques songea que dans un quart d'heure le train 318, son train à lui, rentrerait de sa course quotidienne. Il revit en esprit sa locomotive, si alerte, si puissante, si gracieuse aussi dans sa robe de cuivre et d'acier. Il la connaissait tant, et elle lui était si docile ! Depuis dix ans c'était sa compagne de chaque jour ; et l'amertume lui remonta au cœur d'être, au lendemain de son deuil, séparé de cette autre amie.

Mais, par Dieu ! puisqu'il allait mourir, n'était-ce pas son étoile qui l'envoyait là, à cette heure ?

Mourir tué par « elle, » quelle joie, et aussi quelle vengeance !

Donc il s'élancerait à sa rencontre et se coucherait sous les roues géantes. Elle le reconnaîtrait sans doute et, par pitié pour lui, elle voudrait terminer ses maux en le broyant dans son étreinte. De ses bras fraternels elle le remettrait aux bras de Louise, la chère disparue.

En proie à une exaltation croissante, Jacques

bénit cette idée comme une inspiration céleste et se disposa à l'exécuter sur le champ.

Il se crut trop proche de la gare où circulaient, de ci de là, des aiguilleurs et des hommes d'équipe. Mieux valait pour mourir le calme et la solitude recueillie. Il se mit donc à suivre la ligne des rails allongée devant lui à perte de vue. Les signaux familiers annonçaient la prochaine arrivée du train ; Jacques prêtait l'oreille et scrutait l'espace, à mesure que les maisons s'éclaircissaient le long de la voie, et que l'air frais de la campagne lui venait par bouffées au visage.

Enfin, un roulement, imperceptible d'abord, puis montant peu à peu, le fit tressaillir. Il ne vit rien encore mais il sentit les rails émus d'une trépidation légère.

Une vie courait dans les veines du métal, jusqu'ici froid et inerte, et un chant très moelleux, très doux, vibrait sur ses cordes comme une berceuse lointaine.

Jacques se dit : « C'est elle ! » et s'arrêta.

Le frisson du fer grandissait de seconde en seconde ; par degrés le murmure se changeait en grondement et le grondement en tonnerre.

Et voici qu'une souleuvre s'emparait à présent du désespéré. Il voyait maintenant, au loin, une lueur diffuse à travers les échappées des coteaux ; et la lueur grandissait aussi, mettant une buée blanche sur toute la campagne.

Le cœur de Jacques se mit à battre violemment. Ce qui s'avavançait là, dans une course effrénée et folle, c'était la Mort. Sa raison, sa volonté l'appelaient encore, mais sa chair soudain se sentait saisie d'une inexprimable angoisse : sensation anticipée des membres écrasés, anéantis, avant-goût de ce supplice instantané, mais horrible, d'un corps d'homme réduit à l'état de bouillie pantelante et informe.

Il se raidit pourtant et, coupant court d'un mouvement énergique, il s'étendit à travers la voie, l'oreille collée au rail et la figure tournée vers le monstre qui venait sur lui :

Le train approchait toujours. On entendait maintenant son haleine courte et saccadée ; un

bruit assourdissant faisait trembler le sol. Enfin, à peu de distance, émergeant d'une courbe boisée, la locomotive apparut, flamboyante, affolée de vitesse, irrésistiblement maîtresse de l'espace, dardant son réflecteur comme un œil sinistre.

Dans une minute, Jacques le savait, elle passerait sur le corps qui gisait là, sur sa route.

Mais devant cette atroce vision, le malheureux avait perdu tout contrôle sur lui-même. Réflexion, fermeté, courage, tout avait disparu ; et la peur, une peur toute physique mais invincible, l'envahissait jusqu'aux moelles. L'instinct de la vie commandait ; l'être humain avait horreur de ce dragon aveugle et sourd qui allait le dévorer.

La machine courait, cependant, inondant la voie d'une traînée éblouissante, jetant la vapeur à pleine bouche et semant autour d'elle un fracas d'enfer.

Malgré lui, dominé d'une terreur sans nom, Jacques se releva. La locomotive était à vingt pas de distance ; elle le brûlait, elle allait l'étreindre. Il s'élança d'un bond hors de la voie et courut

devant lui de toutes ses forces.

Mais alors, – y a-t-il une pitié dans le destin pour ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes ? ou bien la bête de fer avait-elle entendu la plainte de son malheureux ami ? Avait-elle compris sa désespérance et son appel à la mort libératrice ? – au même instant un choc terrible se produisit : la locomotive 318 dérailla, avec un bruit pareil à un gémissement gigantesque ; et droit, tout droit, à travers le talus et la chaussée, elle s'en alla sur Jacques Ferland, l'atteignit, le renversa et le broya sous son poids énorme. Puis, comme saisie à son tour de la nostalgie de la mort et refusant de survivre à l'ami perdu, elle sauta, lançant en l'air, pêle-mêle, les débris de sa chaudière, de sa cloche, de ses roues, de ses pistons et de ses bielles.

Tu tousses ?

Mon ami Sigourdin m'avait invité à passer une fin de semaine à sa villa des champs, et j'avais accepté, quoique atteint d'une légère bronchite. J'étais installé, un peu avant l'heure du départ, dans le train de Vaudreuil. Prendre un train est toujours pour moi une sorte d'aventure et de plongée dans l'inconnu. Dès que je saute dans le wagon, je respire un air pétillant et vif, je me trouve des sens rajeunis, une curiosité neuve. J'ai laissé derrière moi la plate routine des journées, le martèlement de l'usine, l'encagement de la chambre, la banalité des trottoirs et la monotonie des faces ; et j'ai quitté une part de moi-même identifiée avec toutes ces choses. Je m'en vais pour un jour, libre et léger, dans une autre vie, dont le but seul est certain, un peu comme la mort, et où l'imprévu me guette en route sous forme d'incidents et de découvertes. J'entre d'un pas quasi solennel sous la voûte d'acier que

décorent des fresques et des lampes. J'aime la longue enfilée des banquettes, évoquant le salon et le caravansérail, le velours des dossiers où je m'enfonce, et le filet doré où je dépose mon mince bagage. Tout ce luxe est à moi, et j'en jouis avec une complaisance de propriétaire. Chaque voyageur est un camarade accueilli avec intérêt et scruté avec une attention enfantine ; de sa figure, de ses manières, je tire sur son être intime des déductions que Sherlock Holmes admirerait. Chaque jolie femme est l'objet d'un questionnaire muet et d'un flirt voilé dont elle ne se doute pas. Ce wagon est un monde, étrange et varié comme l'autre, et qui comme lui m'entraîne vers la destinée.

J'en étais justement dans mon coin à me payer ces études humaines. Deux ouvriers venaient d'occuper un siège voisin, et dans la détente de leurs traits je lisais la semaine finie, le retour vers les gosses et les longues pipes goûtées d'avance. Ce devaient être des menuisiers, car des brins de sciure parsemaient leurs vestes, et l'un d'eux, par son pouce entouré de toile, témoignait d'un coup de marteau malencontreux. Derrière eux, un

monsieur bien mis caressait de l'œil et de l'odorat un melon superbe qui débordait d'une claie d'osier : un de ces cantaloups teintés de l'or des midis, ciselés de délicats filigranes, marqués d'avance par leurs côtes en parts généreuses, qui font la gloire des maraîchers de Westmount. Et je voyais, demain, la table ronde étalant sa nappe fine et ses couverts d'argent, et faisant cercle autour du melon-roi entrôné dans la porcelaine, la famille expectante et recueillie comme pour un rite. Un couple s'encadra dans la porte d'entrée : la dame, grande et plantureuse, la démarche assurée, pressant sur son cœur une boule laineuse que je reconnus être un caniche ; et le mari diminutif, ployant sous les sacs et les paquets, avec cet air de résignation totale que seule peut imprimer une longue carrière d'obéissance.

À mesure que s'avavançait l'heure, d'autres types se pressèrent, spécimens de tous pifs et de toutes frimousses, sortis de toutes les couches sociales, et mon attention morcelée finit par ne plus voir en eux qu'un être collectif, une foule, murmurant et grouillant dans ce véhicule qui commençait d'être une étuve.

La banquette précédant la mienne était restée vide. Présentement une jeune femme s'y glissa sans bruit. Comme elle était venue par l'arrière et me tournait le dos, tout ce que j'en pus voir fut la courbe d'épaules bien formées, les tons clairs-obscur de la nuque révélant une brune, et les torsades d'une sombre et abondante chevelure. Sa robe était toute simple et d'une serge commune, mais j'apercevais à sa taille une écharpe de moire aux teintes inusitées, aux dessins fantasques, qui donnait du piquant à cette toilette. Elle s'assit, et au même instant la voix du chef de train résonna, scandant les arrêts du parcours, quelques retardataires essoufflés se précipitèrent, et l'express s'ébranla dans un remuement de ferrailles.

Nous avons laissé derrière nous les dernières rues malpropres et les dernières suies d'usine : la campagne verdissait maintenant, encore citadine par la multiplicité des villas et le carrelage des jardins. De temps en temps le canal découvrait son ruban gris presque à fleur de ses berges plates. Et je suivais des yeux, saisi maintenant d'une vague torpeur, les champs, les buissons, les

alignements de légumes, courant à toute vitesse à rebours du train, se bousculant dans la hâte de fuir, et poursuivis par les longues enjambées des poteaux de télégraphe.

À ce moment un picotement léger me prit à la gorge : c'était ma bronchite. Nullement grave, cette bronchite, seulement importune et ne voulant qu'une chose, ne pas se faire trop oublier. J'eus, pendant une minute, une quinte de toux sèche et menue, d'ailleurs fort discrète et noyée dans le tintamarre ambiant. Pourtant, quand elle cessa, j'avais cru remarquer que la dame d'en avant avait tressailli et prêté l'oreille.

Mes autres compagnons de voyage s'étaient mis à l'aise, et le wagon présentait un aspect familial. Trois ou quatre gamines gambadaient en riant le long de l'allée, s'accrochant au passage aux basques et aux jupes. Un jeune homme s'absorbait dans le résultat des derniers sports. La dame plantureuse s'éventait, et, tassé dans son quart de place, le petit homme, l'air avili, portait maintenant l'horreur pékinoise.

Nous approchions de Lachine, et déjà des

bouffées plus fraîches nous venaient du fleuve. Excité sans doute par l'air vif, un autre accès de toux me saisit. Alors je vis, à ma surprise, ma jeune voisine tourner la tête et fixer sur moi, bien en face, deux grands yeux d'un noir éclatant. J'aperçus en même temps une figure d'un charme exotique, à l'ovale délicat, aux lèvres gracieusement arquées, au teint d'un brun touché d'olive, dont les joues un peu pâles se coloraient pourtant au centre de deux cercles empruntant leurs tons à la pulpe mûre des grenades. Mais les yeux surtout étaient remarquables, avec leur orbe généreux, leurs pupilles sombres et leur rayon perçant comme un dard. Toute la physionomie dénotait l'étrangère : italienne peut-être, ou grecque, ou française du midi ? Elle me parut jeune, de cette jeunesse moins fleurie, mais plus savoureuse, des femmes de vingt-cinq à trente ans. Quant à sa classe sociale, je la jugeai une femme du peuple, mais d'un peuple affiné et dépassant le niveau commun.

Dans ce regard délibéré, qui n'avait duré qu'une seconde, elle avait rencontré mes yeux sans en paraître gênée ni surprise. Je n'avais lu

dans ce regard qu'une tension sérieuse et peut-être une question muette. Puis, posément, elle avait repris sa posture première ; et le train roulait comme avant parmi la danse des arbres et la course basse des talus.

On est toujours flatté d'être lorgné par de beaux yeux, même quand c'est sans rime ni raison. Je goûtai un instant l'image de ces prunelles noires et ardentes. Puis, les cris perçants d'un bébé que rien n'apaisait captèrent mon attention, et je me mis à plaindre le martyr des mères de famille.

Nous dépassions à peine les chalets de Dorval quand un agacement nouveau m'avertit que la bronchite n'avait pas son compte. La petite toux recommença. Chose inouïe ! Au même instant mon inconnue tournait vers moi sa jolie figure et m'enveloppait d'un regard songeur, plus appuyé, plus intense encore que le premier ; puis lentement, comme à regret, faisait volte-face, et ne me montrait plus que les poils follets de son cou et la ligne arrondie de ses épaules.

Cette fois la curiosité me saisit. Qu'était cette

femme ? Pourquoi m'avait-elle regardé deux fois avec cette expression étrange ? Était-elle, en dépit de son air digne, à l'affût de quelque aventure ? Avait-elle peut-être, dans cette toux discrète, entendu un signal, un appel déguisé à son adresse ? Pourtant elle n'avait pas souri, et ses grands yeux, en croisant les miens avaient semblé tristes. En tout cas, elle m'intéressait, et je me mis à faire sur son compte les plus romantiques hypothèses, à souhaiter quelque prétexte pour obtenir d'elle-même le mot de l'énigme. Même un flirt léger avec ces yeux-là ne m'eût pas déplu. J'eus un instant l'idée puérile de toussoter sans cause pour voir ce qui en résulterait. Mais je n'eus pas longtemps à combattre cette suggestion indigne : le destin lui-même intervint. Comme nous longions les rives de Valois et voyions miroiter la nappe immense du lac Saint-Louis, je sentis naître en mon larynx, puis croître avec une violence fatale, le chatouillement précurseur. L'instant d'après, une toux irrésistible me secouait.

Et lentement, mue elle-même par une force, ma voisine se tournait vers moi, et, avec une

audace très calme, me fixait de ses yeux pareils à des diamants noirs. Puis, d'une voix fort douce, elle me dit :

– Tu tousses ?

– Je tousse un peu, madame, répondis-je plutôt ahuri, et je vous prie de m'excuser.

Elle se tut un instant, continuant de me scruter, puis elle reprit :

– Tousses-tu comme ça depuis longtemps ?

– Oh ! une semaine ou deux, peut-être : c'est fort ennuyeux en compagnie.

Elle secoua la tête comme si je n'avais pas compris.

– Viens t'asseoir près de moi, dit-elle.

J'y allai. Ses cils s'abaissèrent tandis qu'elle murmurait avec un ton de pitié tendre :

– Prends garde : c'est méchant, ces toux-là. On croit que ce n'est rien, et puis... Il faut bien te soigner, ne pas rester dans les courants et prendre du lait quand tu te couches.

Ma foi, je nageais en plein rêve. Je balbutiai à

tout hasard :

– C'est un conseil à suivre : je vous en remercie, pour sûr.

– Ça me fait mal, dit-elle, d'entendre tousser. Où vas-tu tout de suite ?

– À l'Île Perrot, chez un ami.

– Moi, je vais à Vaudreuil, voir mon frère.

– Et passer le dimanche sur l'eau ?

– Oh ! non, le passer à l'hospice. Mon frère est malade, bien malade.

Sa poitrine se gonfla dans un grand soupir. Elle reprit :

– Tu n'as pas de famille ici ?

– Hélas ! non, je suis seul, comme si j'étais tombé d'un astre. Et des fois, vous savez...

– Quelle est ton occupation ?

– J'en ai plusieurs, madame. La plupart du temps je suis artiste ; mais de plus je manœuvre une scie dans une fabrique de boîtes, et les soirs, j'écris des romans et joue l'orgue dans un cinéma.

– Comme ça, tu as fait des études ?

– Oui, de toutes sortes, j’oserais dire.

– Mon frère, lui, serait médecin, s’il n’avait pas eu ce malheur. Il entra en dernière année à l’École de Laval.

La pensée de son frère la préoccupait. Je devinais quelle place ce frère tenait dans son cœur.

– Vous espérez le sauver, sans doute ? demandai-je.

– Nous ne savons pas. Quelquefois il reprend des forces, et puis il tousse plus que jamais. C’est cela, vois-tu, qui le tient, cet affreux mal à la poitrine. Il n’a que vingt-trois ans ! Il était vigoureux, superbe, quand cet hiver il a pris du froid après une soirée ; et depuis, rien n’y a fait. Nous sommes si navrés de le voir ainsi ! Mon père en était fier, il aurait tout donné pour lui. Nous le soignons de notre mieux ; nous l’avons envoyé à Vaudreuil à cause du grand air, et je vais le voir chaque semaine. Mais cette toux est terrible : nous avons peur !

Il y avait maintenant une épouvante dans ses yeux et sa voix.

– C'est pour ça, reprit-elle, que je n'aime pas t'entendre tousser.

Alors tout le mystère de cette aventure s'éclaira pour moi. Je vis que cette femme était à cent lieues de toute entreprise équivoque ; qu'elle m'avait regardé et plaint, sans souci de conventions froides, sous l'impulsion franche de son cœur ; que ses paroles étaient la vibration d'une sympathie vraie et humaine. Emplie du tourment de son frère en lutte avec la mort, elle avait vu en moi un autre être menacé du même danger ; une irrésistible pitié l'avait poussée à avertir, à consoler le frère inconnu. Peut-être avait-elle cédé pour une part au besoin de dire sa douleur et d'être consolée elle-même. J'eus honte de mes premiers soupçons et méprisai le rêve frivole qu'ils avaient fait naître. Une autre émotion me saisit, la surprise attendrie de cette rencontre, la gratitude pour cette pure aumône de l'âme. Alors, par respect pour cette femme qui me traitait avec la familiarité d'une sœur, je la

tutoyais, moi aussi.

– Je comprends maintenant pourquoi tu m’as parlé. Tu es bonne. Dis-moi, de quelle nation es-tu ?

– Je suis arménienne.

– Et ton nom ?

– Ritza Hadjian. N’as-tu pas lu ce nom, rue Notre-Dame, au-dessus de la mercerie que tient mon père ?

– Mais tu parles bien le français : où l’as-tu appris ?

– Dans mon pays, d’abord, puis à Montréal, chez les sœurs.

Arménienne ! Ce mot m’avait transporté soudain à des milliers de lieues, dans la terre vénérable et biblique où vit une race aussi vieille que le monde. Il me sembla que s’éveillait en moi une âme orientale que j’aurais eue dans quelque existence lointaine. Cette banquette, ce wagon vulgaire avaient disparu. J’étais dans une plaine d’Arménie, rafraîchie par des sources et bercée au murmure des palmes. J’avais croisé cette

femme dans un sentier suivi depuis cinq mille ans par les pâtres. Elle portait sur sa tête un vase rempli de vin ou d'huile, et ses pieds chaussaient des sandales. Son frère gisait non loin, au repli d'un val, tordu par un mal mystérieux, sous une tente faite de peaux de chèvres. Le vieux père le veillait, atterré et farouche. Elle s'avancait éplorée à ma rencontre, puis s'arrêtait, prêtait l'oreille, fixait sur moi ses grands yeux noirs et me disait : « Tu tousses ? » Et cette sympathie vierge offerte à l'errant inconnu avait quelque chose de la simplicité, de la spontanéité de l'Éden.

– Es-tu mariée ? demandai-je.

– Non, je demeure avec mon père.

– Pourquoi ne te maries-tu pas ? Car tu es belle et tu serais aimée.

Un sourire un peu triste effleura ses traits.

– Je sais, dit-elle, mais tu vois quel est mon devoir. J'avais un ami quand mon frère est tombé malade, mais il ne m'a pas attendu.

– L'insensé ! ne pus-je m'empêcher de

m'écrier. Un autre comprendra ce que tu vaux et t'adorera.

À ce moment un regard jeté au dehors me fit voir que nous avions atteint les campagnes rases de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île et me ramena brusquement dans le domaine des réalités. Je savais qu'en quelques minutes nous aurions franchi la distance qui nous séparait de l'Île Perrot. Mon songe d'Orient allait finir, à peine commencé. Cette sœur inconnue, un instant rapprochée de moi par un jeu du destin, allait s'éloigner à jamais. Cette sympathie née d'un hasard allait se dissoudre à la merci d'un autre hasard. Ritza Hadjian s'en allait vers son frère plus cher, et sa figure noble et songeuse, le velours noir de ses grands yeux, sa voix aux notes chaudes et douces, allaient sombrer pour moi dans le lointain des choses passées.

Je ne sais pourquoi je sentis alors un cruel serrement de cœur, quelque chose comme le désespoir d'un soutien perdu, pourquoi ma voix trembla et faiblit tandis que, me penchant vers elle, je murmurais presque à son oreille :

– Je vais te quitter à présent, mais je te remercie. Je te remercie plus vivement que tu ne peux comprendre. Tu es la seule, sans le savoir, qui se soit jamais souciée si je souffrais dans mon corps ou mon âme. Tu m’as donné en une minute plus de charité, de pitié, d’amour vrai que je n’en ai eu de ma vie. Jamais je n’oublierai ton nom, ton visage et tes paroles. Je souhaite que ton frère guérisse et que tu sois heureuse.

Le train ralentissait sa marche. « Île Perrot ! Île Perrot ! » clamaient de toutes parts les serre-freins. Je me levai. Elle me tendit la main et pressa franchement la mienne. Puis plongeant dans mes yeux une dernière fois ses prunelles profondes (oh ! si pleines de la grande pitié humaine, si chargées de l’instinctive tendresse de la femme !) les détournant ensuite comme pour cacher une émotion :

– Soigne-toi bien, dit-elle. Je suis ton amie pour toujours. Je prierai pour toi.

La semaine d’après, je longuais la rue Notre-Dame. Une mélancolie noire me tenait sans cause. Or, pendant que j’errais, je m’étais rappelé

ma compagne du train ; et je conçus l'idée fantasque, aux vagues indices qu'elle m'avait fournis, de découvrir sa demeure. Je me mis à examiner, de droite et de gauche, les enseignes des boutiques, y cherchant le nom peu commun qu'elle s'était donné. Je ne fus pas très longtemps sans voir, de l'autre côté de la rue, étalés au long d'une bâtisse, les deux mots : Éphrem Hadjian, puis, en lettres moins fortes : importations arméniennes ; étoffes et merceries. Le magasin était d'aspect assez imposant ; les vitrines entassaient des marchandises variées et disparates : toiles, damas, tapis, boîtes incrustées, vêtements aux couleurs voyantes. Je jugeai qu'une des formes de ce négoce était de fournir à nos colporteurs les foulards éclatants, les nappes brodées et les bijoux dont se compose leur balle nomade. D'après les apparences ce commerce était important, et son propriétaire devait jouir d'une certaine fortune. Au-dessus du magasin courait un logement privé, apparemment fort bien tenu, dont les fenêtres se voilaient de rideaux discrets.

Je me dis : « C'est là qu'ils habitent. Pendant

le jour, sans doute, elle se tient au comptoir. Si je pouvais cette porte, je trouverais là son vieux père, à la barbe blanchie des patriarches, et elle à son côté, avec ses yeux intenses, avec ses yeux calmeurs qui me reconnaîtraient et me souriraient. »

Longtemps j'hésitai, mon cœur battant plus vite. Longtemps je repassai devant cette façade, guettant un signe de vie aux rideaux, faisant l'inventaire des vitrines. Mais je songeai enfin : « Pourquoi gâter, en les disséquant, les choses exquisés ? Il vaut mieux garder en mon âme, avec sa grâce de fleur, avec son charme ailé et pur, ce gentil souvenir. »

Déjà, d'avoir été si près, je me sentais moins seul, et mon mal s'endormait d'un baume subtil. Je passai outre, adressant un adieu secret à Ritza, ma sœur d'Arménie, qui peut-être l'aura entendu.

Mais, en déambulant, je me retraçais toute la scène du train de Vaudreuil, et je rêvais d'un monde où toute âme serait sœur de toute autre âme ; où la sympathie circulerait comme l'air, éclaterait comme la lumière ; où tout ce qui est

dans le cœur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices ; où l'on pourrait aborder sans formes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis, le vieillard au teint hâve, et leur dire : « Tu souffres ? » ; où l'on partagerait de même le bonheur, où l'on crierait au riant couple dont on ignore le nom : « Évohé ! joie aux fiancés ! », à la beauté inconnue qu'on croise : « Tu es ravissante, je t'admire ! » à l'ouvrier qu'on voit ciseler un linteau : « Tu es un chic artiste » ; – et où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit.

Cistus

Ceci est arrivé dans le bas du fleuve, à Saint-Fabien-de-Rimouski, il n'y a pas plus de cinquante ans. Des gens pas très vieux s'en souviennent comme d'hier, et vous en disent tous les détails.

Le deuxième rang, que frise le beau lac Saint-Mathieu, était alors bien moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Le long de sa route cahoteuse, des terres en friche ou à peine ouvertes alternaient avec des étendues de forêt ou de savane, et de loin en loin seulement quelques maisons de billots rustiques abritaient les familles déjà implantées sur le sol. Vers l'extrémité est surtout régnait un paysage de chaumes éventrés, de souches abattues, et de galets surnageant comme dans un naufrage. La maison de Paul Corriveau marquait de ce côté la limite des habitations. Sa terre à lui, pourtant, était dès longtemps en culture, et le beau vert de ses

prairies tranchait sur les poussées sauvages qui l'environnaient de toutes parts. Ambitieux, actif, il s'était créé ce domaine ; c'était l'effort de dures années. Il vivait là avec sa femme, son garçon Onésime, et ses deux filles Thérèse et Alice. Il n'était ni pauvre ni riche, mais la famille ne manquait de rien, grâce au travail de tous. Le pain abondait dans la huche, le lard dans le saloir, et, le dimanche à la grand-messe, la mère Corriveau et ses filles étaient remarquées pour leurs agrès neufs et séants.

L'aînée de celles-ci, Thérèse, était une créature bien faite, grande, fortement moulée, aux joues rondes teintées d'un sang vif, aux yeux d'un brun tranquille, et dont l'allure solide, les mouvements posés, exprimaient une grâce vigoureuse. Elle avait vingt-deux ans. Elle valait un garçon pour tous les ouvrages de la ferme ; son frère même lui ren-dait des points quand il s'agissait de faner, de nouer les javelles ou de fouler dans la tasserie. Son père, qui l'utilisait sans compter et ne la complimentait guère, en était fier secrètement. Si la terre prospérait, on le devait à elle autant qu'à personne.

Sa sœur plus jeune, Alice, ne lui ressemblait que de loin. Elle était née plus délicate, avec des os plus frêles, et, elle avait grandi dans une suite de rougeoles et de coqueluches qui la laissaient un peu chétive. Elle était blonde, avec des traits menus, des prunelles bleu-azur, une taille élancée, des mains fines, toute une nature sensitive et nerveuse. Incapable des gros travaux, elle s'employait surtout au ménage, au soin des volailles, et tandis que Thérèse passait sa vie au grand soleil sur les côteaux lointains, elle écoulait la sienne entre la maison et la grange. Son père lui disait quelquefois : « Toi, t'es pas une fille d'habitant : t'es faite pour une maîtresse d'école. » Mais sa mère prenait sa défense, rappelait son activité, le bon soin qu'elle prenait des choses : « Elle est casuelle, c'est pas sa faute, mais elle m'aide comme elle peut. »

Depuis trois mois pourtant, la bonne femme éprouvait des inquiétudes. *Son* Alice semblait dépérir ; ses joues pâlissaient, ses yeux prenaient un éclat vague ; elle se traînait à ses besognes avec une évidente fatigue. On la surprenait accoudée devant les fenêtres ou assise, songeuse,

dans les coins. « Faut que tu prennes soin de toi, ma petite fille, » déclarait la mère ; – et, avec des attentions tendres, elle la bourrait de thé sauvage et d'infusions d'herbe-Saint-Jean.

Mais ce qui pesait sur Alice, la tenant ainsi abattu, c'était bien pis qu'une lassitude, c'était le poids d'un lourd secret. Elle aimait, à l'insu de tous. Elle aimait en cachette Laurent Dulac, un grand garçon de ferme qui leur avait aidé à faire les récoltes, que ses parents avaient logé pour la saison. Aux maints frôlements de chaque jour les deux jeunes s'étaient vite épris : elle, gagnée par sa belle humeur et sa force, lui par ses manières douces, par le son d'argent de son rire et le feu-follet de ses yeux. Ils s'étaient fait des signes pendant les veillées, s'étaient pris les doigts sous la table, s'étaient souvent rencontrés au puits. Même, une fois, il l'avait embrassée à l'abri d'un voyage de foin. Mais ceci n'était pas un jeu ; ils s'aimaient pour de bon, leur cœur était captif. Ils rêvaient de se marier et s'étaient promis l'un à l'autre. Un jour du mois passé, Laurent avait abordé le père Corriveau et, en termes bien humbles, lui avait demandé sa fille. Mais hélas !

ç'avait été une tempête. Le fermier, stupéfait d'abord, s'était monté, l'avait traité d'enjôleur, d'effronté, intrigant après l'héritage. Les instances, les raisons n'y avaient rien fait. Alice était survenue, toute en pleurs, la mère elle-même avait supplié, mais en vain. « Sa fille, avait-il dit, n'était pas pour un engagé, un quêteux, sans une piastre, sans un pouce de terre, n'ayant que sa chemise sur le dos. » Et non content de ce refus, il avait, à l'instant, compté ses gages à Dulac et l'avait renvoyé tout net, lui interdisant sa maison, lui défendant de revoir Alice.

Laurent était parti, mais lui et elle s'étaient revus. En fait leur amour persistait, s'accroissait par l'obstacle même. Le garçon avait un emploi au village du Moulin ; mais souvent, après ses journées, dans la nuit déjà brune, il se glissait à travers champs jusqu'à la ferme des Corriveau. Il attendait, dissimulé derrière un orme de la route. Alice, sous un prétexte, sortait et venait le rejoindre. C'étaient des instants courts, fiévreux, coupés d'inquiétude, où ils échangeaient des paroles, des caresses hâtives, et se confirmaient leur promesse. Ces entrevues laissaient la jeune

fille affaissée et brisée ; leur souvenir tourmentait ses jours et hantait ses nuits sans sommeil. Voilà pourquoi elle était pâle et réfractaire à toutes les tisanes.

Ceci dura jusqu'en novembre. Alors les soirs devinrent glacés. Le vent du large régna, secouant la forêt, poussant devant lui les feuilles mortes. La nuit tombée plus tôt rendit leurs rendez-vous lugubres. Il devint moins facile d'imaginer des ruses. Quand enfin Alice s'échappait, elle cherchait Laurent à tâtons dans l'obscurité noire ; ils restaient là, grelottants sous la bise, balbutiant des mots qui s'étouffaient dans leur poitrine, lamentant leur destin, envoûtés quand même par leur grand amour et plus que jamais donnés l'un à l'autre.

Puis, certain matin, une nappe blanche couvrit la campagne, annonçant l'hiver proche, les froids intenses, les poudreries, les routes impraticables, les traces que les pas laissent dans la neige : — l'hiver, où ces visites même seraient impossibles. Leur problème alors se dressa, pressant et cruel. Ils se creusaient l'esprit sans aboutir à rien,

tournaient cent fois autour des mêmes barrières. — « Alice, disait Laurent, si je suis fait pour ta malchance, vaut mieux que je m'en aille et que je porte mon chagrin tout seul. » — Mais elle protestait : « Non, pas ça : je vivrais pas sans toi ; jamais je pourrais en aimer un autre. »

Et peu à peu un plan, né de leur désespoir, se formait, s'infiltrait en eux. S'ils secouaient ces chaînes injustes, s'ils s'évadaient ensemble, et si, malgré tout le monde, ils gagnaient le droit de s'appartenir ! C'était la fille qui, dans une crise de larmes, avait jeté cette suggestion. Elle faisait son chemin ; ils arrivaient à en parler comme d'une contingence probable. « Vois-tu, disait Laurent, c'est vrai que je n'ai rien ; mais, une fois mariés, je te répons que je travaillerais dur. Nous nous en irions aux États, où l'on gagne gros dans les factoreries. » — « Crois-tu, répliquait-elle, que je travaillerais pas aussi ? Ce n'est pas ça qui m'inquiète. » Par degrés l'idée de cette fuite les obsédait, les maîtrisait. Le remords s'y glissait pourtant : la jeune fille mesurait le scandale d'une pareille révolte, la peine que sa mère en aurait. Mais la passion affluait plus forte, emportant et

effaçant tout.

Enfin, une soirée de décembre où Laurent était venu tard, bravant le gros temps qui rageait ; où il haletait, épuisé de sa marche dans la tempête ; où le norouet sifflait, couvrant presque leurs voix, ils se décidèrent à en finir. – « Ça ne peut plus durer, prononça Alice, je suis au bout comme toi : c'est temps d'en faire à notre idée. Laurent, ne viens plus d'ici Noël, c'est juste deux semaines ; mais, la nuit de Noël, je t'attendrai. Je m'arrangerai pour garder la maison tandis qu'ils seront tous à la messe de minuit. Viens avec une carriole ; je ferai mes paquets et tu m'emmèneras, tu m'emmèneras n'importe où. La nuit de Noël, entends-tu ? Viens à minuit sans faute. »

– C'est bon, Alice, dit le jeune homme, le faut, c'est destiné ; à Noël on finira tout ça. Je louerai l'attelage à Louis Matte comme pour m'en aller à la messe. Je viendrai te chercher, et on filera sur Trois-Pistoles où ils ne connaissent ni toi ni moi. Là on s'arrêtera et on verra quoi faire. C'est entendu, la nuit de Noël, rien ne m'empêchera. »
– Et ils s'étaient donné, dans la neige aveuglante,

un baiser glacé et brûlant.

Ces deux semaines furent longues pour Alice. Elle les passa dans une attente surexcitée, dans une sourde terreur de ce qu'elle allait faire. Tous les objets de la maison, jadis si familiers, le poêle, les chaises, les armoires, lui jetaient maintenant des regards de reproche. Le chien Castor, les poules et le beau coq verni s'éloignaient d'elle comme une étrangère. Chaque mot qu'elle adressait à sa mère, à sa sœur, lui semblait être le dernier. Elle en pleurait toute seule ; mais l'image de Laurent la soutenait. Elle l'aimait plus que tout ; il serait là à l'heure fixée, ils s'en iraient ensemble.

Le matin du 24 décembre, elle prépara les voies. Elle se leva très tard sous prétexte d'un rhume et d'un mal dans les joints.

– « Si je suis comme ça, dit-elle, c'est bien fini pour moi d'aller à la messe cette nuit. » – Sa mère lui arrangea une infusion de sauge, qu'elle lui fit boire par intervalles, mais sans beaucoup de résultat. Le soir venu, pourtant, elle se déclara mieux, mais incapable de sortir. – « Allez à

l'église, vous autres, insista-t-elle, je resterai avec Castor. Je ferai un somme d'abord ; ensuite, je mettrai la table pour vous et chaufferai le réveillon. » – « Comme tu voudras, ma fille, dirent les parents, c'est à ton goût. » – Car ils étaient dociles à ses petits caprices et ils l'avaient toujours gâtée.

Vers onze heures les hommes attelèrent, prirent place dans la berline avec la vieille mère et Thérèse ; et bientôt les patins crissèrent, la voiture glissa sur la route, et le dernier son des clochettes s'éteignit dans la neige épaisse qui tombait.

À minuit juste, Laurent parut. Alice, qui surveillait anxieusement les vitres, le vit venir à travers la brume blanche. Elle courut vers lui au dehors, l'entraîna dans la salle déserte.

– Tout est bien, je suis toute seule ; je t'attendais, et t'es venu.

– Es-tu prête, ma belle ? dit Laurent.

– Je serai prête dans un quart d'heure, le temps d'empaqueter mes hardes ; eux en ont encore

pour longtemps. Décapote-toi, chauffe-toi un peu. Dis-moi, personne ne t'a-t-il vu ?

– Personne ; ils étaient tous rendus quand j'ai passé dans la montée.

– Le temps est vilain, n'est-ce pas ?

– Oui, il fait un peu froid, mais j'ai des robes bien chaudes.

Ils se regardaient tendrement, comme éblouis de se revoir, avec pourtant une sorte d'hésitation, de gêne.

– Ça ne te coûte pas, au moins, de t'en venir avec moi ?

– Ça me coûte, comme de raison, rapport à ma famille, mais je suis décidée.

Il s'assit près du feu pendant qu'elle montait à sa chambre. Il l'entendait marcher au-dessus, s'activer, ouvrir les tiroirs. Au dehors le vent hurlait ; la neige dure cinglait les carreaux.

Enfin elle descendit, son manteau sur le bras, portant des paquets pas bien gros qu'elle déposa sur une berçeuse.

– J’y pense, dit-elle, je leur ai promis de mettre la table pour le réveillon. Je peux bien faire ça, il y a du temps.

Elle étendit une nappe toute blanche. Elle sortit de l’armoire les assiettes, les tasses bleues qu’elle connaissait si bien. Elle plaça sur la table une carafe de vin de gadelles avec des verres autour. Elle arrangea sur des plateaux les beignes et les tourtières. Elle mit de l’eau prête à bouillir dans la théière de fonte.

Elle s’attardait à tout cela sans s’en apercevoir, poussant parfois un soupir étouffé. « Pauvres parents, songeait-elle, ils vont faire un triste réveillon. »

Mais, s’arrachant à ces pensées, elle mit sa mante et sa capine. « Je suis prête », dit-elle enfin. « Je fais ça, Laurent, parce que je t’aime. Allons, embarquons tout de suite. »

Au même instant, le chien Castor, qui dormait dans un coin, s’éveilla, grognant sourdement. Puis il se dressa sur ses pattes et, les yeux luisants d’un feu vert, il aboya, tourné vers la porte. On entendit alors deux coups frappés sur les

panneaux.

– Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est qu'ça ? s'exclamèrent-ils ensemble, voilà-t-il du monde à présent ?

Ils restaient là, interdits, incertains. – « Va voir par le châssis, dit-elle, ce que ça peut bien être. »

Laurent se glissa près des vitres, essayant de percer l'obscurité et la bourrasque.

– Je distingue pas bien, dit-il, mais ça m'a l'air d'être un enfant.

– Un enfant à une heure pareille ? C'est pas possible, Laurent. Quelque voisin, peut-être, qu'a besoin de secours. Attendons voir ce qu'il va faire.

Deux autres coups résonnèrent, plus secs, suivis du bruit de la clenche qu'on remuait.

Elle chuchota : – « N'y a pas à dire, faut leur ouvrir ; ce sera à la grâce de Dieu. »

Elle tourna le loquet et, dans une engouffrée d'air glacé et de neige, un petit garçon apparut, roula presque à travers la salle.

Ce marmot paraissait avoir six ou sept ans et offrait, de la tête aux pieds, un aspect lamentable. La neige qui le couvrait laissait voir par endroits ses habits décousus, troués de larges déchirures. Il portait une mince casquette grise, dont la visière presque arrachée tombait de travers sur son front. Ses doigts rougis sortaient de vieilles mitaines percées. Ses souliers étaient dénoués et gonflés par la glace. Un foulard effrangé cachait sa figure à demi. Il grelottait, cloué sur place, sans même lever les yeux.

Les jeunes gens s'étaient rapprochés et ils le regardaient, surpris.

– Le connais-tu ? demanda Laurent.

– Pour sûr que non, dit-elle, je n'ai jamais vu c't-enfant-là.

Elle lui toucha doucement l'épaule.

– Qui es-tu, mon petit ? Que fais-tu par ici à c't'heure ?

Le mioche s'agita et hocha la tête sans répondre.

– Il est gelé, le pauvre, il ne peut même pas

parler. Laurent, aide-moi, il faut le réchauffer d'abord.

Ils lui retirèrent le foulard où la neige commençait à fondre, la casquette, les mitaines, puis un court pardessus dont la doublure pendait et dont les manches ne tenaient plus. Ils purent voir alors d'autres loques couvrant sa taille maigre, et une figure brune aux traits grêles, au teint fatigué, à l'expression timide et presque sauvage. Le pauvre n'était guère joli, ni de mine avenante. Les pommettes de ses joues saillaient ; son nez s'arquait peu gracieux au-dessus de lèvres trop minces. Ce qui frappait en lui, c'étaient de grands yeux noirs aux reflets assez doux ; mais leur regard semblait inquiet, errait sans se fixer, comme étranger aux choses voisines.

Ils le conduisirent près du poêle et l'installèrent en face du fourneau ouvert. Alice lui ôta ses souliers d'où l'eau maintenant ruisselait.

– C'est pas possible, dit-elle, de lui laisser les pieds comme ça. Je cours en haut lui chercher des bas secs.

Laurent, dans l'intervalle, prenant la main froide de l'enfant : « Dis à présent, petit, d'où ce que tu viens. C'est-il des voisins qui t'envoient ? Es-tu écarté dans ce bout-ci ? »

L'étrange gamin restait muet. Enfin, comme avec peine, il marmotta entre ses dents :

– Des gens, ils m'ont jeté dans la neige.

– Comment ! ils t'ont jeté dans la neige ? Qui ça, des gens ? Ton père, ta mère ?

Le petit secoua la tête et répéta :

– Des gens.

– Tu ne les connais pas ? Voyons, t'étais avec eux autres dans une voiture, pas loin d'ici, et ils t'ont jeté en bas ?

Mais le garçonnet maintenant était distrait, n'écoutait plus. Il regardait le plafond, la tapisserie. Comme Laurent insistait, il fit, importuné, un geste indiquant une poussée violente.

– Des gens ! dit-il très haut ; ils m'ont jeté dans la neige.

Alice arrivait juste avec des chaussons de grosse laine, qu'elle se mit à passer aux petits pieds bleus, après les avoir essuyés d'une serviette bien chaude.

– Il vient de me parler, dit Laurent, et sais-tu ce qu'il dit ? Ils l'ont jeté dans le chemin, des gens. Pas moyen d'en tirer autre chose.

– Dans le chemin, ce pauvre innocent ? Peut-on avoir si mauvais cœur ! Et qu'est ton nom, chéri ?

L'enfant balbutia un mot presque inintelligible, mais qui ressemblait à « Cistus. »

– Cistus ? C'est-il bien ça ? Et Cistus qui ? T'as un autre nom ?

Mais le mioche haussa les épaules et redit seulement :

– Cistus.

– As-tu faim ? reprit-elle. Il fit oui d'un grand signe de tête.

– Mon Dieu ! Laurent, comme ça nous retarde ! Mais quoi, peut-on faire autrement ?

– On ne peut pas, Alice. Donne-lui à manger.

Elle le conduisit vers la table et découpa pour lui une tranche de tourtière, qu’il se mit à dévorer avidement.

– Il tremble encore : lui faudrait du thé chaud. Veux-tu que je lui en fasse une tasse ? ou bien veux-tu partir tout de suite ?

– Fais-lui une tasse de thé. Ça nous porterait pas chance de le laisser ici sans soins.

Elle mit la bouilloire sur la flamme et, en quelques minutes, elle eut le bol fumant, que Laurent fit boire au marmot en soufflant sur les cuillérées.

– Es-tu mieux, à c’t’heure ? s’enquit-il.

– Oui, répondit Cistus.

Mais au même instant il pâlit, ses yeux chavirèrent, et il s’affaissa sur lui-même. Laurent le reçut dans ses bras.

– Bonne Vierge ! dit-il, le v’là sans connaissance !

La jeune fille se précipita. Ils le portèrent sur

le banc-lit ; ils ouvrirent sa chemise et lui frottèrent les paumes des mains.

– Quelle malchance pour nous autres ! gémit Alice. L’heure qui avance ! Mais ce pauvre petit garçon ! Peut-être qu’il va revenir tout de suite.

Il demeurait sans mouvement, sans haleine perceptible. Ils lui glissèrent entre les lèvres quelques gouttes d’eau-de-vie qui ne causèrent qu’une inconsciente grimace.

Les minutes passèrent, anxieuses. L’horloge marquait maintenant une heure.

– Va-t-il mourir ? dit la jeune fille. Écoute, Laurent, j’ai peur pour toi, j’ai peur qu’ils te surprennent ici. Et pourtant, je ne veux pas que tu t’en ailles. Nous sommes rendus trop loin. Reste à m’aider auprès du petit. Ne pensons à rien, faisons d’après notre cœur.

Ils continuèrent à réchauffer les membres de l’enfant ; mais lui semblait tombé dans un coma profond, et de temps en temps seulement un souffle, un battement des cils, trahissait un reste de vie.

– Laisse-moi m'en retourner, dit Laurent, on se reprendra plus tard. S'ils me voient, c'est de la misère pour toi.

Mais Alice s'obstinait : « Non, reste : on fait une charité. Disons le chapelet pour que le petit revienne. »

Docile, il obéit et, sans interrompre leurs soins, tous deux se mirent à exhaler des *Ave* pressants. Les dizaines suivaient les dizaines. L'enfant gisait toujours, glacé et immobile, mais eux persistaient à prier. Ils ne regardaient plus l'horloge ; ils priaient, poussés par une force, voués à leur bonne œuvre, oublieux d'eux-mêmes, vaguement résignés à tout.

Enfin, au bout d'un temps qu'ils ne mesurèrent pas, Cistus eut un sursaut, ses lèvres remuèrent. Puis il ouvrit lentement les yeux.

– Ils m'ont jeté dans la neige, murmura-t-il.

Ce fut une joie : « Dieu ! il revient ! » – « T'es plus dans la neige à cette heure, petit homme, dit Alice tendrement, t'es avec du bon monde. Maintenant es-tu bien guéri ? »

Pour réponse l'enfant se dressa, jeta ses pieds hors de la couche et se tint assis sur le bord.

– Portons-le dans la chaise berçante, reprit-elle, pour qu'il se remette comme il faut.

– Je peux marcher, dit Cistus.

Il alla tout seul vers la chaise, s'assit, les regarda, mais pas un sourire n'effleura ses traits pâlis et minces.

– Écoute, puisque t'es bien, mon fils, on va te laisser à présent. Faut absolument qu'on te laisse. Tu veux bien ça, n'est-ce pas ? Mais d'autres vont venir tout de suite et ils prendront bien soin de toi.

L'enfant fit un geste insouciant : – « C'est chaud ici », dit-il. Elle tourna vers son ami : « Laurent, y a-t-il une chance ?

– Je pense que oui, dit Laurent. Je gagnerai du côté d'en bas, quitte à revirer par après. Comme ça on croisera pas les gens au retour de la messe.

Ils saisirent vite les habits, les paquets, et se dirigeaient vers la porte, quand Castor aboya, cette fois d'une voix amie, en agitant sa queue

touffue. En même temps ils perçurent un son affaibli de grelots.

– C'est trop tard, dit-elle effarée, les v'là dans une minute ! Cachons ces affaires-là vite. Laurent, ne te trouble pas, tiens-toi à côté de moi. Je te défendrai, je prendrai ta part.

La voiture entra dans la cour. La porte s'ouvrit après quelques secondes. Le père, la mère, Onésime et Thérèse entrèrent secouant leurs manteaux. Leur premier regard leur montra Alice avec Laurent près d'elle, et dans une chaise, un enfant étique qu'ils ne connaissaient pas. Sur la table, qu'éclairaient deux lampes, la nappe blanche reluisait, le réveillon offrait ses victuailles joyeuses.

Ils s'arrêtèrent, croyant rêver, leurs yeux errant sur cette énigme. Puis, l'aspect de Laurent éveillant un soupçon :

– Qu'est-ce que tout ça ? dit le père Corriveau. Qu'est-ce que tu fais ici, Laurent ? Et qu'est c't'enfant-là dans la chaise ?

Alice, brave, s'avança.

– Papa, dit-elle, ce petit garçon était perdu, à moitié gelé le long du chemin. Laurent l’a rencontré et l’a mené jusqu’ici. C’était la maison la plus proche.

Tous se tournèrent vers le marmot et, curieusement, l’examinèrent. Mais soudain il dressa la tête et sa voix fluette s’éleva.

– Ça, c’est pas vrai, dit-il. Je me suis rendu ici tout seul.

Il se fit un silence profond. Pétrifiée sous le coup subit, Alice devint blanche comme un drap.

– T’entends ce qu’il dit ? reprit le père. Alice, m’as-tu fait un mensonge ?

Elle ne répondait rien. Laurent alors prit la parole.

– M’sieur Corriveau, dit-il, pardonnez-lui, elle cherche à m’excuser : mais moi, j’vas être franc avec vous. J’étais venu ici ce soir pour emmener votre fille. Elle était consentante ; c’était pour nous marier honnêtement et à l’église. Vous aviez été dur, m’sieur Corriveau, de nous refuser l’été passé. On s’aimait, voyez-vous, on ne pouvait pas

se renoncer. On était pour vous faire savoir et pour vous demander pardon. Mais à c't'heure j'aime mieux tout vous dire. On s'est mis trop en retard à soigner ce petit garçon-là. Sans lui, on serait déjà sur le chemin des lignes.

L'étonnement, puis la colère, avaient monté chez l'homme avec chaque mot de ce discours.

– Ah ! c'est donc le complot que tu manigançais ? dit-il. Venir nous voler notre fille tandis que nous serions partis ? Et toi, ma fille, tu m'aurais joué ce tour-là ? T'aurais suivi ce bon à rien loin de nous autres, quand je t'avais défendu ? Mais, pour certain, c'est lui qui ment. Il venait pour t'enjôler, n'est-ce pas ? tu l'as mis à sa place.

Alice maintenant sanglotait, la tête dans les mains. Elle prononça pourtant :

– Papa, c'est vrai tout ce qu'il dit. C'est pas un bon à rien, n'croyez pas ça. Je l'aime.

La mère Corriveau et Thérèse fondaient en larmes à leur tour. Elles allèrent vers Alice, cherchant à la calmer, et toutes trois gémissaient

ensemble. Castor se prit à hurler tout bas sous le poêle. Seul Cistus assistait à tout d'un air indifférent.

Le réveillon attendait toujours. Les lampes jetaient une lueur douce sur la nappe éclatante. Les verres, les carafes scintillaient. Les plateaux continuaient d'inviter et de sentir bon.

– Le père, dit Onésime, veux-tu que je le flanque à la porte ?

Un instant un oui hésita dans l'âme agitée du bonhomme, mais il leva la main, redoutant ce nouvel éclat.

Il regardait autour de lui la scène lamentable et piteuse : tous ces êtres pleurant, noyés de chagrin, courbés sous ses reproches, n'osant même pas implorer sa grâce. Et c'était la nuit de Noël ! la nuit des cœurs unis, des volontés paisibles, qui verse la joie sur le monde ! Ils venaient d'écouter les Gloria et les cantiques. L'Enfant-Jésus leur avait souri dans sa crèche. Et ils étaient tous malheureux !

Cette table de famille, ils l'auraient entourée

avec des propos et des rires. Ce serait maintenant un repas de deuil !

Cela le terrassait, il ne comprenait pas. La peine l'agrippait, lui aussi. Mais la vue de Laurent réchauffait son indignation.

Son regard vint tomber sur l'enfant inconnu. Qu'était cet orphelin ? Il ne disait plus mot. Pourtant dans ses yeux noirs semblait luire à présent une flamme de surprise, de reproche.

Les pleurs d'Alice coulaient toujours. Laurent se taisait, accablé. La vieille mère faisait à son homme des signes discrets et suppliants.

Il faiblissait. Son âme s'éclairait peu à peu. S'ils étaient tous si malheureux, c'était à cause de lui, à cause de son cœur dur, de son avarice et de son orgueil ! Il pouvait leur rendre d'un mot la paix, l'allégresse de Noël. Était-il donc méchant ? Il sentait s'agiter une mêlée de poussées contraires. Mais enfin il prit un parti.

– Laurent, dit-il, viens que je te parle.

Le jeune homme s'avança, craintif.

– Tu sais qu'au temps de Noël les pères

béniſſent leurs enfants ?

– Je le ſais, m’sieur Corriveau. Par grâce, ne nous maudissez pas !

– Les pères béniſſent, que je te dis ! Eh bien, mets-toi à genoux ; tu gagnes. L’Enfant-Jésus eſt contre moi.

Laurent tomba agenouillé. Mais Alice avait entendu. D’un bond elle fut à ſes côtés. Ce fut ſur leurs deux têtes que le vieux père poſa ſes mains.

– Va dételer avec Onésime, avant qu’on prenne tous une bouchée.

Et le réveillon rutilait, désormais d’accord avec tous. Il riait de toutes ſes faiences, étalait ſes brioches tentantes, épandait ſes aromes appétissants.

Les deux gars revenus, tous ſ’attablèrent, l’âme allégée, débordante d’une joie plus intense après ce ſombre cauchemar. Les voix et les rires résonnèrent. L’intérêt, maintenant, allait vers le petit convive qui leur était donné ſi inopinément. Alice le fit mettre à ſa gauche, Laurent ayant la droite, et pendant le repas on le preſſa de mille

questions. Mais sa mémoire semblait brouillée. Des gens l'avaient jeté dans la neige, c'est tout ce qu'il savait. Après bien des instances il ajouta : « des gens de par en haut. » Il mangea ce qu'on lui servit, mais sans perdre sa mine renfrognée et distraite. On finit par juger qu'il était un peu simple, que quelque chose manquait à sa petite cervelle. Il n'en faisait que plus pitié. « On va le garder pour un temps, dit le père Corriveau. Ensuite, si on ne trouve pas à qui il appartient, on le mènera chez les sœurs, qui l'élèveront comme il faut. »

Quand il fut temps de se coucher, Alice le conduisit dans la chambre des hôtes et lui prépara un bon lit. Elle lui lava soigneusement les mains et le visage. Elle lui ôta ses loques sordides et lui passa du linge qui avait servi autrefois à Onésime enfant. Puis, l'ayant bordé dans les couvertures, elle le baisa tendrement au front. « Cher petit, je t'aime bien, dit-elle ; c'est toi qui es la cause que les choses ont tourné au mieux. » – Et, pour la première fois, un sourire indistinct, à l'expression lointaine, éclaira les traits de Cistus.

Le matin, toute la maisonnée se leva joyeuse, Laurent et Alice, naturellement, les plus heureux de tous. Une des premières pensées fut pour l'étranger orphelin. « Je vais aller voir, dit Thérèse, comment il a passé la nuit. »

Elle revint au bout d'une minute.

– Il est levé, je crois, dit-elle, il n'est pas dans la chambre.

On monta voir. Elle disait vrai. On le chercha par la maison, explorant tous les coins, sans le découvrir. On fouilla le grenier, remuant les bahuts, les malles. Alors ce fut une stupéfaction. Qu'était-il devenu ? Avait-il eu l'idée baroque de s'échapper pendant la nuit ? Mais par où avait-il passé ? La neige était intacte au-dessous de la seule fenêtre qu'il eût pu franchir.

– Aurait fallu, dit Onésime, qu'il aurait descendu, traversé la cuisine, qu'il aurait ouvert la grand-porte et pris de suite le chemin battu. Mais je l'aurais entendu, j'étais couché dans le banc-lit.

– Pauvre petit fou, dit Alice, qui est encore à

courir les chemins ! C'est-il pas à tirer les larmes ?

L'étonnement s'accrut quand on constata qu'il avait repris son accoutrement misérable. Le linge blanc qui l'avait couvert gisait sur le chevet du lit.

– Il avait qu'éq'chose dans la tête, ce petit-là, dit le père, c'était clair à voir ; mais c'est curieux tout de même qu'il ait pu se sauver comme ça. On va en entendre parler par les voisins qui l'auront vu.

Cette fuite leur laissait, malgré tout, un sens d'intrigue et de mystère.

Laurent mena Alice à la grand-messe, où tous deux épanchèrent d'enthousiastes actions de grâces. Ensuite ils décidèrent d'aller voir le curé pour les bans de leur mariage. Ils lui avouèrent simplement toute l'histoire de la nuit passée. L'incident du petit garçon parut le surprendre beaucoup.

– Et ce matin, dit-il, il était parti ?

– Non seulement ça, monsieur le curé, mais en

venant à la messe, nous avons arrêté partout ; personne ne l'a reçu ni ne l'a vu passer.

– Il n'a pourtant pas pu s'envoler dans les airs !

Mais à ces mots il s'arrêta, une pensée frappant son esprit, et il réfléchit longuement.

Enfin, s'adressant à Alice :

– C'est à toi qu'il a dit son nom ?

– Oui, monsieur le curé. Il ne parlait pas bien franc, mais j'ai cru comprendre « Cistus. »

– Es-tu bien sûre, dit le vieux prêtre, qu'il n'a pas dit : *Christus* ?

La messe de Florent Létourneau

Mon grand-père secoua sa pipe et reprit :

– Les gens de Saint-Jovite sont chanceux.

Des belles terres, des bons chemins, la malle tous les jours, les chars, et jusqu'à des autos pour aller se promener en ville. De mon temps, tout ça, c'était le bois. En deçà des terres neuves, y avait trente-cinq milles de bois dru ; et plus loin, dame, on aurait rejoint le pôle nord sans rencontrer une éclaircie. C'était par rare, l'hiver, en ouvrant sa porte, de voir un ours de sept pieds de long qui fourrageait sur la galerie ; ces bêtes-là, avec leur museau, débarraient les granges, et emportaient des quartiers de bœuf tout ronds. Et on bûchait, on bâlait des souches, on charriait, et on suait, je vous en répons. Y avait de la misère, et je sais pas ce qu'on serait devenus sans le bon Dieu et le curé Labelle.

On était pas des saints pour tout ça ; c'était

mélangé comme partout. La majorité c'était du bon monde, mais y en avait sur le tas qui ne valaient pas cher : des gens venus de loin, des fois, pour de vilaines raisons. Moi, mes voisins c'étaient David Latour et Philémon Sécette ; on s'est toujours bien arrangés, hormis une fois que j'ai mené David en cour pour une rigole qu'il avait passée sur ma ligne. Mais, à l'autre bout du rang, y avait un Québecquois du nom de Florent Létourneau, qu'avait une fichue renommée. C'était un jeune homme brun, bien pris, proche de trente ans, pas marié. Il vivait tout fin seul dans une sorte de mesure pas plus grande, je vous mens pas, qu'un râtelier à vaches. Personne savait pourquoi qu'il avait gagné le Nord, mais c'était toujours pas pour faire de la terre neuve. Il s'était défriché un quart d'arpent, c'est tout, où ce qu'il semait une poignée de patates. Il chassait du matin au soir, c'était comme ça qu'il arrivait à vivre. Puis, il avait une bonne jument, il faisait des voyages pour les uns et les autres. Jamais il n'allait à la messe. Le curé l'avait entrepris sur la religion, mais autant piocher les galets ; notre saint père le pape lui aurait pas ramolli la tête. Le

dimanche, qu'il disait pour ses raisons, c'était son meilleur jour pour le lièvre et la perdrix. Quoiqu'il ne voisinait guère, il s'était amouré de la petite Alma Latour, et c'était la seule place qu'il fréquentait. Les meilleurs morceaux de ses chasses étaient pour Alma, et s'il gagnait une piastre, elle était sûre d'attraper quelque fanferluche. La petite folle l'aimait étou, mais elle le disait pas : elle avait peur de l'avoir pour mari. Si par cas il la tourmentait, elle savait lui répondre : « Florent, quand t'agiras en chrétien, il sera temps de penser à ça. » Et malgré que, pour elle, il se serait fendu en quatre, il ne lui cédait pas, vu que c'était un homme ostiné.

Cet individu-là, la deuxième année qu'il était sur le rang, il lui est arrivé une affaire inimaginable, à vous redresser le poil sur le corps, qu'on en a parlé dans le temps jusqu'à Saint-Jérôme et Terrebonne.

C'était la veille de Noël au soir, et le monde, comme d'usage, se préparait pour la messe de minuit. Y avait de la neige pas mal et il ventait fort ; mais il faisait beau clair de lune, avec

seulement quelques nuées dans l'ouest. On a veillé un peu, puis, quand c'est venu sur les onze heures, on a attelé les carrioles, les femmes se sont greyées, et on a démarré les uns après les autres. Il fallait passer, comme de juste, devant la cabane à Florent. Quand le père Morrissette, qu'était avec sa bru, est arrivé en face, il aperçoit mon homme sur le pas de sa porte avec un fanal, et avec son fusil sur le dos. Il arrête son cheval. « Bonsoir, Florent, qu'il dit en riant, t'en vas-tu à la messe avec ta carabine ? Embarque donc avec moi, l'ami, t'as pas de meilleure chance. » — « Merci, que Létourneau lui répond, mais je m'en vas visiter mes pièges. » Deux, trois minutes après, v'là les Latour qui passent ; ils reconnaissent Létourneau dans le milieu du chemin. Alma lui crie : « Florent, qu'est-ce que tu fais ? Viens-t-en avec moi à l'église. » Il s'arrête, il a l'air de jongler, un peu, vu qu'il était épris de la fille, mais à la fin il refuse : « Pas c'te fois-ci, ma belle, j'ai de l'ouvrage pour c'te nuit. » Il passe plus de trente carrioles ; les premières voient mon fou enjamber les champs de neige, les autres voient son fanal se balancer

de plus en plus loin du côté du bois. Je vous demande un peu l'idée de c't'homme, d'aller lever ses pièges la nuit, et la nuit de Noël encore ! Il s'était dit : « Ça va être une farce que je coure les épinettes pendant qu'ils sont à leurs cantiques. » C'était un type dépareillé, qui faisait tout à rebours des autres.

Ç'a été comme ça un bout de temps, puis, tout d'un coup, v'là les nuées qui commencent à cacher la lune, v'là le vent qui s'émousse et la neige qui se met à tomber. Ça rempire petit à petit ; au bout de vingt minutes, c'était une brouille de première classe, une poudrerie affreuse qui picotait comme des alènes, un noroit à vous geler les os, et sur toute la campagne il faisait noir comme dans un four.

Ça nous inquiétait pas, nous autres : on était tous rendus et on jasait sur le perron de l'église. Mais Létourneau, pendant ce temps-là, se battait avec la bourrasque et, trop ordilleux pour lâcher, il continuait d'avancer dans le bois. Il se fiait sur des remarques qu'il taillait aux arbres, et sur la Grand' Coulée qu'il calculait qu'était pas loin. Il

avait marché un bon bout, de peine et de misère, quand tout d'un coup il butte sur un chicot abrié de neige, il s'étend tout de son long, son fanal va revoler à quatre pieds de lui. Quand il veut le ramasser, non seulement il était éteint mais toute l'huile avait renversé. V'là mon homme sans aucune clairté au milieu de l'épinetière. Il commence par sacrer, puis il voit qu'il faut qu'il s'en retourne. Il cherche à remonter ses traces : les traces sont effacées, la poudrerie l'aveugle, à toute minute il se cogne sur les troncs. Il se trouve écarté, monsieur, comme si c'était à cinquante lieues ; le nord, le sud, il reconnaît plus rien. Mais Létourneau, faut lui donner ça, c'était un homme brave. « C'est bon, qu'il dit, on se rendra quand même. » Il se figure à peu près la ligne des terres, et se met à marcher aussi vite qu'il peut, sans voir plus loin que le bout de ses bottes et en défonçant à chaque pas. Il marche une demi-heure, il s'arrête, il remarque encore. Pour lors, il se trouve perdu dans une masse de fardoques, sous des milliers de bouleaux qui se touchent quasiment. C'est une brousse qu'il n'a jamais vue, il n'a pas d'idée où ce qu'il est et ne

sait plus de quel bord virer.

Il ne prend pas la peur pour ça. « Y a qu'une chose à faire, qu'il se dit, trouver quelque grosse roche, me mettre à l'abri derrière et attendre le matin. » Il rôdaille à droite et à gauche ; puis, à force de chercher, il distingue un caillou qu'avait l'air haut comme une maison. Il commence à tourner autour ; juste, il remarque une place plus noire que les autres, qu'était un grand trou dans la roche. « C'est icite, il pense en lui-même, que je passe ma nuit : j'ai de la chance. » Il fait un pas dans le trou, un autre ; il étend les bras devant lui sans rencontrer de mur. « C'est au mieux, qu'il se complimente, je sens plus une miette de vent ; seulement que je voudrais voir clair. » Il cherche ses allumettes, pas rien. En trébuchant sur le chicot, la boîte avait sorti de sa poche. Il tâtonne encore deux ou trois pas ; ç'avait l'air d'une manière de cave, vu qu'il ne se cognait nulle part. Tout d'un coup il lui semble qu'il aperçoit devant lui une lumière rougeâtre. Il se demande : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Y a-t-il du monde ici ? Ça, ça serait curieux, par exemple. » Il lui prend une souleur, mais tout de même il se

décide ; il avance dret vers la clairté. Il avait pas fait dix-huit pas, y a une grand ouverture à gauche qui donne sur une voûte, et toute la voûte remplie de c'te même lumière, qu'on aurait dit qui venait d'un feu de forge ; mais il ne voyait ni feu ni forge, rien qu'une lueur égale, pas forte et juste assez pour distinguer. Il se trouve dans une caverne carrée, d'une vingtaine de pieds de long et de large, les murs tout couverts de frimas qui reluisait comme de petites étoiles. Il s'adonne à regarder à terre et, monsieur, qu'est-ce qu'il aperçoit ?

Au milieu de c'te grotte, éclairé par c'te lueur rouge, y avait un petit enfant couché sur une fourchetée de paille !

Il reste saisi, comme de raison. « Voyons, qu'il se dit, c'est-y le fret qui me donne la berlue ? » Il se frotte les yeux, il se secoue ; n'y a pas à dire, le petit était là : pas un bébé de plâtre ni de cire, un enfant en vie, qui grouillait.

Ça lui rappelle l'Enfant-Jésus couché comme ça dans la crèche des églises ; mais, à examiner celui-ci, il ne trouve pas qu'il ressemble à aucune

image. Il avait sur la tête des petits cheveux crépus ; sa face toute maigrichonne était couleur de brique ; ses yeux avaient un drôle de reluisance, et son corps gigotait sans relâche, emmaillotté de langes tout noirs.

Florent restait là, hébété. « V'là un enfant, pense-t-il, qu'a pas l'air aimable ; ça me surprendrait qu'il aurait été baptisé. » Il a envie de l'approcher ; mais par hasard il relève la vue et v'là autre chose qui le surprend. Au long de la roche de fond, assis sur leurs pattes de derrière, il voit deux ours énormes, la tête ballante d'un bord, de l'autre, avec leurs langues pendantes, et un chat sauvage, à moitié pelé, qui montrait ses dents blanches entre ses babines écartées. Ces trois bêtes avaient l'air de le regarder en dessous. Il porte vite la main à son fusil, puis il se dit : « S'ils ne remuent pas, je m'en vas rester tranquille ; en tout cas, je n'avance pas plus loin. » Pour lors il remarque comme un grouillement dans les coins ; et c'était des bêtes plus petites : des bêtes puantes, monsieur, peut-être bien une douzaine, qu'allaient et venaient sans faire de bruit.

« Qu'est-ce que tout ça veut dire ? » il se demande. « Ç'a pas l'air naturel ce qui se passe ici. » En même temps, tout brave qu'il était, il commence à sentir une inquiétude. À ce moment, le bébé fait un cri ; et comme sur un signal, une masse de voix cassées, grêlées, fausses comme des crécelles, qui semblaient venir de partout sans personne en vue, entonnent une musique à rendre sourd. C'était un air bien connu qu'elles massacraient, et, au travers de leur tintamarre, savez-vous les paroles que Létourneau démêle ?

Nouvelle agréable,

Un démon charmant nous est né ;

C'est l'enfant du diable

Qui nous a damnés.

Les ours faisaient la basse à ce beau cantique avec des grognes épouvantables.

Ah ! pour le coup, je vous garantis, Florent sent une nuée de frémilles lui grimper tout le long des os. Il voit qu'il a été se fourrer en plein sabbat

des diables occupés à singer la nuit de Noël. La peur le prend ; il veut se sauver ; mais c'est comme si ses pieds étaient vissés à des enclumes. Il reste là, monsieur, pas capable de bouger d'un pouce, et la sueur lui coule sur le corps. Mais c'était pas encore la fin.

À c'te heure v'là un homme et une créature qui sortent de je ne sais où et qui font leur entrée ensemble.

L'homme, le v'limeux diable plutôt, était un géant sans un poil de barbe, maigre comme un hareng salé, les yeux renfoncés, le nez croche, une vraie face de corneille, et la mine mauvaise et bourrue. Il portait un grand fouet, solide et laid à voir avec des mèches garnies de plomb. La femme, à première vue, c'était une belle grosse fille, belles couleurs, belle formance et tout ; – faut ça vous comprenez, pour que les diablasses puissent tenter les hommes ; – mais pas besoin de regarder de près pour s'apercevoir qu'elle louchait, que son chignon était rapporté et qu'elle avait une livre de fard sur les joues. Probablement qu'en dessous elle était noire

comme le charbon.

Les ours n'achevaient plus de grogner ; l'homme au fouet se tourne de leur bord : « Taisez vos gueules, sales bêtes, qu'il leur crie, ou je vous hache le cuir en courroies de bottes. » Puis, en parlant à la diablesse : « Allons, guenon, fais ta simagrée. » « T'as pas à me bourasser, qu'elle réplique, monstre d'aigrefin, je sais ce que j'ai à faire. » Elle s'approche du petit démon, lui fait une révérence, et elle était parée à se mettre à genoux quand elle aperçoit Létourneau à l'entrée de la cave, qui était blême comme un drap, que les dents lui claquaient dans la bouche. Tout de suite, les yeux de la gueuse flambent comme des tisons, puis elle se met à rire et à faire des manières. « Quel joli homme ! » qu'elle dit : « Viens donc que je t'embrasse, mon mignon chéri : tu ne sais pas comme je te trouve beau ! Tiens, mais c'est Florent Létourneau, du coin de la montée de Saint-Jovite ! Ah bien ! je te connais : tu m'as vue plus d'une fois sans le savoir. Comme t'es gentil de me rendre visite ! Alma Latour t'aime bien, je sais tout ça, mais moi, je t'aime dix mille fois plus, et je te veux

pour mon petit mari ! Tu ne viens pas, mon cœur ? Bien, je vas aller t'embrasser moi-même. »

Elle ne fait ni une ni deux, elle enjambe pardessus le marmot et elle s'en allait dret sur lui, monsieur, quand son partenaire l'arrête net d'un coup de fouet à travers les jambes. « Pas de ça, fille perdue, qu'il rugit, t'es pas ici pour faire l'amour. Allons, rachève ta mômerie, adore l'enfant de Lucifer. » L'autre lui répond, furieuse : « Je l'adorerai si je veux. Ah ! ah ! c'est pas à lui, d'abord : c'est pas le premier tour que je lui joue. C'est bon, c'est bon, retiens ton fouet et puis regarde-moi faire. »

Pour lors elle tombe sur ses genoux, et, les bras étendus, elle marmotte : « Fils de Satan, ou d'un autre, je t'insècre, je te réinsècre, je te griffe, je te ramougriffe ; rôti, bouilli sois-tu *in sæcula sæculorum* ! » En disant ça, prise de rage subite, elle pince le bébé de toute sa force et lui flanque une claque dans le visage. Le petit Satan ne fait qu'un saut ; il lâche un miaule à frissonner, s'agrippe au bras de sa mère et lui enfonce ses

ongles dans la peau. Et alors l'homme, la femme, le poupon, les ours, le chat sauvage, et jusqu'aux bêtes puantes, se mettent à hurler comme des damnés qu'ils étaient tous.

Dire que pendant ce temps-là, monsieur, nous autres on était assemblés dans une belle église chaude, bien éclairée, parfumée d'encens ; – qu'on chantait des cantiques, tous d'une seule âme et d'un seul cœur, en compagnie de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-Jésus !

Quand le silence est revenu, Létourneau pouvait juste se tenir sur ses jambes et il s'attendait à tout minute d'être envalé par un trou de l'enfer. Mais non ; il entend derrière lui la neige qui griche et des pas pesants qui se rapprochent. Il n'a que le temps de se ranger, et v'là trois chameaux qui se présentent, qui passent à côté de lui et foncent dans la caverne en branlant leurs têtes et leurs bosses.

Les trois chameaux portaient trois nègres affublés de bonnets pointus, et un tas de gros sacs. Les trois nègres débarquent, font une manigance au petit diable ; puis un d'eux défait

un des sacs, y pige une poignée de vieux sous et les fait rouler sur le sol. « Majesté, qu'il déclame, c'est un présent qu'on vous apporte de toutes les contrées de votre royaume. Ç'a pas l'air de grand-chose, mais ça vaut plus que ça ne paraît : chacun de ces gros sous a été volé dans un tronc d'église ou arraché aux orphelins et aux veuves. » Là-dessus, le jeune Belzébuth se soulève et fait une risette, bien plutôt une grimace à rendre un chien malade.

Le deuxième moricaud s'approche : « J'ai mieux que ça, » qu'il dit, et il tire de son sac deux ou trois vases d'or. C'étaient des calices, monsieur, et des saints ciboires que ces maudits-là avaient pillés, peut-être aux États ou en France ; – et il en avait une centaine ! L'héritier d'enfer, pour le coup, se tortille sur sa paille et bat ses vilaines pattes en l'air.

La troisième face de suie s'amène : « Sire mon roi, moi, j'apporte l'encens. » Il déficelle son sac et fuit, il en sort une odeur capable de défuntiser un tanneur : un mélange d'œufs pourris, d'huile de castor, de graisse brûlée et de saleté de chat ;

ça remplit toute la cave, et par en plus les bêtes puantes, en glapissant et gambadant, se mettent à agir toutes à la fois !

C'était le reste pour Létourneau : la minute que ce parfum-là lui rentre dans le nez et la gorge, il tombe à terre sans connaissance.

* * *

Quand on est revenu de la messe, le vent était tombé ; il n'y avait plus qu'une petite brume de neige. En passant devant chez Florent, le père Latour dit à sa femme : « Ce païen-là a manqué la messe ; c'est égal, je vas l'inviter à venir prendre un coup et manger une tranche de tourtière. » Il débarque, il cogne à la porte. Après avoir cogné cinq, six fois, il s'aperçoit que mon homme n'est pas encore retourné de bois. « C'est curieux, ça, qu'il dit, il y a deux heures au moins qu'il est là ; j'espère qu'il ne s'est pas écarté rapport à la tempête. Faudra venir voir demain matin si tout est comme il faut. » Le matin de bonne heure il se rend à la cahute : personne. Il ne trouve que la

jument qui piaffait dur dans l'écurie. Pour lors il réveille les voisins, et y a une dizaine d'hommes qui partent sur des raquettes et qui se mettent à battre le bois. Ils l'ont découvert à la fin à trois milles au nord de la réserve, dans une forêt de bouleaux qu'est la terre des Robert à c'te heure, à moitié gelé dans un creux de roche grand à peu près comme sa cabane. Ils l'ont porté chez le père Latour, lui ont donné de la boisson chaude et l'on mis dans un lit. Du moment qu'il s'est réveillé, sa face est venue rouge comme une flamme ; il lui a pris une fièvre qu'il fallait deux hommes pour le tenir. Pendant trois semaines, monsieur, il s'est débattu contre la fièvre ; a fallu avoir le docteur, et sans la petite Alma qu'en prenait bon soin nuit et jour, c'est sûr qu'il ne s'en serait jamais réchappé. C'est comme ça qu'on a su, par bouts, tout ce qui lui était arrivé, parce que la nuit, voyez-vous, il parlait tout seul.

Comme de raison, il a marié Alma Latour ; mais je vous répons qu'après ça elle n'a pas eu à le tourmenter pour lui faire remplir ses devoirs. Ç'a jamais été un homme avenant, par exemple, ni trop pressé de payer ses comptes ; mais pour

de la religion, il en avait. La nuit de Noël, surtout, on ne l'aurait pas retenu chez lui avec un attelage à quatre. Une fois que le curé d'ici était malade, ils sont partis, lui et sa femme, à cinq heures du soir, et se sont rendus jusqu'à Sainte-Adèle pour entendre la messe de minuit. Mais je n'en dis pas plus long sur ce pauvre Florent : y en a icite qui l'ont connu.

La comète

– Vous êtes le gérant de l'agence des Noëls Faciles ? s'enquit le banquier Van Dighen, lisant la carte que lui tendait un individu bien rasé, replet et suave.

– C'est cela même, monsieur. Nous voulons rajeunir cette bonne vieille coutume, l'harmoniser avec notre âge de méthodes progressives. Nous traitons à forfait pour des Noëls à domicile, réglés et arrangés par nous, qui évitent aux familles tous les tracas inhérents à ces fêtes. Nous fournissons l'arbre de Noël, nous l'installons, nous le décorons ; nous le parons d'un choix de joujoux ; notre représentant mime Santa Claus pour les petits, leur distribue les jolies étrennes. Tout cela conduit avec tact et dans une atmosphère intime. Au bout de la semaine, nous ramassons arbre et clinquants, balayons les brindilles sans laisser une poussière, et rendons votre appartement à sa propreté reluisante. La

famille a joui de tout sans avoir à lever un doigt.

– Votre idée est curieuse, dit le banquier, mais au fond qu'est-ce qu'on y gagne bien ?

– Oh ! monsieur, songez donc à l'ennui des achats, des préparatifs ! Ces bazars étouffants, crevant de cohue, qu'il faut assiéger pour le moindre bibelot ! L'embarras de choisir sans être sûr que les mioches seront contents ! Il faut s'y prendre un mois d'avance, et vous savez qu'on en reste ahuri. Puis la corvée de monter cet arbre, de le couvrir de bulbes, de pendants, de banderoles ; toute la soirée y passe, et quand minuit arrive, papa et maman n'en peuvent plus ; mais il faut encore s'agiter, se rendre intéressant, jouer le Père Noël. Sans compter, reprit-il comme en confidence, que les jeunes d'aujourd'hui sont finauds, qu'ils vous reconnaissent à la voix, à la démarche ; mais un Santa Claus étranger, ça les démonte complètement.

Le gérant des Noëls Faciles était bien tombé. M. Van Dighen abhorrait le magasinage, la course aux cadeaux, et surtout l'habillage de l'arbre de Noël. C'était un homme d'affaires qui

aimait sa famille, mais le lui témoignait surtout en lui gagnant beaucoup d'argent. Il était peu démonstratif, redoutait les dérangements, et préférait son fauteuil et son cigare à toutes les aménités sociales.

– Il y a du bon dans votre plan, reprit-il, je suis tenté de l'essayer. Quels renseignements vous faut-il ?

– Simplement combien d'âmes dans votre famille, et le genre de cadeaux que vous souhaitez.

– Eh bien ! j'ai ma femme, ma belle-mère, une fille de dix-sept ans et un petit garçon de six. Je puis me charger des adultes, ou ma femme y verra ; mais choisissez pour le mioche quelques beaux joujoux. Entre autres, il veut un pistolet, un automatique : trouvez-lui quelque chose qui ait l'air bien féroce. Et, tenez, pour la fille aussi, quelque bibelot de surcroît, une jolie broche peut-être : ce sera une surprise pour tout. Quant au reste, faites à votre idée. Et que le tout ne dépasse pas cent cinquante dollars.

– C'est entendu, monsieur, comptez sur nous

absolument.

En effet, le 24 décembre, vers deux heures de l'après-midi, un camion chargé s'arrêtait, avenue des Pins, devant la somptueuse demeure du banquier Van Dighen. On en voyait surgir un sapin verdoyant flanqué de paquet et de boîtes. Un grand jeune homme, bien fait, en paletot gris-bleu, en descendit et pressa le bouton de la sonnette.

La bonne se trouvait à cette heure en commissions de par la ville : Mlle Van Dighen elle-même vint ouvrir. Un regard lui montra le but de cette visite.

– Envoyé des Noël's Faciles ? dit-elle.

– C'est bien ça, mademoiselle. Puis-je entrer pour l'installation ?

– Bien sûr : vous étiez attendu.

Elle lui fit monter l'escalier feutré de moelleux tapis, l'introduisit dans le grand salon aux dalles de marbre et aux panneaux sculptés.

– Tout le monde est sorti, dit-elle, mais je suis au courant. Vous venez nous livrer un Noël sur

commande, complet et garanti, avec un paquet de surprises. Ça va être pour le moins curieux. Eh bien, voici l'endroit. Vous placerez l'arbre, je suppose, juste en face de cette cheminée. Et si ça ne vous fait rien, je reste à vous regarder faire. Ça m'intéresse de voir comment vous arrangerez tout ça.

Le jeune homme eut un sourire froid qui ressemblait à une grimace.

– J'aimerais mieux, dit-il, travailler seul ; mais pourtant, si vous y tenez...

– Ah ! c'est tout le cas, reprit-elle, que vous faites de ma compagnie ? Vous n'êtes pas très gentil, dites donc. Mais enfin vous me permettez.

Elle s'était déjà installée dans un des grands fauteuils et allumait une cigarette. Car Hélène Van Dighen était une personne très moderne, très naturelle d'allures, et qui toujours, en tout, agissait comme il lui plaisait. Radieuse d'ailleurs de fraîcheur et de vive jeunesse, dans un négligé ondoyant d'où saillaient ses bras roses et sa tête blonde et mutine.

– Je descends chercher le sapin, dit l'employé des Noël's Faciles.

Il remonta bientôt, portant la verte pyramide, dont l'odeur balsamique emplit aussitôt toute la salle. C'était, certes, un arbre de choix, étageant en cercles parfaits ses rangées de ramures hérissées d'aiguilles miroitantes. Dressé devant la cheminée, son faîte toucha l'or du plafond. Puis les divers colis s'étalèrent à leur tour sur le parquet ; les uns emplis de lampes multicolores, d'autres bondés de boules de toutes dimensions, de pendants de toutes formes, d'autres encore contenant les poupées minuscules, le fil d'argent et les paillettes de neige. Le jeune homme commença à disperser le tout dans la dentelle des branches, et la verroterie lança par le salon, à la demi-lumière, des éclairs vifs, des pointes métalliques, des flammèches bleues, vertes et rouges. Son travail cependant marquait quelque embarras, une lenteur hésitante, une absence de technique que remarqua bientôt Hélène.

– Combien d'arbres, s'enquit-elle, avez-vous décoré comme ça ?

– Oh ! pas beaucoup, dit-il, ce n'est pas mon réel métier.

– Eh bien, cela se voit. On ne met pas ainsi les boules de même couleur tout à côté les unes des autres : on alterne, on varie. Tenez, laissez-moi vous aider.

Elle déposa sa cigarette et, s'approchant de l'arbre, se mit sans gêne à transposer les boules, à les grouper dans une harmonie de couleurs. Ce fut elle qui dès lors dirigea le travail, et le décorateur novice n'eut plus qu'à observer ses ordres, lui passant les objets qu'elle disposait à son caprice. Il se tenait sur la réserve, peu empressé et peu loquace.

– C'est vous qui allez faire Santa Claus ? demanda-t-elle.

– Oh non, ce soir, je ne serai pas ici du tout.

– C'est dommage, je paierais pour vous voir avec cette grande barbe. À propos, il paraît qu'il y a une surprise pour moi ?

Il lui jeta un regard oblique.

– Cela se pourrait bien, dit-il.

– Qu'est-ce que c'est ? dites-le moi. Je connais mes autres étrennes. C'étaient de grands secrets, mais on n'a pas des yeux et des oreilles pour rien. Papa me donne un collier de perles, maman une montre-bracelet et grand-mère une toilette d'argent. Voyons, quel est votre cadeau ?

– Ça, mam'zelle, je ne peux pas vous le dire, c'est tout à fait contre mes ordres ; mais vous serez surprise, c'est sûr.

– Vous croyez ? rien ne me surprend. Ces colifichets, vous savez. Je vais vous dire ce qui me surprendrait, ce qui vaudrait la peine. C'est si Santa Claus, par exemple, m'apportait un charmant jeune homme qui se jetterait à mes pieds, qui me dirait que je suis belle, qu'il m'aime à la folie ; vous savez, comme au cinéma. Ça, ce serait une vraie étrenne. Mais les parents ne pensent pas à ces choses. Croiriez-vous qu'à mon âge je n'ai pas eu un amoureux ? Il faut que j'attende, paraît-il, que j'aie fait mon début. Mais moi, je serais prête à débiter tout de suite. Rapportez cela, tenez, aux Noëls Faciles.

L'employé, pour le coup, se dérida et se mit à

rire.

– C’est pas bien dans notre ligne, dit-il, mais si on avait su, on aurait pu arranger ça. Et j’aurais demandé à accompagner Santa Claus.

– Vous feriez aussi bien qu’un autre, reprit-elle, le toisant. Vous n’êtes pas mal de mine, vos yeux me plaisent assez. Seulement, vous n’êtes pas expansif.

En ce disant, elle s’éloignait à reculons, voulant juger de l’effet d’ensemble de l’arbre miroitant, dont la parure semblait complète. Mais soudain, frappée d’un oubli :

– Où est l’étoile ? dit-elle.

– L’étoile ? quelle étoile ? fit-il avec surprise.

– L’étoile des Mages, pardi : un arbre de Noël a toujours son étoile.

Ma foi, je n’ai pas vu d’étoile dans notre assortiment. Elle est peut-être au fond d’une boîte.

Ils la cherchèrent ensemble, remuant les papiers et la sciure.

– Pas d'étoile ! dit-elle consternée. Ça ne peut pas aller comme ça. Une étoile, voyez-vous, c'est la vie de l'arbre ; c'est le signe que le Christ est né, et la bonne chance, et tout. Il en faut une absolument.

– Je voudrais vous contenter, mam'zelle, mais vous voyez qu'il n'y en a pas. Ce que je pourrais faire serait de m'en procurer une. Je connais le magasin où l'on vend des étoiles.

– Faites donc ça pour moi, mon ami. Et prenez-en une grande, une belle. Revenez vite : je serai ici.

Le jeune homme obéit, haussant les épaules, monta dans sa machine et, dix minutes après, reparaisait avec une boîte qu'il ouvrit avec précaution. Mais ce qu'elle contenait, ce n'était pas une simple étoile. L'astre pentagonal, argenté, était imposant et superbe ; mais il portait en plus une queue de rayons épandus qui flamboyait, pareille à une rivière de diamants.

– Ce n'est pas une étoile, s'exclama la jeune fille, battant des mains, c'est une comète ! Mais ça n'en vaut que mieux. Une comète, voyez-vous,

ça présage des mystères, des choses merveilleuses. Mettons-la tout en haut de l'arbre, ce sera le bouquet.

Au faîte du sapin festival l'astre mystique se posa, ruisselant de feux, illuminant la salle d'une lueur lactée, irréelle.

– Mon ouvrage est fini, dit le jeune homme, et je m'en retourne. À onze heures et demie le Père Noël se présentera, apportant les cadeaux, y compris la surprise pour vous. Placez, de votre côté, sur la cheminée, toutes les autres étrennes, pour être distribuées ensemble. Recommandez à la famille de mettre le petiot au lit et de ne pas l'éveiller avant le signal.

– C'est bien, monsieur Mystère ; je vous en veux d'être si discret, mais je vous souhaite tout de même un Noël excellent, heureux.

Elle lui tendit la main, sans remarquer l'éclair singulier, un peu triste, qui traversa, en la serrant, les yeux de l'artiste apprenti.

La famille Van Dighen était, vers les onze heures, assemblée dans le grand salon que dominait l'arbre enrubanné. La femme du banquier, belle personne d'allure distinguée, et sans un cheveu gris, lisait assise dans un fauteuil. L'aïeule, sur un divan, causait avec la vive Hélène. Le banquier, impassible, fumait son cigare, en songeant vaguement au travail de l'année finie.

À onze heures et demie précises, un bruit de grelots résonna. Hélène, courant à la fenêtre, annonça gravement :

– Voici le Père Noël !

C'était lui. Il entra, merveilleux dans son froc d'hermine bordé de velours rouge, constellé de paillettes, sa longue barbe neigeuse retombant jusqu'à sa ceinture. Un assistant l'accompagnait, en costume d'Esquimau : masque au nez écrasé, veste de peau de renne, hautes guêtres à courroies. Des paquets de formes diverses s'étagaient sur ses bras tendus.

Il y eut un instant de silence amusé. Puis, ayant salué, le Père Noël prit la parole.

– Le grand Esprit des régions du Nord, dit-il, m’envoie comme il l’avait promis, ha ! ha ! Bonne fête à ces messieurs et dames. Je vois que l’arbre est tout dressé : venons-en aux derniers arrangements. J’aperçois ici les cadeaux déjà reçus par la famille et ceux qu’elle va échanger ce soir. Je les étalerai d’abord sur cette cheminée. Ensuite je débayerai les surprises que j’apporte moi-même. Nous suspendrons le tout à l’arbre ; et alors seulement nous éveillerons le petit.

Ce disant, il marcha vers la cheminée, et défilant un coffret qu’il prit au hasard, il l’ouvrit en lisant l’inscription qu’il portait :

– Voici, dit-il, un peigne avec cinq diamants que j’offrirai bientôt à Madame Van Dighen de la part de son cher mari. Voici, continua-t-il, ouvrant un autre écrin, une épingle en platine que recevra M. Van Dighen de sa dévouée belle-mère. Voici un collier de vraies perles, cadeau de son papa, qui fera plaisir à Mlle Hélène. Pour Mademoiselle aussi, cette montre-bracelet ornée

de rubis, avec les souhaits de sa mère.

Tour à tour il tira de leur enveloppe tous les présents, ceux de la famille et ceux, plus nombreux encore, reçus de parents et d'amis. Chaque bijou, chaque bibelot, suspendu au bout de ses doigts, miroitait un instant aux feux des candélabres, était ensuite rangé soigneusement à côté des autres.

L'assemblée regardait, intéressée à ce déballage, curieuse de ce qui allait suivre ; mais la moqueuse Hélène pouffait :

– Ce qu'il est rigolo ! murmurait-elle à sa grand-mère ; il fait l'article comme un encanteur.

– Maintenant, dit le Père Noël, c'est le moment de nos surprises. Passe-moi, Koyakuk, une de ces boîtes à nous.

Il sortit d'un carton que l'Esquimau lui présenta un sac de toile qui semblait vide et qu'il secoua en le dépliant.

– Ce sac, dit-il, peut vous mystifier, mais l'usage vous en sera clair bientôt. L'autre boîte, Koyakuk.

À peine eut-il levé le couvercle de celle-ci qu'une surprise des plus étonnantes fit bondir en sursaut la famille Van Dighen.

Deux revolvers polis, luisant de lueurs fauves aux jets des bulbes festives, jaillissaient de cette boîte, étaient braqués sur eux aux mains des deux agents de la firme des Noël's Faciles. Et une voix, non plus caressante, mais autoritaire et brutale leur jetait l'ordre : « Haut les pattes ! Allons, ouste, et plus vite que ça ! »

La stupéfaction fut telle tout d'abord que personne ne bougea. Tous restaient ahuris, impuissants à comprendre, paralysés sur place. Mais la voix surgit de nouveau :

– Haut les pattes, que je vous dis ! Et c'est la dernière fois.

En même temps le bonhomme Noël bondissait, menaçant, devant le banquier et sa femme, tandis que Koyakuk couvrait de son arme la grand-mère et la jeune Hélène.

Ils obéirent alors, le banquier lentement, conservant son sang-froid, la vieille dame et sa

fille avec la hâte de la terreur. Seule, Hélène Van Dighen ne bougea pas. Et devant le canon brandi, lui touchant presque la figure :

– Je ne veux pas, dit-elle ; je lève les bras quand ça me plaît.

Les deux apaches se regardèrent, hésitèrent un instant devant cette audace imprévue. Mais enfin le premier reprit :

– Je m'en fiche, la petite, on te passe le caprice ; mais gare si tu remues ! Allons, Lantier, fais bonne garde.

Et, laissant au compère la surveillance des lieux, le très digne Père Noël se mit à faire glisser dans le sac de toile tous les cadeaux étalés sur la cheminée. Le collier de vraies perles, le peigne à diamants, la montre-bracelet, la toilette, la jarretière ornée d'agates, l'épingle cerclée de rubis, l'éventail, les gants de Suède, les couteaux de vermeil, le porte-cigare d'or, le camée florentin, la cassolette indoue, jusqu'aux cravates et jusqu'aux boutons de manchettes, tout y passa sans exception.

La famille Van Dighen assistait, impuissante, à cette scène inouïe. Cependant son âme outragée s'éveillait peu à peu. La vue de ces bandits sous ces masques de fête, profanant cette soirée vouée à la paix, à la joie, suscitait une protestation intime. En face de ces rameaux baignés d'effluves mystiques, ce brigandage prenait l'horreur d'un sacrilège. Ces revolvers portaient comme un défi diabolique à tous les souvenirs, à tous les symboles révévés, niaient le Christ, la Vierge, la foi de tout un monde. La honte d'une telle impiété soulevait ces gens à l'égal de la perte de leurs cadeaux. Ce fut bien pis quand Santa Claus, enfournant la dernière étrenne, prononça d'un ton de sarcasme, dans un rire insultant qui secoua sa barbe blanche :

– Faut bien qu'chacun ait son petit Noël ! À présent, reprit-il, amenez les breloques et le comptant que vous portez sur vous.

Il marcha droit vers le banquier, qui tira de ses doigts des bagues, et de ses poches un chronomètre et un rouleau de billets de banque.

– Voici, dit-il très froidement : vous êtes une

dégoûtante canaille.

– Eh ! pas de ça, mon vieux, fit l'apache menaçant. Mais l'injure l'avait pris à l'improviste et cinglé comme un coup de fouet.

Madame Van Dighen à son tour ôta de son cou des colliers, de ses poignets des bracelets de prix.

– De quel droit, dit-elle indignée, osez-vous faire pareil scandale, gâter le Noël de mes enfants ? Il n'y a pas assez d'autres jours pour exercer votre sale métier ? Si vous croyez que ce beau coup vous portera bonheur ! Dévaliseurs de l'arbre de Noël : quelle honte !

Et elle lui jetait en parlant les bijoux et les pierres précieuses, qu'il attrapait sans répliquer, vaguement confus.

Après quoi il reprit son automatique, tandis que l'Esquimau recueillait le tribut de la vieille grand-mère. Mais elle aussi protestait ferme :

– Si votre mère vous voyait ! se récriait-elle. Il faut être pis qu'un réprouvé pour agir comme vous faites. De mon temps vos pareils se balançaient au bout d'une corde.

Le sapin de Noël dominait toute cette scène en un contraste absurde et grotesque, souriant à cette violence, lui prêtant sa gaieté, mettant dans ces yeux indignés des reflets colorés, comiques.

L'Esquimau se tourna enfin vers Hélène Van Dighen, tendant la main d'un signe impératif. Mais elle, pour toute réponse, avant même qu'il pût s'y attendre, s'était lancée sur lui et lui avait, d'un tour de main, arraché son masque. Et alors apparurent les traits d'une figure connue, celle du décorateur de l'arbre, de son aide de l'après-midi.

– Ah ! c'est toi ? fit-elle, méprisante. Je m'en doutais. Bel artiste, vraiment ! Et c'est ça la surprise que tu me réservais ? Moi qui t'imaginais gentil ! Voleur, Esquimau, va !

Et, rapide comme l'éclair, elle lui plantait sur la figure deux gifles solides et sonores.

Le Père Noël avait bondi. « Je tire ! » rugit-il. Mais, sur un geste du jeune homme, il resta seulement le doigt sur la gâchette, l'arme pointée vers la jeune fille.

Il y eut un silence tragique. Les bandits, c'était

clair, étaient désespérés par la résistance unanime de ces êtres, même impuissants. Ils ne s'étaient pas attendus à cette réprobation morale. Leurs victimes, d'ordinaire, n'aimaient pas à se faire dévaliser, mais n'y mettaient pas de leçons. L'indignation qui les accueillait ici leur semblait anormale et exorbitante ; ils hésitaient à la braver, à payer d'audace.

Pourtant l'impasse restait périlleuse. Le revolver tendu menaçait toujours. Mais à ce moment même la porte du salon s'ouvrit sur une apparition fantasque.

Le marmot, le petit Henri, l'héritier Van Dighen s'y encadrait.

Éveillé par l'éclat des voix, descendu à tâtons de la nursery, il était là, tout blanc dans sa chemise de nuit, pieds nus, tête ébouriffée, mal conscient encore, ébloui du flot des lumières et se frottant les yeux.

Puis bientôt il distingua l'arbre ; il vit la famille assemblée ; il vit le Père Noël en son costume connu, et, dans sa main, ce précieux joujou, ce bel automatique qu'il avait souhaité si

fort ! Et d'instinct il courut à lui avec un cri de joie, le saisit aux genoux, enlaçant sa robe argentée :

– Père Noël ! Père Noël ! donne-le, donne-le-moi vite !

Le silence pesa, si possible, encore plus écrasant. Chez les deux compères stupéfaits c'était l'embarras, la colère ; chez les autres, pitié et terreur.

Mais, sans rien remarquer, le petit répétait :

- Donne vite ! Je savais bien que tu l'apporterais.

Et il tirait le Père Noël par les pans de l'hermine, se cramponnait aux franges de sa ceinture.

L'attente devenait intenable. Le bandit sentait tous les yeux rivés sur lui, conscients de sa gêne, épiant ce qu'il allait faire. Ceux d'Hélène, par éclairs, se détournaient vers Koyakuk démasqué et piteux, le foudroyaient de leur dédain.

Le banquier seul recouvrait son calme, et nul ne remarquait, dans la confusion ambiante, qu'il

tirait doucement un carnet de sa poche, y écrivait deux mots, et glissait le feuillet par la fente d'une fenêtre toute proche et légèrement soulevée.

Mais le mioche reprit, subitement distrait :

– Et le bel arbre ! Toutes ces boules et toutes ces images ! C'est toi aussi qui les a apportées ? Et en haut, qu'est-ce qu'on appelle ça ?

Machinalement l'apache leva les yeux et, pour la première fois, il aperçut sur l'arbre l'astre étrange qui le dominait. Cela lui donna un sursaut. D'où venait cette comète dont il ne savait rien ? Comment était-elle là, projetant ces rayons d'une blancheur crue, presque sinistre ? Elle semblait le fixer, le montrer du doigt, tourner vers lui le tremblement de ses feux. Était-elle descendue pour lui de quelque monde occulte ? Comète, signe de malheur, qu'est-ce qu'elle lui voulait ? Oeil blafard qui le surveillait, qui le dénonçait comme les autres ; était-ce le regard de quelque puissance irritée ? Ce mystère l'intriguait, l'inquiétait et, comblant la tension qui déjà possédait ses nerfs, achevait de lui enlever toute énergie, toute assurance.

Enfin il n'y tint plus. Il abaissa le bras qui pointait l'arme dangereuse et se mit à retirer de celle-ci, une à une, toutes les cartouches. Puis il la tendit au gamin toujours suspendu à ses guêtres :

– Eh bien ! oui, petiot ; le voilà, ce joli fusil ! Tu vois que Santa Claus ne t'a pas oublié.

En même temps un rire bon enfant sortait des flocons de sa barbe.

– L'Agence des Noël's Faciles, dit-il en se frottant les mains, aime à donner à ses clients des surprises, de réelles surprises. Avec nous, pas de ces Noël's sans incidents, sans caractère. C'est pour moi un plaisir de voir avec quel goût vous avez suivi nos efforts. Maintenant complétons la fête par une dernière chose merveilleuse.

Il s'empara du sac de toile gisant à ses pieds et, en tirant au hasard un magot chinois :

– Avez-vous cru, dit-il, que nous voulions vous déposséder d'une si remarquable sculpture ?

En même temps il posait l'objet sur le manteau de la cheminée. Et tour à tour sortirent

du sac le collier de vraies perles, le peigne à diamants, la montre-bracelet, la toilette, la jarretière ornée d'agates, l'épingle cerclée de rubis, l'éventail, les gants de Suède, les couteaux de vermeil, le porte-cigare d'or, le camée florentin, la cassolette indoue, jusqu'aux cravates et jusqu'aux boutons de manchettes. Tous les cadeaux sans exception s'étalèrent sur la cheminée ; et l'arbre de Noël, lançant des feux de toutes ses branches, les fit rutiler de nouveau de reflets mobiles et rieurs.

Vraiment cela redevenait une fête de famille. Les nerfs se détendaient. Un délicieux soulagement relâchait les cœurs. Le Père Noël, debout près des étrennes resplendissantes, reprenait ses traits vénérables, était réinstallé dans son rôle bienfaisant. On lui pardonnait presque le grave oubli où il était tombé. Si bien qu'Hélène, retrouvant sa nature taquine et s'adressant au faux Esquimau avec la moitié d'un sourire :

– Laissez-moi voir, commanda-t-elle, ce bijou d'arme que vous avez. C'est bien le moins que je

tâte ma surprise.

Il hésita pour une seconde, puis, comme piqué au jeu, lui présenta l'automatique, qu'elle se mit à examiner curieusement, à retourner entre ses doigts.

Le petit Henri, lui, gambadait autour du sapin, cueillant au branchage des nougats et des prunes confites.

M. Van Dighen seul gardait une attitude rigide, surveillait la croisée, semblait attendre quelque chose.

Et en effet, à ce moment, un coup de sonnette résonna et fit se dresser toutes les têtes ; de vagues bruits de pas montaient en même temps de la rue.

– Qu'est-ce que c'est ? dit le Père Noël avec une touche d'inquiétude.

– Du monde pour nous, dit le banquier, je vais aller ouvrir.

Mais déjà d'autres roulements se suivaient pressants, répétés. Puis un coup de sifflet, au timbre bien connu, vibra par dessus le vacarme.

– Sacrebleu ! pour ça non, fût l'apache effaré. Lantier, c'est la police ! Le premier qui bouge dans cette salle !...

Les compères s'étaient élancés vers la seule issue du salon et, le dos tourné à la porte, ils la barraient résolument.

Et alors ils eurent une seconde et vilaine surprise. Car Hélène, revolver au poing, se dressait devant eux et prononçait d'une voix stridente :

– Ah ! on n'ouvrira pas ? Eh bien, vous allez vite répondre à cette sonnette, introduire ces gens-là vous-mêmes. Allons, ouste, haut les pattes, et plus vite que ça !

Et comme ils tardaient un instant :

– Je tire, vous savez, cria-t-elle, et ce n'est pas pour rire !

Ils prirent peur et levèrent les bras.

– Lantier, dit-elle, ouvrez cette porte ; et vous deux, marchez devant moi.

La porte s'ouvrit et les deux hommes s'y engagèrent à reculons, la jeune fille les tenant à

trois pas de distance, suivie de près par le banquier, très inquiet de cette audace, craignant quand même d'intervenir et de gâter tout.

Mais à peine en eut-elle dépassé le seuil qu'elle referma vivement cette porte et en tourna la clef, coupant le passage à son père. Puis, changeant de ton tout à coup :

– Par ici, dit-elle aux bandits, leur montrant du doigt un couloir ; au bout, l'escalier de service ! Sauvez-vous vite, filez, disparaissez, bonsoir ! – Je fais ça surtout pour toi, monsieur Lantier, ajouta-t-elle : je ne te vois pas bien derrière les barreaux.

Eux, ils couraient déjà, semant leurs défroques sur leur route, et entendirent à peine le dernier trait qu'elle leur lançait :

– Vous pouvez me remercier de vous rendre le Noël facile !

* * *

Une heure plus tard, dans une chambre isolée

au grenier d'une pension minable, deux hommes échangeaient des réflexions tristes, assis sur une vieille malle, l'air déjeté, anéanti.

– Sacré sort ! disait le « gérant », mieux connu dans le monde sous le nom de Bibi-l'Anguille, quel plâtras, quel gâchis ! Avoir raté une chance pareille ! Tu me connais, je conspue le sentiment : qu'est-ce qui m'a pris, je te le demande, de laisser filer ces bijoux ? Car, il n'y a pas à dire, nous les tenions, ils étaient dans le sac ; et je m'en vais bêtement les leur remettre sous le nez ! Bien oui, y avait ces femmes qui faisaient leur potin, qui piaillaient comme si on leur cassait les os ; en as-tu jamais vu d'aussi ergoteuses ? Et le gosse qui se pendait, qui voulait le fusil, qui m'étouffait les jambes ! Tout ça m'a énervé. Mais sais-tu ce qui m'a perdu, ce qui m'a coulé complètement ? Eh bien, c'est cette comète. Nom de nom, qui est-ce qui avait fichu cette comète en haut du sapin ? Les bras me sont tombés de la voir tout à coup me reluquant, l'air pas commode ! L'idée m'est venue : c'est le bon Dieu qui me la pointe dans la figure ; – et pas moyen de secouer ça ! Faut-il être idiot, voyons !

Mais après tout, comment cet astre s'était-il fourré dans notre arbre ? Je n'y comprends encore rien.

– Moi, dit Lantier pensif, y avait deux autres étoiles qui m'intimidaient encore plus : c'étaient les yeux de la petite Van Dighen.

Le Noël de Caroline

Caroline Gingue était la fille d'un habitant à l'aise de la côte du Petit Brûlé. Sa maison était la cinquième après celle du père Saint-Paul Peloché, qui fait le coin de la montée. Elle avait un pignon pointu surmontant une lourde maçonnerie, où les fenêtres perçaient comme des meurtrières. Elle était précédée d'une clôture en pierres brutes, produit de l'érochage de la ferme, et d'un parterre où, en été, poussaient des dahlias et des lis jaunes, mêlés à beaucoup d'herbe-saint-Jean. Et comme il restait des cailloux à revendre, on en avait encore entassé autour du poulailler et du puits à brimbale ; on les avait rangés en bordures blanchies à la chaux le long du chemin de la grange.

Caroline avait vingt-quatre ans. Elle était née dans cette maison et ne l'avait jamais quittée. C'était une créature bien faite et capable à l'ouvrage. Elle pouvait, aussi bien qu'un homme,

fardocher, piquer les patates, fauciller le blé-d'inde et fouler un voyage de foin. Elle s'entendait à l'élevage des veaux, les soignant depuis leur naissance et, une fois ôtés à la mère, mélangeant la moulée qu'elle leur faisait ensuite avaler en boulettes. Un de ses veaux avait eu le ruban à l'exposition agricole. De plus, elle tenait tous les comptes, étant la seule qui eût de l'instruction dans la famille.

Avec cela, plaisante à voir, toujours prête à rire et, sans être effrontée, à donner la riposte à l'attaque des garçons. Comme de juste, les cavaliers ne lui manquaient pas. Ils étaient trois ou quatre qui tournaient autour d'elle et cherchaient à se faire valoir. Elle avait avec tous le cœur sur la main ; mais, dame, il n'en sortait pas, de cette main : elle avait une façon de le retirer vite si quelqu'un s'avanceit pour le saisir.

Elle disait : « Je suis bien comme ça. Je suis accoutumée ici ; j'ai mon père et ma mère qui m'aiment et ne me maganent pas. J'ai mon ouvrage, je connais toutes mes poules et toutes mes bêtes à cornes, tous mes pommiers et tous

mes carrés de citrouilles. Je tourne et je vire comme je veux : pourquoi m'en irais-je servir un homme ? »

François Bénard surtout la courtisait assidûment. C'était un gars de huit ans plus âgé qu'elle, entré déjà dans la seconde jeunesse. Il cultivait une terre à lui qu'il avait eue par héritage, et ses entreprises prospéraient. Un garçon travailleur, honnête et de bon accord : un excellent parti que bien d'autres filles reluquaient. Très montrable, du reste, avec sa haute stature, sa carrure robuste, et la barbe onduleuse qui lui encadrait le visage. Il la portait, cette barbe, telle que l'avait portée son défunt père Firmin Bénard : libre et touffue, découvrant juste les yeux, le nez et les pommettes, rayonnant à droite et à gauche en « crocs » spatuleux, contournant la mâchoire, enserrant le menton, la lèvre, et s'épanouissant par le bas en deux demi-lunes symétriques. Cette barbe était d'un châtain clair, soyeuse et proprement peignée. Seules quelques petites folles en riaient, la trouvant démodée ; tout le monde admettait que François, sans être absolument beau, avait l'air digne et

respectable.

François aimait Caroline Gingue à n'en pas dormir les nuits. Depuis deux ans au moins il lui consacrait ses dimanches et le plus de veillées qu'il pouvait. Il pensait à elle sans relâche et ne trouvait son plaisir qu'à côté d'elle. À force de se trouver ensemble, ils étaient devenus comme des camarades et se traitaient de frère à sœur. La présence de François semblait à la fille aussi naturelle que celle d'un meuble familial. Quand elle entendait sa voiture franchir la barrière, elle disait : « C'est François », sans plus de surprise que de voir coucher le soleil. Quand il entrait, elle lui souriait tout en poursuivant sa besogne, et leurs paroles semblaient la suite d'un entretien récemment interrompu. Elle l'employait sans gêne à toutes sortes de menus services. Elle disait :

– Tiens, si tu me sasses ma farine, je te donnerai une galette toute chaude. Tiens, si tu me barattes mon beurre, j'irai avec toi ce soir à la danse chez les Gendron.

Mais tout cela ne contentait pas François. Il

voulait Caroline pour sa femme. Les fois qu'il l'avait demandée en mariage ne se comptaient plus. Il l'avait tourmentée à toute heure du jour et du soir, à la maison, dans la cour et dans la tasserie, dans le mil, le trèfle et l'avoine, à pied, en charrette et en carriole. En fait, il ne se passait pas de visite qu'il ne lui soufflât :

– Quand est-ce qu'on publie, Caroline ?

Mais elle répondait toujours en riant :

– Dimanche de la semaine passée. Pourquoi se marier ? Est-on pas bons amis comme ça ?

– Certes, mais pas assez à mon goût. Je te voudrais toujours avec moi. T'aurais tout ce que j'ai, tu serais maîtresse. Tu sais que j'ai personne pour me donner un coup de main ; tu m'aiderais, et moi, je ferais tout à ton désir.

– Oui, c'est ça, que je t'aide ; mais j'en ai d'autres à aider ici. Non, non, pense pas à moi pour le mariage.

Puis, le voyant tout déconfit, elle le plaignait un peu et ajoutait, pour le faire sourire :

– Fais pas c'te mine longue, allons. J't'aime

mieux que tous les autres, mais j'ai pas dans l'idée de changer. Tiens, va donc jusqu'au trécarré me chercher mon mantelet que j'ai laissé là à midi.

L'été s'était passé dans ces espoirs toujours déçus. On était en novembre, et déjà le sol se crispait sous la menace de l'hiver. Le chaume prenait des teintes de rouille dans les champs où personne ne passait plus. Le parterre des Gingue disparaissait sous les feuilles mortes, et les derniers dahlias pendaient aux tiges comme des loques froissées.

Un soir, François étant entré pour sa visite habituelle, Caroline dit, au cours de la veillée :

– François, faut que tu me donnes trente sous. Monsieur le curé m'a passé une liste pour la crèche.

– La crèche ? s'enquit François, que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'à Noël on va étrenner une crèche neuve pour remplacer celle d'à c't'heure qui perd ses morceaux : une trois fois plus grande

et plus belle que c'qu'on a jamais vu. Toutes les filles de Sainte-Anne sont zélatrices.

– Ben, ma belle, de grand cœur : v'là une piastre pour ta crèche. C'est pas trop tôt qu'on la démanche, la vieille bâtisse. Mais je te demande une faveur : c'est qu'ça soit moi qui t'mène à la messe de minuit.

Caroline hésita un peu, puis reprit :

– Tu sais, Fanfan Poupart et le p'tit Luc à Bénoni m'ont déjà invitée ; mais j'peux pas dire que j'ai promis. Entendu, j'irai avec toi.

François plaça le billet vert dans la main de la fille comme il eût fait les arrhes d'un contrat. Puis, toujours à son idée fixe :

– Dis donc, ajouta-t-il, câlin, si on allait, après la messe, faire une visite au presbytère ?

– Ça, on n'en parle pas, François, soit dit sans t'faire de peine. Tiens, va donc voir derrière la grange : j'entends la petite génisse qui cornaille dans le tombereau.

Maintenant l'hiver s'abattait sur toute la campagne. Des neiges hâtives avaient brûlé les

dernières végétations, et forcé hommes et bêtes à se calfeutrer à l'abri. Dans les veillées plus longues les jaseries s'éternisaient, tandis que les poêles dévoraient les bûches et dégageaient l'odeur friande des beignes et des tourtières. On prévoyait cette année un Noël blanc, escorté du crissement des lisses et de la chanson des grelots.

Pour l'honneur attendu, François avait muni sa carriole de robes neuves au poil ruisselant, bordées de rondelles vertes et rouges. Il s'était acquis pour lui-même un casque en chien de mer, dont la fourrure, prolongeant celle de sa barbe, donnait l'idée d'une expédition arctique. Il était bien triste, pourtant, des refus persistants de son amie : il désespérait presque et, comme dernière ressource, il allumait chaque soir un cierge devant l'image de saint Joseph. L'ennui de cet hiver à passer dans la solitude étreignait d'avance le jeune homme et lui mettait un frisson au cœur.

Ce fut, malgré tout, avec orgueil que, le soir du vingt-quatre décembre, il arrêta son flamboyant attelage devant la porte du père Gingue. Sa bien-aimée, emmitouflée de laines qui

laissaient à peine saillir son joli museau, les épaules enserrées d'un châle en tricot, les pieds protégés de chaussons par-dessus les bottines, lui parut plus belle et plus captivante que jamais. Durant tout le trajet son âme fut prête à déborder ; il fut dix fois sur le point de tenter l'inutile requête ; mais la crainte de déplaire le retint. On parla de la crèche. Ils l'avaient déballée la veille ; la mère Lefebvre l'avait vue, et c'était une beauté : il n'existait rien de pareil à sa connaissance. Elle était même plus belle que la crèche des pères franciscains qu'on admirait tant à la ville.

Sur le fond sombre de la nuit, l'église toute illuminée et toute vibrante du son des cloches se détachait de loin comme un château de féerie. Par les routes des côtes et des rangs, de longues files de voitures s'acheminaient, vivantes de cliquetis et de rires. À la porte, les groupes arrivés amorçaient leurs pipes en attendant l'heure du tinton. François amarra son cheval à l'un des poteaux, salua quelques connaissances et, précédé de Caroline, il entra. Il eut la gloire publique d'escorter sa compagne tout le long de

la grande allée, suivi du regard curieux des femmes ; de noter la grimace de Fanfan Poupart, la mine rageuse de Luc à Bénoni, et d'introduire la reine convoitée dans son banc de famille, placé à l'un des premiers rangs.

Une chaleur bienfaisante pénétrait la nef et contrastait avec l'air glacé du dehors. Des lustres, pendus par toute la voûte, scintillaient de la flamme jaune des bougies. L'autel n'était plus qu'un bouquet de velours, de cierges et des vases. À droite près de la « balustre », juste en face du jeune couple, surgissait la crèche neuve flanquée de rocailles, encadrée de mousses et de sapinages.

Mais ils n'eurent qu'un instant pour embrasser toute cette splendeur. Le prêtre s'avancait déjà, paré de ses robes ; un flot d'enfants en fines dentelles inondait le chœur ; l'orgue tonitruait, et les chantres, la voix un peu rauque de l'éveil nocturne, scandaient les neumes de l'introït.

Ayant déroulé le « nuage » qui l'enveloppait, secoué la neige de sa mante et ouvert son livre de messe, Caroline releva les yeux vers la crèche et

réellement la vit pour la première fois. Mais alors ce fut un éblouissement. Tout ce qu'elle eût pu rêver de surprenant et de magique s'étalait là devant elle. À la lueur de lampions multicolores émettant un jour idéal et quasi-céleste, la scène évangélique revivait dans ses plus intimes détails. L'étable avait son toit de chaume où l'ouate semée de paillettes simulait une nappe de frimas. Il était soutenu d'un croisé de poutrelles vernies, ornées de guirlandes. Le parquet se jonchait de brindilles vertes et de paille fraîche. Aux angles du fond, l'âne et le bœuf avançaient leurs grosses têtes paisibles au dessus des mangeoires débordantes de foin. Quant aux personnages, leur port, leur expression, la noblesse de leurs gestes, la beauté de leurs robes et de leurs figures, plongeait la jeune fille dans l'extase. L'Enfant Jésus, rond et potelé, souriait dans ses langes, tendait ses fines menottes et exhibait des orteils mignons et roses à croquer. La Vierge, en manteau étoilé, se penchait sur lui, radieuse, tout son être exprimant la tendresse et l'adoration d'une mère. Les rois mages se groupaient, vêtus de moires précieuses, haussant dans leurs mains

des coffrets dont la laque jetait des éclairs : Gaspard et Balthazar, coiffés de hauts bonnets pointus, et Melchior, le nègre, sous un turban aux nattes opulentes. Derrière eux se dressait une bête grave et bossue dont Caroline ignorait le nom.

Mais ce qui la saisit surtout, c'est étrange à dire, ce fut la figure humble et effacée de saint Joseph qui, couvert d'un froc d'artisan, s'absorbait tout en ce spectacle. Quelque chose, au premier coup d'œil, l'attirait et l'intriguait dans cette face, si bien qu'elle ne s'en pouvait détacher. Visage doux et honnête, pénétré de bonté aimable ; mais il avait de plus un aspect vague de souvenir, quelque chose de connu qui cherchait à se préciser. Elle le fixait, presque inquiète, avec une attention intense. Puis, tout à coup, ce quelque chose se dévoila, devint un fait extraordinaire, prit un caractère personnel tenant du miracle, si bien que la jeune fille se crut l'objet d'une vision d'en haut que la crèche tout entière lui parut n'exister là, que pour elle.

Les traits de saint Joseph portaient la ressemblance frappante de François Bénard !

C'étaient les mêmes yeux bleus et calmes, le même front élargi par un soupçon de calvitie, le même nez long et droit, le même contour de la joue et des lèvres. La barbe était du même châtain et de coupe identique, affectait les mêmes courbes, se fondait en deux demi-lunes pareilles. On eût dit un portrait, bien plus, une transposition de personnes.

Plus elle regardait cette physionomie, plus son étonnement croissait, en même temps que naissait en elle une sorte de douceur émue. Elle revenait maintenant aux autres acteurs de la scène ; son œil errait de la Vierge à l'Enfant, des animaux aux mages ; mais ils lui semblaient tous être occupés de saint Joseph ; tous la dirigeaient comme du doigt vers cette apparition mystique qui était celle de son ami. Et chaque fois qu'elle croisait le regard bienveillant du patriarche, elle eût juré que François Bénard lui souriait.

Cependant la grand-messe battait son plein ; les mesures larges du *Credo* succédaient aux volutes du *Kyrie* ; les officiants circulaient selon le rite dans la fumée blanche des encensoirs.

Alternant aux laudes liturgiques, les noëls frétilaient sur de menus airs de danse. Les cierges échauffés lançaient des flammes plus hautes. Peu à peu une joie innocente, faite de ferveur et de charme, gagnait cette foule. On était vraiment à une fête, où participaient à la fois l'âme et les sens.

Caroline s'asseyait, se relevait, s'agenouillait comme tout le monde, mais sans s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle. La crèche seule l'occupait et la possédait.

Comme ils avaient l'air tous bons, tranquilles, et heureux ! C'était la vraie famille, père, mère, enfant, dans leur milieu rustique, entourés des bêtes bienfaisantes. Et les mages étaient là comme des amis venus pour passer une veillée. Tout respirait dans cette demeure l'aise et le bien-être. Le bébé reposait sur un beau coussin écarlate ; les autres avaient des habits neufs, bien ajustés et sans une tache. La santé, l'absence de soucis, brillaient dans le coloris de leurs joues. Les animaux étaient reluisants et rassasiés de fourrage. La neige du toit elle-même avait l'air

molle et chaude comme un duvet.

C'était pour la jeune fille comme la révélation d'une vie, la peinture de ces êtres qui se trouvaient si bien ensemble, qui témoignaient en tout s'entendre, s'entr'aider et s'aimer. Jamais elle ne s'était figuré l'existence domestique sous ces couleurs vives et charmantes. Et toujours saint Joseph, sous les traits de François Bénard, l'obsédait doucement, la suivait des yeux, l'invitait par mille signes aperçus d'elle seule. Tandis que les refrains s'enlevaient par la nef, répandant sur l'office qui s'achevait un vol de gaieté presque profane, tout à coup son cœur se gonfla : elle se sentit prête à pleurer.

Elle fut réveillée de son rêve par le fracas de l'orgue qui trombonnait la marche finale. Le monde se levait pour sortir. François était à son côté, empressé à tenir l'écharpe dont elle allait couvrir son cou. Encore hypnotisée, elle le suivit vers la grande porte. Par deux fois elle se retourna pour revoir l'étable et la crèche, qui maintenant s'effaçaient dans une pénombre, car le bedeau, un à un, en soufflait déjà les lampions.

Elle se trouva dehors ; elle prit place dans la carriole, et François l'abrita chaudement avec les robes à poil. Elle souriait, songeuse, remerciait du geste, mais se taisait, ne trouvant rien à dire, saisie comme d'un respect devant cet homme. Ils reprirent, sur la neige craquante, le chemin du Petit Brûlé. Le premier à parler fut le garçon.

– Ç'a ben l'air de Noël, hein, Caroline ?

– Oui, ç'a ben l'air de Noël, François.

Les champs étincelaient sous la lune qui s'était levée. Les sapins avaient des aigrettes, des colliers, des médaillons pendus à leurs branches, et leurs glaçons flambaient comme des météores. De tous côtés montait le carillon grêle des clochettes, marquant le trot des attelages ; leur trémolo courait sur la neige des prairies, et ressemblait de loin à des chants de cigales joyeuses.

– Pour une crèche, dit François, c'est une belle crèche.

– Oh ! une belle crèche ! soupira Caroline.

Ils se turent de nouveau, pendant que les

grelots sonnaient leur cligne, cligne obstiné, qui semblait dire : « Allons ! la vie, l'espoir, le rêve, en avant, en branle ! Il n'y a qu'un Noël par an ! »

Mais enfin le pauvre François n'y put tenir. Malgré la certitude d'un nouveau refus, au risque de troubler le grand calme qui les enveloppait tous deux, poussé quand même par le flot de son cœur trop plein, il tenta un effort désespéré et vaincu d'avance :

– N'm'en garde pas rancune, Caroline, mais faut que j'parle encore. Y a trop et trop d'choses dans mon âme. J'te veux, j'te veux en mariage ; et toi, tu n'm'aimes pas, on dirait, t'as que « non » à me dire. Écoute-moi donc, ma belle, y a rien d'béni comme une famille : le père, la mère, l'enfant, tous l'un pour l'autre ; la terre, les animaux, quéq'bons amis... J'suis pas fort beau, sans doute, mais t'es la femme du monde que j'considère le plus après la Sainte-Vierge, et j't'aime comme j'ai jamais aimé personne. Va, on serait bien heureux ensemble !

– François, dit la jeune fille, j'étais comme ça,

c'est vrai ; mais j't'ai pas refusé par malice.

– Non, je le sais ; seulement v'là deux ans faits que j'te tourmente, et tu n'sais pas comme je pâtis. Te souviens-tu qu'à Noël passé, quand y avait la vieille crèche, je t'ai demandé comme à c't'heure en revenant de la messe ?

– Ah ! oui ; mais aujourd'hui, François, c'est la crèche neuve, vois-tu... Tiens, j'vas t'dire, l'idée m'a changé : Je suis consentante à t'épouser, si tu m'veux encore.

François eut un sursaut qui fit se cabrer le cheval, et les sonnettes s'agitèrent éperdûment.

– Parles-tu sérieux, ma Line ? demanda-t-il, retenant son souffle.

– J'te parle comme je pense, François.

Non, elle ne jouerait pas, surtout cette nuit, une farce aussi cruelle. Pourtant, dans l'excès de sa joie, un reste de doute le tenaillait.

– Caroline, reprit-il, si c'est vrai devant Dieu que tu t'engages à moi, veux-tu me donner un baiser ?

Elle lui tendit simplement ses joues, que l'air

hivernal durcissait comme deux pommes gelées ; puis ses lèvres plus chaudes ; et tout son minois s'engouffra dans la barbe fleurie de François Bénard, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de saint Joseph.

Cligne, cligne, cligne ! les grelots sonnaient maintenant comme de petits rires satisfaits, avec un accent de triomphe.

L'invitée

En ce soir de Noël, Paul Breton et Lucien Arnaud, deux jeunes étudiants de Québec, dûment quittes de leurs dévotions et, après leurs heures en famille, ennuyés de loisirs trop calmes, décidèrent de s'offrir un peu de gaieté. Ils louèrent une auto et, sur la foi des affiches vertes qui tapissaient tous les carrefours, ils gagnèrent le chemin Sainte-Foye. Là, dans la campagne isolée, du côté de Lorette, une salle de danse bien connue annonçait un bal. Ils étaient sûrs d'y trouver une foule et, parmi tous ces inconnus, d'y rencontrer des compagnons, des compagnes de hasard. C'était un soir idéal pour une course : à peine un peu de neige saupoudrait le sol ; la température était douce et une lune splendide emplissait le ciel. Les jeunes gens roulèrent quelque temps, causant, grillant des cigarettes, jusqu'à ce secteur de la route qui longe le vieux cimetière, et qui pour lors semblait complètement

désert. Ils remarquèrent à peine la muette armée des tombeaux, droits dans la blancheur de leurs marbres, enveloppés de majesté, luisant au clair de lune d'étincelles bleuâtres. Il y avait là des milliers d'êtres qui, pour sûr, ne danseraient plus : mais s'il fallait que les vivants s'arrêtassent à ces choses ! Ce qui les surprit davantage, c'est qu'au bord du chemin, presque en face de la grande grille, ils aperçurent une femme assise. Elle était immobile, la tête sur une main, dans une attitude lassée. Il n'est pas extrêmement rare que des piétions voyagent sur ces routes. Cette passante, pensèrent-ils, rentrait chez elle et se reposait un instant. Mais une femme seule, et à cette heure, par ce soir d'hiver, c'était malgré tout insolite. Paul, qui tenait la roue, stoppa d'instinct et, abaissant la vitre, héla l'inconnue de son siège.

– Madame, dit-il, cela nous étonne de vous voir seule ici. Est-il quelque service que nous pourrions vous rendre ?

Aucune réponse ne vint de l'étrangère. Ils pouvaient voir sa taille petite, son profil mince et

la mante enserrant son buste, mais sa figure restait dans l'ombre.

– Descendons, dit Lucien, il faut nous rendre compte.

Ils se trouvèrent, surpris, en face d'une toute jeune fille, de seize à dix-sept ans, aux formes gracieuses, aux traits fins, au teint brun et pâle, vêtue d'un costume de crêpe rose dans un fourreau de velours noir. Une toque élégante la coiffait, une fourrure couvrait ses épaules.

Elle se leva en les voyant, comme secouée d'un rêve, et les toisa sans apparence de gêne.

– Par exemple ! dit Paul, une jeune personne comme vous égarée dans ces lieux ! Voyons, excusez-nous, mais par quelle aventure ?...

Elle fixa sur eux des yeux vifs, mais un peu hagards, traversés de reflets errants.

– Ça n'intéresse que moi, dit-elle avec un rire. Merci quand même. Je vais, je me promène, voilà.

– Vous vous promenez ? C'est charmant ! La nuit, le long d'un cimetière ! Et vous n'avez pas

peur des morts ?

– Peur des morts ? Et pourquoi ? Les morts sont bien doux, bien tranquilles.

– Oui, mais comme compagnie ! Enfin, mademoiselle, considérez-nous à vos ordres : n'avez-vous besoin d'aucune aide ?

– Donnez-moi donc une cigarette, dit-elle.

Ils lui en offrirent une, qu'elle amorça aux leurs et se mit à fumer avidement.

– J'aimais beaucoup ça, reprit-elle ; à présent c'est rare que j'en aie.

– Vrai ? Acceptez donc le paquet. Mais à présent, de grâce, dites-nous où vous allez : nous voudrions vous reconduire.

– Vous-mêmes, où allez-vous ? dit-elle.

– Oh ! nous allons à une danse quelconque, plus haut, du côté de Lorette.

– Une danse ? Elle avait tressailli et un pétilllement s'allumait dans ses yeux. – Naturellement, ajouta-t-elle, vous ne m'inviteriez pour rien au monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent, de plus en plus mystifiés, indécis devant la tournure que prenait cette affaire. Les suppositions se croisaient dans leur tête. Que cette fille se fût postée là pour accrocher quelque passant, c'était à peine probable ; – qu'elle fût là, comme elle le disait, pour l'air et l'exercice, semblait ridicule. Sa conduite était si étrange qu'ils soupçonnaient plutôt quelque dérangement mental qui la faisait errer sur les chemins. Malgré l'aisance de ses manières, n'était-ce pas une échappée de quelque cure névropathique comme il s'en pratiquait dans des institutions voisines ? En ce cas, le meilleur parti, c'était de la prendre avec eux, de l'emmener à cette soirée et, en la surveillant de près, de chercher à gagner ses confidences.

– Vous viendriez ? dit enfin Paul : ce serait un présent du sort. Vous paraissez, au fait, tout habillée pour l'occasion. Nous nous présentons : deux amis, Paul Breton et Lucien Arnaud. Nous ferez-vous l'honneur de nous dire votre nom ?

– Je m'appelle Sylvia, dit-elle ; c'est assez pour me reconnaître. Et je suis très contente que

vous m'aidiez à passer cette nuit.

Ils la firent monter dans l'auto, qui roula de nouveau sur la route éclairée de lune, et pendant le trajet ils n'échangèrent que quelques mots. Bientôt des faisceaux de lumière plus vive apparurent à distance ; de vagues sons d'orchestre parvinrent jusqu'à eux. Ils arrivaient à la Villa Dorée, où déjà circulait une foule joyeuse parmi les palmiers et les lustres.

– Mademoiselle, dit Lucien, m'accordez-vous la première danse ?

– Bien sûr, dit-elle, et je veux votre ami pour la deuxième. J'ai peut-être oublié un peu : mais non, ça va me revenir. Voyez donc, reprit-elle en sautant de l'auto, comme tout cela est gai ! Tout ce monde qui s'ébat ! Et ce jazz ! Ce n'est pas de la musique, dit-on, mais c'est du bruit au moins ! Ça réveillerait les momies ! Tenez, moi, ça me grise, ça me soulève.

Elle esquissait déjà des pas en déposant sa mante. Bientôt Lucien et elle tournèrent sur le parquet poli. Elle dansait admirablement, ses mouvements étaient toute grâce. Elle s'enlevait

comme en un vol, chaque muscle un moëlleux ressort, chaque membre une ligne harmonieuse, sa tête pâle portée haut, éclairée d'un sourire qui montrait ses dents blanches. Et elle semblait se livrer toute aux rythmes entraîneurs, à l'air électrisé, aux lumières tantôt amorties tantôt éblouissantes, aux effluves de parfums émanés des corsages, à la molle chaleur des étreintes, aux souffles de désir flottant autour des couples.

– Dieu ! comme vous dansez ! dit Lucien. Légère comme un moineau ! Quand on vous fait tourner on croit n'avoir rien dans les bras !

Ce fut le tour de Paul, qui la suivait à peine dans ses girations emportées.

– Sylvia, lui dit-il pendant qu'ils tournoyaient, vous êtes une petite fée séduisante et mystérieuse. Je voudrais vous connaître mieux : ne m'expliquerez-vous pas un peu votre mystère ?

Il vit son sourire se figer et une ombre agitée passer sur sa figure.

– Mon mystère ? Vous croyez qu'il y a un mystère ?... En tout cas je veux l'oublier, il me

reprendra assez tôt. Ce n'est pas l'heure, n'est-ce pas, de s'empêtrer dans les mystères ? Voyez, tout est clair, lumineux : vous êtes un beau garçon et je danse avec vous.

Il dut se contenter de cette énigmatique réponse. Ils causèrent sur d'autres sujets : elle semblait informée, instruite, et rien ne trahissait la moindre fissure anormale.

On l'avait remarquée : quand l'orchestre se tut, les invitations plurent autour d'elle. Elle s'envola aux bras d'un autre cavalier, tandis que les amis se retrouvaient sur le même banc.

– Étrange fille, dit Lucien, mais vraiment charmante. Oui, c'est certain charme qu'elle a, ne trouves-tu pas comme moi ?

– C'est plus qu'un charme, dit Paul pensif, ce me semble une magie. Ce n'est pas sa beauté, ni son esprit rare : quoi alors ?

– Je suppose, dit Lucien, que c'est sa grâce de sylphe ; et dans ses yeux, as-tu remarqué, une espèce de gaieté tragique... Il faut qu'elle nous dise son secret.

Ils se séparèrent en quête de nouvelles danseuses. Mais aucune d'elles n'avait l'élan, la grâce, et le charme surtout, ce charme obscur de Sylvia.

Plusieurs fois ils revinrent à elle. Elle les accueillait empressée, leur marquait même une préférence. Et chaque fois ils la retrouvaient plus ensorcelante, gagnés par l'éclair de ses yeux et la fusée folle de son rire, où perçait une mélancolie. Mais toutes leurs questions restaient sans réponse.

Les heures avaient passé, la soirée touchait à sa fin. Les jeunes gens songèrent au retour. Sylvia, elle, tournait encore, sans poids, sans fatigue apparente, semblant avoir perdu la notion du temps.

– C'est l'instant ou jamais, dit Paul à son ami, de résoudre notre problème. Qu'allons-nous faire d'elle à présent ?

Ils l'appelèrent à part. « Sylvia, lui dirent-ils, nous sommes fiers de vous. Vous êtes la reine du bal. Mais savez-vous qu'il est une heure ? »

– Rien que cela ? fit-elle avec une moue. Et vous voulez partir, je gage. Enfin, puisqu’il le faut ! Mais j’aurais bien aimé danser jusqu’au matin : car alors...

– Alors quoi ?

– Eh bien, alors, je ne sais pas quand je reverrai pareille chance.

– Comment ? Qu’est-ce qui empêche ? Est-ce qu’on vous tient captive ?

– Non, on ne m’entrave pas. Ce sont purement les circonstances...

– Les circonstances ? Lesquelles ? En tout cas, mademoiselle Énigme, où voulez-vous être conduite ?

– Où ? n’importe où ; où vous voudrez ; sur la route où vous m’avez prise...

– Pour ça, jamais, protestèrent-ils. Voyons, vous avez un chez vous, tout au moins des amis, des connaissances !

Elle parut réfléchir et résister à un combat. Puis elle dit simplement :

– Bien sûr, j’ai mon père et ma mère, pas loin d’ici, dans Québec même.

– Eh bien, rien n’est plus simple : c’est là que nous vous ramenons.

– Impossible, dit-elle. Vous savez, je les ai quittés... C’étaient de bons parents, ils m’aimaient bien, mais ils gênaient mes fantaisies. Alors, je me suis éloignée. Et puis je suis tombée malade, on m’a menée à l’hôpital... et je les ai perdus de vue. Mais tenez, allez donc les voir. Dites-leur que vous m’avez parlé, que je les aime toujours. Et puis, tenez, dites-leur... que je me repens. Ça leur fera plaisir.

– Et où demeurent vos parents ?

– Vingt-neuf, rue de la Couronne. Mon père se nomme André Germain.

– C’est très bien, Sylvia. Seulement, ce message, c’est à vous de le leur porter. Il faut que vous-même leur fassiez cette joie. Songez que c’est Noël, qu’ils pensent à vous et vous attendent. Doutez-vous un instant qu’ils vous reçoivent à bras ouverts ?

– Ce n'est pas cela, dit-elle, hésitante, mais j'ai d'autres obstacles...

– Pas d'obstacles qui tiennent ! insista le jeune homme. Venez embrasser vos parents et les rendre heureux. Nous sommes deux gars fort résolus, et malheur aux obstacles !

Sylvia répondit, rêveuse :

– Eh bien, si c'est possible, menez-moi là pour une visite. Certes, j'y ai songé bien souvent.

Paul et Lucien se firent un signe qui marquait la partie gagnée.

– C'est entendu, dit Paul, habillez-vous pendant que nous cherchons l'auto. Ça ne va prendre qu'une minute.

– Pauvre fille ! pensaient-ils, elle va avoir un vrai Noël. Cela paraissait lui coûter, mais son cœur a eu le dessus.

Ils revinrent avec la voiture. Déjà la foule s'éclaircissait dans la salle surchauffée. Quelques couples à peine prolongeaient leurs valse. Les lumières scintillaient plus rares et l'orchestre n'avait plus que des notes fatiguées.

Ils descendirent, cherchant Sylvia du regard. Mais elle n'était plus à la place où ils l'avaient laissée.

– Elle est à prendre son manteau, dit Paul. C'est dans ce cabinet à droite.

Ils y allèrent, mais, à leur surprise, ne l'y aperçurent pas. Ils firent le tour de la grande salle, interrogeant les sièges, dévisageant les couples attardés. Alors ils revinrent à l'entrée, espérant la retrouver là. Puis, commençant d'être inquiets, ils refirent leur tournée, explorant jusqu'aux moindres coins, s'informant aux premiers venus. La plupart secouaient la tête ; un ou deux croyaient l'avoir vue sortant par la porte d'arrière. Alors ils parcoururent les vérandas et les allées, sans découvrir la moindre trace de leur évasive compagne.

Peu à peu le fait attristant s'imposait à eux.

– Elle nous a filé dans les mains, dit Lucien : quelle pitié !

– C'est bien comme nous pensions, dit Paul : c'est une pauvre âme détraquée qui s'est enfuie

de quelque hospice. Elle nous a fait assez entendre qu'elle n'avait pas sa liberté.

– Oui, mais on n'eût pas dit... Faisons un tour avec l'auto : elle est peut-être sur la route.

Ils explorèrent le grand chemin en deux directions opposées ; mais Sylvia n'était nulle part.

– Elle savait ! dit Lucien, elle s'est enfuie à travers champs... Une seule chose reste à faire : aller vite chez ses parents les informer de tout. Ils aviseront aux moyens de la retrouver au plus tôt.

Ils reprirent en vitesse le chemin de Québec. Mais leur gaieté s'était évaporée. La lune luisait maintenant blafarde, les minutes étaient longues, et le cimetière cette fois leur parut lugubre. Rien ne pouvait chasser de leurs pensées la déconcertante Sylvia.

Il était deux heures du matin quand, après de nombreux détours, ils atteignirent la rue de la Couronne et sonnèrent à la porte du numéro vingt-neuf. Une plaque qu'ils pouvaient lire à la clarté du réverbère portait le nom d'André

Germain. Un homme parut d'abord à la fenêtre, puis, sur un signe d'eux, vint ouvrir. Il paraissait âgé de cinquante ans, et ses habits, comme sa demeure, dénotaient une aisance honnête.

– Monsieur, dit Paul Breton, l'heure est inconvenante, mais nous voudrions vous parler. C'est à propos de votre fille.

– Ma fille ? dit l'homme surpris. Vous devez faire erreur. Je ne suis pas celui que vous cherchez.

– Pourtant, c'est bien l'adresse... Et vous êtes bien monsieur Germain ?

– Parfaitement, mais ma fille, hélas !...

– Oui, nous savons, elle vous avait quittés. Mais n'aimeriez-vous pas avoir de ses nouvelles ?

– Certes, je donnerais tout pour cela.

– Eh bien, nous l'avons vue, nous lui avons parlé. En fait, c'est elle qui nous envoie ici.

– Quelle absurdité ! reprit l'homme, qui pourtant avait tressailli. Messieurs, on s'est moqué de vous.

– Mais voyons, intervint Lucien, votre fille, n'est-ce pas, s'appelle Sylvia ? Elle est brune, petite, avec des cheveux noirs et de beaux yeux très vifs. Elle est de manières franches, rieuse, et elle danse à merveille ?

– Oui, c'est tout-à-fait cela, balbutia M. Germain, qui semblait maintenant violemment ému.

Il fixait tour à tour ses interlocuteurs comme pour lire au fond de leur âme.

– Et vous êtes sûrs de l'avoir vue ? dit-il.

– Aussi sûrs qu'on peut l'être : nous avons passé trois heures avec elle. Nous voulions vous la ramener, seulement...

– Messieurs, interrompit l'homme surexcité, vous m'intriguez outre mesure. Voudriez-vous entrer et redire vos paroles à la mère de notre enfant ?

– Volontiers, cher monsieur, nous les redirions à Dieu même.

Ils suivirent M. Germain le long d'un escalier menant à un salon bourgeois, au parquet couvert

d'un tapis, aux murs ornés de portraits et de gravures.

– Je vais la prévenir, dit-il. Racontez-lui bien tout. Attendez-vous à la voir très émue...

Il revint après quelque temps, accompagné d'une dame d'apparence distinguée, et dont l'âge laissait transparaître une beauté passée, une ressemblance lointaine avec leur invitée du bal.

– Ma chère, dit M. Germain, cela va te paraître étrange : ces jeunes gens ont vu... Sylvia.

La dame eut un sursaut et passa la main sur son front, comme soupçonnant être mal éveillée.

– Ils ont vu Sylvia ? répéta-t-elle, les regardant. Ils sont plus heureux que moi, qui ne la vois plus !... Mais vraiment, est-ce possible ? Savent-ils que Sylvia ?...

Elle n'acheva pas sa pensée, car elle remarquait son mari lui faisant secrètement signe et posant un doigt sur sa bouche.

– Eh bien, reprit-elle, dites-moi tout. Comment est-elle, la chère enfant ? Où et quand donc l'avez-vous vue ?

Ils lui firent le récit complet de leur rencontre avec la jeune fille et des heures passées avec elle. Ils lui dirent le souvenir qu'elle conservait d'eux, qu'elle les avait chargés de leur transmettre.

– Elle assure qu'elle vous aime toujours ; et si elle vous a fait de la peine, elle dit qu'elle le regrette.

– Pauvre enfant ! dit la mère, les larmes lui venant aux yeux, elle n'était pas méchante, elle avait très bon cœur ; mais la vie l'entraînait...

– Ce qui nous a surpris, dit Lucien Arnaud, c'est qu'elle paraissait disposée à revenir à vous, qu'il était convenu que nous la ramenions. Et au dernier moment elle nous a échappé, elle a disparu comme une ombre.

M. Germain et son épouse échangèrent un regard attendri, mais calme.

– Nous comprenons, dirent-ils, elle ne pouvait pas... Mais elle est ici tout de même, vous nous l'avez rendue. Merci mille fois de votre heureux message. Ne soyez pas inquiets de Sylvia : elle aura retrouvé sa route...

Les jeunes gens prirent congé, soulagés d'un devoir rempli, mais gardant de leur aventure le sens de quelque chose d'inexpliqué, d'obscur.

Les deux époux alors joignirent leurs mains qui tremblaient et, sans prononcer une parole, se dirigèrent vers une alcôve où un portrait saillait, suspendu au mur. Ils le contemplèrent longtemps, avec douleur et avec joie.

– Il y a juste six mois aujourd'hui ! dit enfin la mère.

Le portrait était celui de Sylvia, dans la fleur de sa grâce et de sa jeunesse. Et au-dessus courait une inscription encerclée d'un large trait noir :

« Sylvia, notre fille unique et chérie, morte le vingt-cinq juin, à l'âge de dix-sept ans. »

Table

Printemps	6
Rose-Anne.....	44
Sympathies	70
Le risque.....	94
La locomotive	108
Tu tousses ?.....	120
Cistus.....	139
La messe de Florent Létourneau	170
La comète.....	188
Le Noël de Caroline	217
L'invitée	236

Cet ouvrage est le 135^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.